

# Par les femmes

Pierre Corrard



Librairie Charles, 1902

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

PIERRE CORRARD

---

Par  
les Femmes



PARIS  
LIBRAIRIE CHARLES  
8, rue Monsieur-le-Prince, 8

---

1902

TABLE DES MATIÈRES

---

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

# PREMIÈRE PARTIE

---

## I

Sous les feux pourpres d'un soleil couchant d'octobre, qui s'abîmait à l'horizon, les étangs infinis, parsemés de touffes de joncs, présentaient l'aspect de larges flaques de sang. Un silence morne enveloppait ces vastes solitudes, qu'on aurait crues le domaine de la mort, si ne les eussent troublées par instant les sifflements plaintifs des courlis farouches.

À cette heure, où s'assoupissait la nature fatiguée, quatre personnes, dans une chaumière sise sur la route qui va de Romorantin à Blois, achevaient de dîner. Un vieillard occupait la place d'honneur : sa figure vénérable était encadrée de cheveux blancs, qui descendaient en boucles soyeuses sur ses larges épaules. En face de lui était assise une femme d'un grand âge, son épouse sans doute ; au côté gauche de celle-ci, un curé de campagne, respectable et dodu, comme la plupart le sont, et à l'un des bouts de la table un jeune homme, beau gars bien découpé, quoique encore imberbe, au front haut, couronné d'une abondante chevelure noire rejetée en arrière, au regard droit et profond, à la physionomie expressive et aimable.

Le vieillard, qui était évidemment le maître de la maison, portait le costume des paysans de la Sologne ; simple, rustique était sa mise, mais propre et soignée ; elle disait l'aisance, comme aussi le buffet de noyer soigneusement entretenu, les chaises rembourrées et recouvertes de cuir, les gravures, les vieilles assiettes et les trophées de chasse qui décoraient les murailles de la salle.

La vieille femme était vêtue d'une robe sombre, sans aucun agrément ; elle était coiffée d'un bonnet de dentelle, qui, se rabattant de chaque côté, lui couvrait les oreilles et qu'attachaient sous son menton deux brides de velours noir. Sa physionomie était calme, douce et souriante, mais portait

l'empreinte que frappent les mauvais jours ; cette femme, rien qu'à la voir on le devinait, était une de ces humbles, dont les mains gardent pendant toute la vie les callosités qu'y ont formées les durs labeurs des années pénibles, mais dont le visage conserve, à travers les rides, cette grâce et cette sérénité, juste privilège accordé par le ciel à ceux dont la vie s'est écoulée, non sans peines, mais sans remords.

Quant au jeune garçon, qui occupait l'une des extrémités de la table, une certaine coquetterie le distinguait des autres convives. Son habit était de velours marron ; une large cravate de soie noire, après avoir fait par deux fois le tour de son col trop haut, s'épanouissait en un large nœud sur le plastron d'une chemise de fine toile ; des manchettes, ornées de boutons d'or, lui serraient les poignets ; ses mains étaient fines et blanches, ses ongles soignés. Sa façon de se tenir, de regarder, de rompre le pain, de tousser, de porter le verre à ses lèvres n'était point celle de ses commensaux. Ce qu'il partageait avec eux, c'était la tristesse, empreinte sur tous les visages, répandue dans la pièce, accablante, tristesse bien naturelle, hélas ! puisque le repas qui se terminait était un repas d'adieu.

Jacques Dubanton, fils d'Adrien et de Francine Dubanton, le jeune homme dont la tournure élégante détonnait en ce lieu de patriarcale simplicité, allait partir à Paris pour y étudier le Droit.

Il surprendra tout naturellement que le fils d'aussi modestes paysans se destinât à l'une des carrières qu'ouvre la Faculté. Aussi est-il nécessaire, avant d'aller plus loin, de revenir sur nos pas et de donner quelques détails rétrospectifs.

Le père Adrien Dubanton, qui était âgé de soixante-dix ans, n'était ni plus ni moins qu'un paysan, mais il possédait une fortune assez rondelette qu'il avait amassée en défrichant des terres achetées à vil prix, alors qu'elles étaient incultes et paraissaient incultivables. Parti sans autre capital que ses rudes mains de besogneux, il était devenu avec le temps, de la patience, du travail et de l'économie, l'un des plus gros propriétaires de la contrée. Son domaine lui rapportait bon an mal an, disaient les envieux, de huit à dix mille livres de rentes.

Cependant qu'il travaillait courageusement, Dubanton s'était adjoint une compagne fidèle et dévouée, qui l'aidera de toutes ses forces, l'encouragea

aux heures de défaillance et lui donna la plus grande de toutes les richesses, qui est l'amour. Quelque chose cependant manquait au bonheur de ces nouveaux Philémon et Baucis, qui vieillissaient, seuls, dans leur chaumière. Il leur arrivait souvent, lorsque, les soirs d'hiver, la journée de travail finie, ils se reposaient au coin de l'âtre, il leur arrivait souvent de rester silencieux, les yeux fixés sur la flamme crépitante des bourrées sèches, et de pousser un soupir. Et ce soupir signifiait : « Qui donc, quand nos bras seront fatigués, que nos jambes seront lasses, qui prendra la charrue pour labourer nos terres ? Qui donc, quand nous serons infirmes, prendra soin de nous ?... Qui donc, quand viendra la mort, nous fermera les yeux et versera sur notre tombe une larme de regret ? » Hélas ! ils avaient beau supplier le ciel de bénir leur union : le ciel restait sourd à leurs prières. Ils se résignaient donc à terminer leur vie seuls, n'ayant d'autre affection que celle qu'ils avaient l'un pour l'autre, quand, presque au terme de leur carrière, un enfant leur fut envoyé, digne couronnement d'une vie d'honnêteté et de travail.

Inutile de dire comment fut accueilli le nouveau venu, à qui l'on donna le nom de Jacques. Le père et la mère Dubanton étaient au comble de leur joie et se mirent non pas à aimer leur rejeton, mais à l'idolâtrer. Rien n'était assez beau pour lui. Il eut un trousseau digne d'un prince ; on serait venu en grande pompe le chercher pour le mettre sur un trône, que sa mère eût trouvé cela tout naturel. Ses désirs étaient des ordres, ses caprices des lois. Toutefois, à l'encontre de beaucoup d'autres qui dans sa situation seraient devenus de véritables tyrans, le petit Jacques, dont le caractère était d'une douceur angélique, n'eut que des désirs modestes et presque pas de caprices. Sa mère se plaisait à dire qu'il avait le cœur sur la main, ce qui était vrai, et que sa principale occupation était de satisfaire ceux qui l'aimaient.

Les Dubanton s'accordèrent à penser qu'une telle perfection ne pouvait s'abaisser à remuer la terre. Aussi à l'âge où les enfants de la campagne commencent à manier le hoyau et à paître les vaches, Jacques fut confié au curé qui, devinant chez le petit bonhomme une intelligence précoce et vive, prit grand soin de lui, lui donna quelques notions de français et de latin, et lui apprit l'histoire sainte à fond. Jacques écoutait attentivement et retenait tout. Comme il avait beaucoup de goût pour la musique, c'est lui qui tenait

l'harmonium le dimanche à la messe. Le brave curé était enchanté de son élève, mais il dut bientôt s'avouer incapable de pousser plus loin et utilement l'instruction du petit Dubanton. C'est alors que ses parents, déjà fiers de leur progéniture, qu'on appelait dans le pays le petit savant, conçurent le projet d'en faire « un monsieur ». Ils l'envoyèrent au collège à Blois et, dès lors, se privèrent de tout pour qu'il ne manquât de rien et ne fût pas moins bien traité que les fils de famille, ses camarades. Jacques resta au collège jusqu'à dix-huit ans et revint au domicile paternel, la tête convenablement bourrée de sciences, avec son diplôme de bachelier dans sa poche.

La félicité des vieux dès lors fut parfaite ; l'avenir leur apparaissait sous les plus brillantes couleurs. Il fut décidé que Jacques irait à Paris, y étudierait le Droit pour devenir avocat, « un avocat célèbre », affirmait la mère Dubanton.

— Oui, mon fieu, disait le vieillard, qui venait d'allumer sa pipe, faut que tu sois un jour un grand homme. T'es un garçon qui a de l'intelligence et des moyens, pas vrai, le curé ! C'est mon opinion et la mère pense comme moi. Tu travailleras, car tu as du courage et de la bonne volonté, et tu arriveras. Et que ferais-tu d'ailleurs si tu n'allais à Paris devenir un savant ?... Rester ici ? Bêcher la terre... Allons donc ! T'as qu'à regarder tes mains ! Sont-elles faites pour la charrue et ne crois-tu pas comme moi qu'elles tiendront mieux la plume !...

Il se tut, se passa vigoureusement, et à plusieurs reprises, le doigt sous le nez et reprit :

— Et puis, pour tout dire, il n'y a plus rien à faire dans le pays. Ah ! de mon temps, parlez-moi de ça !... On avait de la terre pour rien. On pouvait en acheter, et pour peu que l'on fût travailleur, on était sûr de voir vite gonfler son bas de laine.

« Maintenant, plus un pouce de terrain qui ne soit exploité : le moindre lopin coûte les yeux de la tête et ne nourrit point son homme. C'est pour cette raison et toutes les autres que je t'ai données, mon fieu, qu'il faut que tu partes. Ça nous fait de la peine de te voir t'éloigner, mais il le faut !

IL y eut un instant de silence. Le père tira et rejeta trois ou quatre bouffées de pipe avec une précipitation qui trahit son trouble ; la mère ne

cherchait pas à dissimuler son émotion et le jeune homme avait les yeux sur son gilet, tandis que le curé, pour se donner une contenance sans doute, ou pour tromper son chagrin, l'air navré, mais l'œil pétillant, se versait dans sa tasse à café une rasade d'eau-de-vie. Ce fut lui qui le premier prit la parole :

— Ton père a raison, mon petit Jacquet. Il parle comme il convient. Tu es intelligent, tu as reçu, grâce au ciel et à tes bons parents, une instruction fort au-dessus de ta condition. Il serait regrettable que tu n'en tirasses pas profit. Ce serait donc avec joie que je te verrais partir, si le tourbillon dans lequel tu vas être jeté, ne me remplissait de terreur.

Le prêtre poussa un profond soupir, prit une gorgée de liqueur, s'en gargarisa, l'avalala, fit à plusieurs reprises claquer sa langue sur son palais et, s'étant tourné vers le vieillard, déclama :

— Ah ! si vous saviez, mon bon père Adrien, ce que c'est que ce Paris !... Une ville de perdition, où tous les vices du monde semblent s'être donné rendez-vous... Ce n'est pas à tort qu'on l'a surnommée la Babylone moderne !

— Babylone !... répéta d'un ton plein d'effroi le père Adrien qui n'avait pas compris.

Le curé, assez satisfait de l'effet qu'il venait de produire, vida sa tasse d'un seul trait et poursuivit, s'adressant à Jacques :

— Tu rencontreras sur ton chemin des tentations de toutes sortes. Tu auras à lutter. La prière sera pour te défendre la meilleure arme ; souviens-toi de ces paroles de l'Apôtre : « Dieu nous fera tirer avantage de la tentation, en nous donnant des forces pour la surmonter ».

— Jacques est un brave garçon, interrompit le père Adrien, qui n'aimait pas les sermons, et je suis sans crainte sur le chapitre des tentations dont vous parlez, notre curé. C'est bon pour les galvaudeux des villes, qui n'ont point de plomb dans la cervelle, mais pour un gars de la campagne, trempé comme notre Jacquot, allons donc !... Vous verrez, vos tentations, s'il ne saura pas les envoyer promener et si le fils du père Dubanton ne peut pas vivre en honnête homme dans la... la... Comment que vous l'appellez déjà ?...

— Babylone, fit le curé.

— C'est ça. Pas, mon Jacquot, que tu seras toujours un honnête garçon !

— Et un homme de devoir.

À ces dernières paroles, prononcées d'une voix douce et ferme par la mère Dubanton, Jacques releva les yeux.

— Oui, maman, dit-il, je resterai toujours digne de toi. Je n'oublierai jamais celle à qui je dois la vie et le bonheur, et ton seul souvenir sera ma meilleure sauvegarde !

— Bien parlé, mon fieu ! fit le père Adrien.

— Viens que je t'embrasse ! dit la vieille. Jacques se leva, alla à sa mère et se mit à genoux. Elle lui prit la tête dans ses mains tremblotantes, et ses lèvres sur le front du jeune homme déposèrent un baiser.

Le vieux, qui sentait l'émotion l'envahir, toussa, se frotta le nez, ce qui était chez lui un signe d'agitation violente, et ayant enfin tiré de son gousset une grosse montre d'or :

— Allons, s'écria-t-il, il est sept heures et demie. Il faut une bonne heure pour aller à la gare : il est temps de partir, la voiture doit être attelée.

Et pour qu'on ne vit pas les grosses larmes qui lui venaient aux yeux, il sortit. La mère, elle, laissa échapper les siennes qu'elle ne pouvait plus retenir :

— Mon pauvre Jacquot ! murmura-t-elle : déjà !...

— Ne pleure pas, ma chère maman : je t'écirai dès mon arrivée à Paris. Et puis je viendrai bientôt vous voir, aux premières vacances.

Jacques se leva, prit un gros manteau de laine qui était sur une chaise, le jeta sur ses épaules et, suivi de sa mère et du curé, il alla rejoindre son père dans la cour. Entre les brancards d'un cabriolet, un cheval vigoureux piaffait d'impatience : un garçon de ferme, suspendu à sa bouche, s'efforçait de le calmer.

Le père Adrien, une lanterne à la main, faisait le tour de l'équipage, s'assurait que la bête était bien harnachée. Il monta sur le siège, prit le fouet et les rênes.

— Allons, Jacques : nous n'avons plus de temps à perdre !

— Voilà, je viens !

— Jacquot, dit la mère Dubanton à l'oreille de son fils, tu trouveras au fond de ta malle un petit portefeuille en peau de cochon : j'y ai mis un billet de cinq cents francs, mes économies.

— Bonne mère !

— Et puis... il y a aussi... dans le portefeuille... une médaille de Notre-Dame de Lourdes. Tu la porteras toujours sur toi, elle te préservera...

— Mais viens donc ! cria le père Adrien qui, sur son siège, s'impatientait.

Jacques embrassa une dernière fois sa mère, le curé, tendit la main au garçon de ferme et sauta dans la voiture.

Le cheval se cabra, poussa un hennissement de joie.

— Au revoir, Monsieur le curé !

— Bon voyage, mon Jacquet !

— Au revoir, maman !

La bouche de la vieille s'ouvrit pour répondre à son fieu, mais sa voix expira sur ses lèvres.

La voiture tourna la barrière et s'engagea sur la grand'route. Quelque temps on aperçut la lueur des lanternes qui s'éteignirent bientôt dans l'ombre ; quelque temps on entendit le trot du cheval sur la route sonore, puis le silence se fit, et la mère Dubanton, restée seule avec le curé, éclata en sanglots.

## II

Jacques n'était jamais venu à Paris. Quand il débarqua, seul avec sa valise, à la gare d'Orléans, il reçut l'impression que ne peut manquer d'éprouver toute personne qui pour la première fois entre dans la grande capitale. La cohue l'ahurit, le brouhaha de la foule l'étourdit. Il demeura quelque temps immobile, ne sachant de quel côté diriger ses pas, ne se demandant même pas où les porter, abruti. Quand la réflexion lui revint, il comprit qu'il était dépaycé, abandonné au milieu de cette multitude

d'étrangers. La peur s'empara de lui, son cœur se serra : il se prit à regretter le foyer paternel, les siens, et les larmes lui vinrent aux yeux.

Pourquoi était-il parti ? Que venait-il faire à Paris ? N'était-ce pas de sa part insensé que de vouloir percer parmi cette foule innombrable, indifférente, hostile peut-être. En vain cherchait-il un visage ami : il lui semblait que tous les yeux le détaillaient méchamment, que le moindre de ses gestes éveillait sur toutes les lèvres un sourire ironique, que déjà toutes les bouches complotaient contre lui.

Égaré sur un océan houleux dont les limites lui échappaient, il lui fallait atterrir. Et cela, sans protection, sans aide, par ses seules forces ! Il ne savait même pas comment s'y prendre pour sortir de la gare, et il songeait à s'élever au dessus de la tourbe ! Il n'osait demander à personne de le renseigner, et il entendait conseiller, diriger et défendre un jour ces gens dont il avait peur ! Quelle folie !

Cependant qu'il s'abandonnait à ces tristes réflexions, la foule l'avait insensiblement poussé vers une sortie. Il aperçut des fiacres, en héla plusieurs qui parurent ne point l'entendre et qui ne lui répondirent pas. Il finit par découvrir une vieille voiture, à peu près hors d'usage, dont l'automédon, cassé par la vieillesse et branlant la tête, accepta de le conduire rue d'Ulm, à la pension Adélaïde, qu'un professeur au collège de Blois, M. Badulot, avait chaudement recommandée à la famille Dubanton.

Avec un grand fracas de vitres glissant dans leurs châssis trop larges, le véhicule s'ébranla. Il longea les quais, le Jardin des Plantes et la Halle aux vins.

Jacques, penché à la portière, regardait de tous ses yeux. Il était émerveillé. L'animation commerçante qui règne dans ces quartiers l'étonnait ; les quais lui parurent immenses, les entrepôts sans fin, les maisons d'une hauteur surprenante. Et peu à peu, la fièvre de cette foule active qui se pressait sous ses yeux, le gagna. Alors, toutes ses craintes et tous ses regrets s'évanouirent : sa timidité se transforma soudainement en un violent désir de triompher des difficultés qu'il devinait accumulées, sans nombre, sur sa route. Et comme s'il eût voulu défier cette foule dont il n'attendait ni sympathie, ni secours, au travers de laquelle il prétendait

malgré cela se frayer un chemin, il la contempla avec dédain : un sourire, qui pouvait être un défi, glissa sur ses lèvres et il murmura :

— Et pourquoi donc n'arriverais-je point, alors que tant d'autres sont arrivés, qui ne me valent pas !

Le fiacre avait quitté Les quartiers larges et populeux et s'était engagé dans une série de rues plus étroites et désertes. Il roula longtemps encore, lentement, monotonement.

Jacques que commençaient d'impatisser la longueur du chemin et l'allure trop modérée de l'antique équipage, allait traduire ses sentiments au cocher, qui s'affaissait sur son siège de plus en plus et semblait endormi, quand la voiture s'arrêta tout d'un coup, brusquement, devant une porte vitrée, ornée de carreaux jaunes, rouges et bleus, en forme de carrés, de rectangles et de losanges. Sur le seuil, une grosse femme, qui avait sur les épaules un châle de cachemire, des papillottes tout autour de la tête et qui paraissait de fort méchante humeur, était très occupée à gourmander d'une voix criarde une servante, plus maigre qu'un vendredi de carême et plus longue qu'un jour sans pain.

En voyant Jacques descendre de voiture, elle abandonna la pauvre fille, qui s'esquiva aussitôt, et, les mains sur les hanches, elle attendit, tout en le toisant et en le dévisageant, que le jeune homme l'abordât. Celui-ci, qui avait tout de suite, d'après le portrait qu'on lui en avait fait, reconnu dans la dame à châle et à papillottes, la maîtresse de la pension Adélaïde, retira poliment son chapeau et s'inclina.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle en fronçant les sourcils.

— Une chambre.

— Bien sûr que je ne vais pas vous vendre des carottes !

Jacques eût fait demi-tour sur-le-champ, si le très honorable professeur du collège de Blois, M. Badulot, ne l'avait averti que M<sup>me</sup> Adélaïde était aussi bonne que bourrue, aussi serviable au fond qu'elle était désagréable en apparence.

— Qui êtes-vous d'abord ? reprit l'irascible dame. Car je ne vous connais pas, moi !... Et si vous croyez que je loue à n'importe qui, j'ai l'honneur de vous dire que vous vous trompez, mon cher monsieur !...

Elle s'échauffait à mesure qu'elle parlait.

— Je suis une honnête femme, moi, criait-elle maintenant, et ma maison est honnête comme moi !... Ah ! vous vous imaginez peut-être que mon hôtel est pareil aux autres du quartier, bouges honteux, où, moyennant quarante sous, les plus épouvantables drôles trouvent à abriter leurs saletés et leurs vices !... Tudieu !... Je vous jure bien que ma maison est respectable, aussi vrai que je suis M<sup>me</sup> Adélaïde Grandgoujon, veuve d'un officier supérieur, mort au service de l'empereur.

— Allons, fit une voix légèrement ironique, voilà M<sup>me</sup> Adélaïde qui va encore se mettre en colère !

La personne qui avait prononcé ces mots, était un jeune homme d'une vingtaine d'années : il avait une serviette sous le bras. En passant devant Jacques et la patronne, il ôta le large feutre qu'il portait crânement incliné sur l'oreille et il sourit. Sa chevelure était blonde et lui tombait jusqu'à la nuque : ses yeux étaient bleus, d'un bleu limpide et profond comme celui de la mer.

Il décrocha une clef, suspendue à un clou à côté de plusieurs autres et disparut dans l'escalier.

— Bonsoir, monsieur Victor ! lui jeta M<sup>me</sup> Adélaïde sans rancune.

Et s'adressant à Jacques :

— En voilà un brave garçon ! Oh ! c'est bien la crème de mes locataires : il passe ses journées à travailler, sa conduite est irréprochable. Jamais on ne l'entend se plaindre, ni réclamer quelque chose. Il rentre exactement pour les repas. Ce n'est pas comme ce vieux Crapulet, qui n'a jamais pu mettre sa montre à l'heure depuis vingt ans qu'il habite chez moi, La canaille !

— Mais, madame, interrompit Jacques, je voudrais bien savoir si je peux...

— Ah ! c'est vrai : vous venez pour une chambre.

— Oui, de la part de M. Badulot, professeur au collège de Blois.

Le nom de Badulot produisit sur M<sup>me</sup> Adélaïde un effet magique : sa figure changea tout d'un coup et s'épanouit.

— Vous venez de la part de M. Badulot !... Ah ! mon cher monsieur, que ne le disiez-vous tout de suite !... M. Badulot !... Ha ! si j'ai une chambre pour vous, pour vous qui venez de la part de M. Badulot, mais j'en ai deux, quatre, dix !... Toute la maison est à vous, si vous le voulez !

— Vraiment, madame, je suis confus, balbultia Jacques, que ce débordement de tendresse subite abasourdissait. Une chambre me suffira.

— Suivez-moi.

Elle s'engagea dans un petit escalier qui ne pouvait être plus sombre la nuit que le jour, par la raison qu'on n'y voyait goutte à midi Elle prévint le jeune homme qu'il y avait dix-huit marches et un faux-pas et, tout en montant, le questionna sur la santé et les occupations de M. Badulot, qui avait habité cinq ans la pension et qui était un homme parfait. Quand elle fut arrivée au premier étage, elle s'engagea dans un corridor qui était si bas de plafond qu'on se cognait la tête à tout instant. S'étant arrêtée devant une porte, elle sortit de sous sa robe un trousseau de clefs et ouvrit une chambre.

— Tenez, dit-elle, vous serez ici comme un roi !

Quelque modestes que fussent à cette époque les idées de Jacques, bien qu'il n'eût encore visité ni le Louvre, ni Versailles, il trouva « comme un roi » un peu exagéré. La pièce était assez longue, mais étroite et basse. Une fenêtre, qui s'ouvrait sur la rue d'Ulm, l'éclairait timidement d'un jour gris et douteux. Il eût été difficile de tenir à trois dans cette chambre, car elle avait plus de meubles qu'elle n'en pouvait raisonnablement contenir : au milieu, un grand lit très haut et bombé, à baldaquins et rideaux verts, en certains endroits devenus jaunes ; dans un coin une table, un fauteuil boiteux, une chaise de paille ; dans un autre une toilette de pitchpin ; au fond de la pièce, une armoire normande, bel échantillon d'ébénisterie rustique, qu'on était étonné de trouver dans cet ameublement de pacotille. Il y avait sur la cheminée, sous un globe de verre, des fruits en cire, des raisins et des pêches, dans une corbeille de jonc.

— Vous serez comme un roi, répéta M<sup>me</sup> Adélaïde, qui de-ci, de-là, donnait une pichenette sur le fauteuil, le lit, les rideaux, pour faire s'envoler la poussière.

Elle ajouta, montrant avec orgueil le baldaquin perruche :

— D'ailleurs, après celle de ces demoiselles Brisart, c'est la plus belle chambre de la maison.

— Et... demanda timidement Jacques, quel est le prix ?

L'hôtesse récita :

— La pension est de cinq francs par jour, service compris, sans déduction des repas pris dehors. Le déjeuner est à midi et le dîner à six heures et demie. À déjeuner, nous avons des hors-d'œuvre variés, un plat de viande, des légumes et du dessert. À dîner, un potage et un entremets en plus. Le vin est compris.

— C'est parfait.

— La nourriture est de première qualité. Comme voisins vous avez, à droite, cet excellent M. Victor, et à gauche cet infâme Crapulet. Ah ! surtout, ne l'imitiez pas, celui-là !.. Lui, je le supporte, parce qu'il y a vingt ans qu'il est ici, mais je ne tolérerais pas son pareil. Tenez-vous le pour dit ! Oh ! d'ailleurs, fit-elle en se radoucissant, vous êtes recommandé par M. Badulot, je n'ai rien à craindre.

Elle allait sortir : elle se ravisa.

— Ah ! vous savez, c'est une maison bien tenue. Donc, pas de femmes ici. Vous m'avez compris, jeune homme !

Jacques rougit et poussa un : oh ! de protestation énergique.

M<sup>me</sup> Adélaïde, après avoir jeté un dernier coup d'œil sur la pièce pour voir si tout y était bien en ordre, se retira.

On l'entendit bientôt, qui, de sa voix de crécelle, tempêtait de nouveau contre la malheureuse Flora, la fille de chambre, laquelle avait égaré une boîte d'allumettes toute pleine.

Jacques, resté seul, procéda minutieusement à l'inventaire de son mobilier. Puis il ouvrit la fenêtre et jeta un regard sur la rue d'Ulm, dont la tristesse, qui glace le parisien du centre quand d'aventure il s'y égare, ne le frappa point, habitué qu'il était aux solitudes des plaines de la Sologne.

On cogna à la porte.

— Entrez, dit-il.

Flora parut, apportant la valise.

— Monsieur, c'est le cocher qui demande si vous en avez encore pour longtemps, rapport qu'il doit relayer.

— C'est vrai, fit Jacques, j'avais oublié de le payer.

Il tira de son gousset une pièce de cinq francs toute neuve, et la donnant à la bonne, il Lui dit :

— Payez-le.

— Faut-il tout lui donner ? Non, bien sûr !

Dubanton ne savait pas le prix d'une course, mais il eût rougi de paraître l'ignorer.

— Donnez-lui ce qu'il vous demandera et gardez le reste.

Flora dégringola l'escalier et entra comme un boulet dans le cabinet de la patronne.

— Madame !... madame !...

— Qu'avez-vous à crier comme cela, Flora ? Qu'y a-t-il encore !.....

— Il y a... il y a... que ça doit être un prince !

— Qui ?

— Le nouveau.

— Pas possible !

— Il m'a donné cinq francs pour payer son cocher et m'a dit comme ça : Vous garderez le reste !

### III

La maison que dirigeait avec une fermeté sans pareille M<sup>me</sup> Adélaïde Grandgoujon, veuve d'un officier supérieur, comme elle se plaisait à le répéter, était occupée, à l'époque où Jacques Dubanton s'y installa, par cinq pensionnaires, qu'il nous faut présenter au lecteur. C'étaient d'abord les demoiselles Brisart, deux vieilles filles à cheveux d'argent, qui étaient sœurs et avaient été institutrices : la cadette était aussi petite et aussi efflanquée que l'aînée était volumineuse et boulotte. Toutes deux portaient

lorgnon, avaient un air fort distingué et n'ouvraient jamais la bouche à table, si ce n'est pour demander du pain, ou pour rectifier une date ou rétablir un fait, quand d'aventure la conversation s'égarait sur le terrain de l'histoire. Elles avaient, disait-on, amassé quelques sous, et s'étaient retirées chez M<sup>me</sup> Adélaïde, dont la nièce avait été autrefois l'amie intime d'une de leur cousine. Venait ensuite une jeune étudiante en médecine, d'origine slave, et orpheline, M<sup>lle</sup> Olga Narishka, laquelle se levait tôt, travaillait tout le jour et même une partie de la nuit, à la grande colère de la maîtresse de maison dont les bougies fondaient à vue d'œil. Enfin, deux personnages dont on a déjà entendu parler, cet « excellent » M. Victor Maury, étudiant en droit, et cet « infâme » Crapulet, qui avait le visage glabre d'un acteur et des yeux de chat cachés sous de gros sourcils en broussaille. On ne lui connaissait pas de profession.

Tout ce petit monde vivait en bonne intelligence, sous la haute surveillance de M<sup>me</sup> Adélaïde. Pendant la journée les pensionnaires vaquaient à leurs occupations respectives ; quand sonnait l'heure du repas, ils se réunissaient en silence autour de la table commune. À déjeuner, ils s'informaient mutuellement de leur état de santé et de la façon dont s'était passée la nuit, et à dîner chacun, prenant la parole à son tour, racontait ce qu'il avait vu, fait ou appris.

Comme on le voit, la maison-Adélaïde était plutôt une pension de famille qu'un hôtel : les passagers y descendaient rarement et n'y séjournaient jamais plus d'un jour, effrayés qu'ils étaient par les allures de gendarme de la patronne.

Dans ce milieu calme et paisible qui lui rappelait la chaumière natale, dans cette atmosphère familiale où il respirait librement, Jacques ne tarda pas à se remettre de son premier ahurissement : à l'impression d'éloignement, de solitude et de détresse, qui, lors de son arrivée à Paris, l'avait comme saisi à la gorge, quasiment étouffé, succéda bientôt celle de se trouver entouré de braves gens, bienveillants et amis. Tout naturellement ce fut avec Victor Maury qu'il se lia de préférence : ce jeune homme en était à sa seconde année de droit. N'ayant que de très modestes ressources personnelles, il lui fallait travailler pour faire face aux exigences de la vie et des études qu'il avait courageusement entreprises ; il était clerc dans une

étude d'avoué, et les quelques heures de loisir dont il pouvait disposer, il les employait à copier des manuscrits. Les deux jeunes étudiants en droit s'entendirent vite et bien, non qu'ils eussent les mêmes idées, mais parce qu'ils avaient le même caractère. Tous les deux en effet étaient ambitieux : le même désir absorbant d'arriver les animait tous deux, et leurs efforts pour le moment tendaient au même but, le barreau. Il est vrai de dire que Victor ne bornait point là ses vues : le barreau à ses yeux était plus un moyen qu'un but ; il ne le considérait que comme le tremplin nécessaire pour prendre son élan et se lancer dans la politique.

Oh ! sur la politique, les deux jeunes gens ne partageaient pas les mêmes opinions. Jacques Dubanton, fils d'un paysan aisé et propriétaire, était pour le *statu quo* ; Victor, enfant de la ville, orphelin et sans fortune, ayant connu dès son jeune âge l'âpreté de la lutte pour la vie, était un socialiste enragé. Expansif comme tous les jeunes, il aimait à exposer ses théories et il avait trouvé en Jacques, sinon un approbateur, du moins un auditeur complaisant. Le repas du soir terminé, il lui arrivait bien souvent d'entraîner son compagnon dans sa chambre, et là, durant des heures, quelquefois jusqu'au petit jour, il parlait : c'était l'apologie du pauvre, de l'humble travailleur, du méconnu, du grand sacrifié ; c'était l'effondrement d'une société pourrie, caduque ; c'était l'érection d'une société nouvelle sur des bases nouvelles : c'était le triomphe de la Justice.

Tantôt il s'asseyait, grave, songeur, accumulant les arguments contre le régime actuel ; tantôt il se levait, éclatait, sapaît, renversait. Tout son visage alors s'illuminait, radieux, tel celui d'un apôtre qui, emporté par sa foi, entrevoit dans un avenir prochain, le triomphe des doctrines pour lesquelles il combat.

Quelquefois Jacques s'endormait dans un fauteuil : Victor, grisé par ses propres paroles ne s'en apercevait pas, il continuait :

— Oui, disait-il, j'en tombe d'accord : l'égalité chez les hommes est une utopie. L'égalité est en effet la négation de la société qui repose sur une hiérarchie. Mais ce qui est possible, ce qui doit être, ce qui sera, c'est la suppression des trop grosses fortunes et par le fait même des trop grandes misères.

« Comment ?

« Je ne sais encore : j'étudie les maux et n'en suis pas encore aux remèdes. Mais, de prime abord, la cause de l'accumulation des richesses entre les mains de quelques privilégiés me paraît être l'hérédité. Supprimons la : les biens revenant à l'État à la mort de leur détenteur, qu'arrivera-t-il ?

« 1° Il n'y aura plus de fortunes colossales et révoltantes.

« 2° Les enfants des riches étant obligés de travailler comme les autres, beaucoup d'activités perdues dans l'oisiveté seront alors utilement employées : d'où prospérité du pays.

« 3° Ceux qui par leur travail gagneront beaucoup d'argent ne l'amasseront pas, puisqu'à leur mort il reviendra à l'Etat : ils le dépenseront ; il y aura donc un plus grand roulement d'argent, et l'argent du riche va au pauvre.

« 4° L'État héritant sera colossalement riche, donc plus besoin d'impôts, qui ruinent le commerce. Enfin, les hommes n'ayant plus pour se haïr le motif de l'injustice et du privilège, vivront en paix, s'aimant les uns les autres, et chantant, chacun à sa tâche, un hymne de joie à l'aurore nouvelle ! »

Victor, quelque exalté qu'il fût, n'était pas moins pour cela un garçon de bon sens, et comme on le sait, un travailleur.

Jacques profita de l'exemple qu'il avait sous les yeux, et prit goût à des études qu'on fait, la plupart du temps, par nécessité et avec nonchalance. Il ne regrettait plus maintenant d'être venu à Paris. Il était d'ailleurs, dans la maison de la rue d'Ulm, l'objet de toutes les prévenances. Les pensionnaires l'aimaient parce qu'il était sympathique, poli, qu'il avait la parole facile et chaude, qu'il les faisait rire à table et les charmait après le diner, en jouant du piano.

— Ce petit-là, disait Crapulet, vous verrez que ce sera un ensorceleur. Il suffit de le voir un instant et de l'entendre dire deux mots pour en être convaincu.

Le fait est que Jacques, depuis son arrivée à Paris, avait beaucoup changé à son avantage. Il était plus grand, plus svelte, plus gracieux : sa mise était d'une élégance plus raffinée ; quelques poils bruns commençaient à ombrer sa lèvre supérieure. Ses grands yeux noirs et profonds avaient parfois des

éclats de jais troublants « qui vous entraient jusque dans l'âme », disait M<sup>me</sup> Adélaïde, laquelle raffolait de son jeune pensionnaire, au point de faire dire à Crapulet, qui était observateur :

— Attention, la patronne !... Vous allez faire des bêtises !...

— Voulez-vous bien vous taire, vieux polisson !...

Jacques Dubanton se rendait compte de l'effet qu'il produisait et en avait conçu un brin de vanité bien naturelle, Comment ne pas avoir d'estime pour soi-même quand tout le monde en a pour vous, jusqu'à la fille de chambre. Car Flora, en dépit de tout ce qu'avait pu lui dire sa maîtresse, qui avait pris des informations auprès de M. Badulot, ne voulait pas démordre de sa première idée : Jacques Dubanton, pour elle, était un prince voyageant incognito : il avait une si belle garde-robe et le geste si noble !

Crapulet lui-même qui paraissait cependant d'humeur peu sociable, qui ricanait souvent tout seul, et qui parlait rarement, s'était épris pour le jeune étudiant d'une affection particulière. Le bonhomme se prétendait philosophe et avait, lui aussi, fait de Jacques l'auditeur de ses doctrines : il faut dire qu'elles avaient sur celles de Victor l'avantage d'être présentées d'une manière originale.

— Je possède, disait-il, l'art d'être heureux.

— Je vous serais reconnaissant de me le faire connaître, répondait en riant Jacques qui n'avait jamais pris au sérieux le philosophe Crapulet.

Et celui-ci d'étaler complaisamment sa philosophie, qui n'était au fond que de l'épicurisme et qui se résumait ainsi : — L'homme le plus heureux n'est pas celui qui a les plus grandes jouissances, car ceux-ci sont nécessairement accompagnées de grandes douleurs, dont elles sont la cause ou l'effet. Evitez les unes et les autres : faites-vous de la médiocrité comme un manteau sous lequel vous vivrez à l'abri, en paix, et vous serez l'homme le plus heureux.

Jacques lui objectait qu'une pareille philosophie qui enseigne le mépris de la dignité de soi-même, du courage, de l'amour, de l'ambition, de la charité, qui étouffe tous les élans nobles et généreux du cœur, qui fait de la souffrance un épouvantail, de l'activité un crime et de l'égoïsme la plus belle des vertus, pouvait parfaitement convenir à des païens, mais qu'elle ne

saurait être acceptée par des gens, qui croient à une autre vie, où des récompenses et des châtements leur sont réservés.

Crapulet riait aux éclats :

— Une autre vie !... Vous êtes encore de ceux qui croient à une autre vie !... Ha ! ha ! On voit bien que vous venez de la province !

— Permettez !... N'allez pas croire que je suis un dévôt, mais j'ai des principes...

— Ecoutez-moi, jeune homme.

Et s'étant enfoncé dans un fauteuil, les mains jointes sur son ventre, il continuait doctoralement :

— Un jour — voici de cela bientôt une vingtaine d'années — il m'est arrivé — je ne sais plus par quel hasard — d'ouvrir un livre de piété. J'y lus ces mots : « Rien n'arrive en ce bas monde que Dieu ne l'ait prévu, voulu et ordonné ». Cela m'a suffi pour juger votre religion. Je me suis à moi-même posé ce dilemme : ou bien cela est vrai, alors la liberté de conscience et la liberté d'action, le libre arbitre, ne sont que des mots, et nous tombons dans le fatalisme. Nous ne pouvons être responsables de pensées et d'actes que Dieu a prévus, voulus et ordonnés de toute éternité. Nous ne pouvons être punis ou récompensés d'avoir eu des pensées ou commis des actes dont nous ne sommes pas responsables : donc ne me parlez pas de peines et de récompenses futures. — Ou cela est faux : alors nous sommes libres et responsables, nous pouvons faire ce que nous voulons. Si nous faisons le mal, nous désobéissons à Dieu, qui, étant le Bien, ne peut vouloir le mal : or, comment pouvoir désobéir à l'Être Tout-Puissant, à moins d'être nous-mêmes aussi puissants, ce qui est une absurdité. D'autre part, comment admettre que Dieu qui, dites-vous, est la bonté même, ait créé de pauvres êtres, pour que la plupart d'entre eux souffrent éternellement : ce serait là l'œuvre, non d'un bon Dieu, mais d'un misérable !... Et voilà comment, vous qui croyez à ce Dieu-Chatiment, vous êtes dans la cruelle nécessité de chanter avec le poète :

Mon juge est un bourreau qui trompe sa victime,  
Pour moi tout devient piège et tout change de nom.  
L'amour est un péché, le bonheur est un crime,  
Et l'œuvre des sept jours n'est que tentation.

— Ainsi, s'exclamait Jacques, vous ne croyez pas en Dieu !

— Pas plus qu'au diable. Ce sont là des fictions, qu'inventa l'imagination naïve de nos pères, dont on usa longtemps et avec profit pour gouverner les peuples par la crainte de l'enfer et l'attrait du ciel. Mais vous ne voudriez pas qu'aujourd'hui, un homme sensé, ayant un peu d'instruction, crût de pareilles balivernes.

— Je ne partage pas votre manière de voir.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis ce que vous n'êtes pas : chrétien.

— Je vous attendais là. Eh bien ! jeune homme, dites-moi donc pourquoi vous êtes chrétien et non pas juif ou musulman ? tout simplement parce que vos parents sont chrétiens, qu'ils ne sont ni juifs, ni musulmans. Pur effet du hasard ! Je ne m'explique donc pas que vous soyez si attaché à une religion que le hasard vous a donnée. Je sais bien que vous allez me répondre : ma religion est la seule bonne, les autres ne valent rien, et vous qui ne la pratiquez pas, vous serez infailliblement damné. C'est fort bien, mais qui vous autorise à croire que votre religion est la bonne ? C'est celle de Dieu, me répondrez-vous. En êtes-vous sûr ? Comment le savez-vous ? Par la tradition et les écrits qu'ont laissés certains hommes, les patriarches, les apôtres, les Pères de l'Église et les saints. Or, vous savez bien que la tradition altère et corrompt tout, et pourquoi d'ailleurs croire certains hommes plutôt que d'autres. Un étranger me dit : « Homère a existé. » Je ne suis nullement contraint d'ajouter foi à ses paroles. Un autre étranger, ou le même, me dit : « Un Dieu a été crucifié. » Je suis damné si je lui réponds : « J'en doute. » Avouez que c'est un peu fort.

Et tous les jours, c'étaient, sur ce sujet ou sur d'autres questions morales, d'interminables discussions.

Une fois, Victor dit à Jacques :

— Prends garde à Crapulet.

— Pourquoi donc !

— Parce qu'il est dangereux.

— Bah ! c'est un original ! Il m'amuse avec ses théories. Tu en as bien d'étranges, toi aussi !...

— Les miennes peuvent te paraître étranges : les siennes sont malsaines.

— Eh ! je ne suis pas un enfant : je sais ce qui est bien et ce qui est mal.

— Je te le répète : prends garde à cet homme. L'année dernière, quand je suis arrivé dans cet hôtel, il m'a parlé comme il te parle. Poli, aimable, prévenant, il semblait me courtoiser. Je ne sais où il voulait en venir, mais j'ai tout de suite jugé que c'était un homme à ne pas fréquenter.

— Diable !... Vous êtes méfiant, Monsieur le bouleversateur des sociétés modernes !

Sauf ce petit incident, qui n'eut pas de suite, la première année de Jacques Dubanton s'écoula, calme et paisible. Il travaillait assidûment et employait ses quelques heures de liberté à visiter les monuments et les musées de la capitale.

Aucun changement ne se produisit dans la composition de la pension Adélaïde. Les deux vieilles sœurs Brisart ne parlaient toujours pas plus ; Crapulet, qui passait ses journées dehors, nul ne savait où, continuait d'arriver régulièrement en retard au dîner, ce qui, chaque fois, lui valait une algarade, et M<sup>lle</sup> Olga usait toujours autant de bougies.

Tous les deux jours, Jacques écrivait à sa mère, lui disait ce qu'il faisait, l'entretenait de ses espérances. Il se rendait bien compte maintenant qu'il est difficile de se créer une situation à Paris, mais son désir d'arriver ne faisait que s'accroître à mesure qu'il apercevait plus nombreuses les difficultés.

Ses premiers efforts furent couronnés de succès. À la fin de l'année scolaire, il fut reçu brillamment à ses examens et partit en Sologne, chez ses parents.

## IV

On l'attendait avec impatience et curiosités. Avec impatience, comme l'objet d'une affection qui, pendant un certain temps, n'a pu s'exercer ; avec curiosité, parce qu'on était anxieux de savoir quel changement avait produit sur le jeune homme campagnard son séjour à Paris.

Sa mère, en le voyant, faillit étouffer de joie : elle se l'était maintes fois représenté, durant les longues et tristes veillées d'hiver, le visage amaigri par l'excès de travail, le corps anémié par le manque de grand air, et voilà qu'il était devant elle, plus grand, plus robuste, ayant le teint plus coloré, l'allure plus dégourdie que lorsqu'il l'avait quittée. Il portait un habit gris coupé selon la dernière mode ; il avait des gants jaunes paille, ce qui, aux yeux des gens de la campagne, constitue le plus grand luxe, et dans ses doigts il faisait tourner avec habileté, grâce et désinvolture, une badine de jonc.

Le père Dubanton mit ses lunettes, car il n'y voyait plus guère, passa à plusieurs reprises sa main dans sa longue chevelure blanche, et tout plein d'admiration pour son fils :

— Pardieu, dit-il, mon fieu, vous êtes un beau gars !... Paris, à ce que je vois, n'est point si mauvais que le chante notre curé !

Celui-ci, que la servante des Dubanton courut chercher « pour voir notre jeune maître de retour de la ville » dut convenir que son Jacquet avait fort bonne apparence. Mais en sa qualité de directeur des âmes, il ne s'en tint pas là : il emmena son « fils » à l'écart, le questionna habilement et, s'étant ainsi assuré que Jacques avait toujours et ponctuellement rempli ses devoirs de chrétien, il reconnut publiquement qu'il était encore possible de vivre en honnête homme dans la Babylone moderne.

Dès le premier dimanche qui suivit l'arrivée de Jacques, on convia à dîner toute la famille, le ban et l'arrière-ban. Il en vint de six lieues loin, ceux-ci en charrettes, ceux-là en carrioles, quelques-uns mêmes, les cossus, en cabriolets à capote. On vit débarquer des cousins si éloignés qu'on ne les soupçonnait pas ; des parents qu'on croyait morts ressuscitèrent et, pour la circonstance, on oublia les vieilles querelles domestiques. Ce fut un jour de trêve et un jour de fête. Les hommes, les femmes, les enfants avaient tiré du fond des tiroirs, leurs nippes de cérémonie : l'habit à queue légendaire qu'on se passe de génération en génération, la robe de mariée que l'on rafraîchit, ou celle de première communion que l'on allonge ; on savait que « le parisien » était là, et chacun avait à cœur de faire bonne figure.

Jacques, qui était très perspicace, s'aperçut tout de suite de l'effet qu'il produisait et des marques inusitées de déférence dont il était l'objet. On ne

lui tendait plus la main négligemment et sans façon comme autrefois, mais après s'être incliné devant lui à plusieurs reprises et avoir bredouillé quelque inintelligible formule de politesse que l'on sentait avoir été apprise par cœur. On ne l'appelait plus « petit Jacques, » mais on lui disait « Monsieur Jacques » gros comme le bras, ou, avec une respectueuse familiarité : « Mon cher Jacques, » selon le degré de parenté ou d'intimité.

Lui, conscient de l'autorité qu'un homme ayant vu quelque chose a sur ceux qui n'ont rien vu, prenait plaisir à interloquer tous ces braves gens, en leur narrant des histoires de Paris.

— Ah ! si vous saviez !... s'exclamait-il... Si vous aviez vu !... Si vous aviez entendu !... Si, comme moi, vous aviez été présent !...

Suspendus à ses lèvres, ses auditeurs émerveillés ne disaient pas un mot, ne faisaient pas un geste, respiraient à peine, recueillant religieusement ses moindres paroles pour les replacer, épiant ses moindres mouvements, ses moindres jeux de physionomie, afin de les pouvoir imiter.

Cependant il y avait dans l'assistance un jeune homme nommé Bridou qui, l'année précédente avait passé par Paris en revenant de son service militaire. Jaloux sans doute du succès que remportait l'étudiant, il entreprit de lui tenir tête. Mais le pauvre n'avait pour cela ni l'éloquence persuasive, ni la mine enjôleuse et charmante, ni l'autorité du futur avocat. Il s'en aperçut vite. Son père, un gros marchand de bœufs, qui était à côté de lui, le fit taire d'une voix bourrue. On sourit dédaigneusement et son échec pitoyable ne fit qu'accroître encore le prestige de Jacques.

Comme on le voit, le petit Dubanton était l'objet de l'admiration générale. Quelques vieux disaient bien dans leur barbe qu'il était « trop avancé, » qu'il en savait trop long, qu'il pourrait bien aller trop loin, que le fils d'un paysan n'est point fait pour apprendre le latin, bref que cela pourrait finir mal, mais leurs voix discordantes se perdaient dans un concert de louanges, et on les traitait de radoteurs ; n'est-ce pas le métier des vieillards de colorer l'avenir des plus sombres couleurs, sans doute parce qu'il ne leur appartient plus.

Toutefois, il faut lui rendre cette justice : Jacques, quelque étourdi qu'il fût par son triomphe, ne perdit pas la tête au point de confondre son père et sa mère avec les gens qu'il prenait plaisir à étonner et qu'il traitait même

avec un certain mépris. C'était toujours le bon fils, plein de déférence, de respect, d'attentions pour ses parents.

Il se levait de bonne heure, avec le soleil, et son premier soin était toujours de courir embrasser sa mère, comme au temps jadis. Il tirait d'une armoire un de ses vieux vêtements de campagnard, chaussait de gros souliers, s'entourait les jambes de fortes guêtres de toile, prenait une croûte de pain dans la huche, avalait un bol de lait, décrochait le vieux fusil suspendu au-dessus de la cheminée, dans la grande salle, et, faisant cavalièrement sonner sur le sol les clous de ses souliers, alerte et dispos, il allait détacher le chien, qui se mettait à japper et à gambader dès qu'il l'apercevait. Ils partaient tous deux à la chasse. L'herbe était humide de rosée et le soleil comme frileusement emmitouflé dans un voile de brume. Ses rayons cependant commençaient de filtrer, mais timides et froids, et les alouettes, invisibles, montaient en chantant gaiement les chercher, derrière le rideau de gaze translucide, dans l'azur. Jacques sentait une sève ardente, comme un trop-plein de santé, bouillonner en lui ; sa poitrine se gonflait : il était fort. Et il lui semblait que l'air frais du matin qu'il aspirait à pleins poumons, lui dilatait le cœur et lui mettait comme de la vie dans l'âme.

Il se rappelait les bons coins, où il accompagnait son père, quand celui-ci, moins vieux, chassait encore. Jacques était bien jeune à cette époque. Il portait alors le carnier qui lui battait les mollets, et sa joie était de poursuivre les perdrix démontées qui couraient, se glissaient le long des sillons et qui, prises, se débattaient dans les mains. Et bien qu'il ne regrettât pas ce temps passé, puisque maintenant le bonheur lui souriait, il ne pouvait se le rappeler sans une certaine émotion.

Quand il rentrait le soir, crotté, harassé, la gibecière bien ventrue, qu'il trouvait sur la table la soupe fumante et qu'il apercevait sa vieille mère, les bras ouverts, alors, à la tiédeur de cette atmosphère familiale, son cœur débordait de joie, et il la laissait couler en liberté.

Ainsi passèrent les trois mois de vacances que donne aux étudiants la Faculté de Droit. Ils passèrent sans que ni Jacques ni les vieux s'en aperçussent.

Un soir d'octobre, il fallut se séparer. Mais le père et la mère Dubanton étaient moins tristes que le jour du premier départ de Jacques pour Paris :

c'est que les appréhensions qui les tourmentaient alors s'étaient évanouies. Cette fois, quand la voiture tourna la barrière de la cour et s'engagea sur la route, Jacques qui conduisait se retourna, fit claquer son fouet et jeta joyeusement au père et à la mère, qui lui souriaient sur le seuil de la porte :

— À bientôt, les vieux !...

## V

Quand Flora entra en coup de vent dans le bureau de la patronne, en criant qu'une voiture venait de s'arrêter et que le « prince » en descendait, M<sup>me</sup> Grandgoujon sauta d'un bond dans la rue et dans sa joie de revoir le jeune Jacques, l'étreignit sur son cœur et le pressa avec tant de passion, que Crapulet, qui rentrait à ce moment, murmura, goguenard :

— Allons !... Ce sera pour cette année !

Personne heureusement ne l'entendit.

Ce fut avec un vif plaisir que Jacques retrouva les pensionnaires de la maison Adélaïde, lesquels étaient décidément immuables. Tous furent d'ailleurs avec lui d'une amabilité sans pareille : on s'informa de son voyage, de sa santé, voire même de celle de ses parents auxquels on portait grand intérêt.

Jacques n'était pas un ingrat et savait reconnaître les égards qu'on avait pour lui. Le soir même de son retour, à diner, il déposa sur la table un pot de crème fraîche, que lui avait remis sa mère en partant. On s'en régala : les sœurs Brisart sortirent de leur mutisme habituel pour déclarer que la crème était parfaite et telle qu'on n'en pouvait manger qu'à la campagne, et M<sup>lle</sup> Olga Narishka passa le pot à Victor avec un sourire qui n'échappa point au perspicace Dubanton.

— Ho !... ho !... se dit-il. Est-ce que par hasard !...

Quant à M<sup>me</sup> Adélaïde, elle descendit elle-même à la cave et en rapporta deux bouteilles de bon vin qui dataient de feu le colonel Grandgoujon.

La salle à manger de la pension de famille résonna ce soir-là, pour la première fois peut-être, de bruyants éclats de rire. Le retour au foyer paternel de l'enfant prodigue ne donna certainement pas lieu à un plus grand débordement de joie que la rentrée de Dubanton à la maison de M<sup>me</sup> Adélaïde.

Mais en ce bas monde tout a une fin : les plus grandes ivresses s'évanouissent. Dès le lendemain le calme reprenait possession de l'hôtel et de ses habitants.

Dans les premiers jours du mois de novembre les cours de Droit recommencèrent.

Comme l'année précédente, Jacques et Victor s'y montrèrent assidus. Ils prenaient consciencieusement des notes et, rentrés chez eux, les rédigeaient.

Les étudiants en droit qui fréquentent les amphithéâtres et qui travaillent sérieusement, sont si peu nombreux qu'ils sont vite remarqués par les professeurs. Ceux-ci, désireux d'encourager de si rares bonnes volontés, prennent plaisir à s'occuper d'elles, et à les diriger.

C'est ainsi que Jacques Dubanton entra en rapport avec quelques-uns des membres les plus distingués du corps enseignant.

Au reste, son existence était réglée : il n'allait jamais au café et il lui arrivait rarement de sortir le soir. M<sup>me</sup> Adélaïde eût voulu le donner en exemple à toute la jeunesse française. Crapulet, en sceptique qu'il était, hochait la tête et disait en souriant :

— Ce sont ceux qui partent le plus tard, qui vont le plus loin, M<sup>me</sup> Adélaïde.

La patronne le foudroyait d'un regard :

— Il n'y a que les mauvais esprits, Monsieur Crapulet, qui voient le mal partout.

Parfois cependant, Victor qui avait un ami journaliste et, par lui, des entrées de faveur, emmenait Jacques au théâtre. Mais cela se présentait rarement, une fois par mois tout au plus.

En fait, les distractions du jeune homme étaient, le soir après dîner, ses conversations tantôt avec Victor, tantôt avec Crapulet. Les théories et les

conseils de ce dernier devenaient de plus en plus épouvantables à mesure que grandissait son intimité avec Jacques. Ce qu'il disait maintenant eût fait frémir Victor, mais Jacques se gardait bien de le lui rapporter, et continuait, en dépit des avertissements de son ami, à fréquenter Crapulet qu'il pensait être un fou et qui l'amusait.

Un soir que le bonhomme conversait avec l'étudiant, il lui demanda :

— À quoi vous destinez-vous ?

— Au barreau, vous le savez bien.

— Vous persistez dans cette voie ? Malheureux jeune homme ! Vous ne savez donc pas que vous n'arriverez jamais à rien. Avez-vous des protections ? Non. Alors ? Il y a dans Paris des milliers d'avocats sans cause. Dans ce métier-là on ne réussit pas une fois sur cent. Et puis, admettons même que vous réussissiez, ce ne sera jamais avant trente-cinq ou quarante ans. Jusque-là, quelle vie pour vous !... Vous aurez perdu votre jeunesse, mon bon ami, et vous le regretterez amèrement. Croyez-moi à Paris, pour viser le barreau, il faut être riche, avoir le temps d'attendre et tenir dans sa manche des personnes influentes : ce n'est pas votre cas, que je sache !

— Avec du travail et de la persévérance, j'arriverai comme d'autres arrivent avec de la fortune et des protections.

— Vous ignorez le monde. C'est naturel, d'ailleurs, vous ne le connaissez pas. Agissez à votre guise, mais du moins laissez-moi vous donner un conseil d'ami : prenez un métier qui vous rapportera tout de suite beaucoup d'argent et quittez cette maison qui est bonne tout au plus pour un vieux philosophe comme moi, mais qui n'est pas faite pour un homme de votre âge. Ici, vous êtes à côté du monde : vous êtes intelligent et bien tourné, il vous faut y entrer. Crapulet vous prédit que vous y serez bien accueilli et que vous y ferez bonne figure.

— Je reconnais que ma vie est un peu celle d'un ours, dit Jacques en riant.

— Vous le reconnaissez vous-même. Les belles années sont courtes, il faut en profiter.

— Mais un jeune homme à Paris ne peut pas facilement gagner d'argent. Regardez Victor Maury qui est clerc d'avoué ; il touche soixante francs par mois.

— C'est dérisoire. Aussi ne vous dirai-je jamais de l'imiter.

— Alors ? C'est facile à dire : gagner de l'argent, mais...

Crapulet l'interrompt :

— C'est encore plus facile à faire quand on sait s'y prendre.

— Vous plaisantez !

Le bonhomme sourit et changea de ton :

— Avez-vous cent francs dans votre porte-feuille ?

— Oui. Pourquoi ?

— Prêtez-les moi. En échange je vous remettrai un billet à ordre de 110 francs, payables à la fin du mois.

— Je ne vous comprends pas.

— C'est pourtant clair : je connais une personne qui a besoin de cent francs demain. Prêtez-moi cette somme, c'est moi qui vous la garantis.

— Mais les dix francs ?

— Ce sont les intérêts.

— Dix francs d'intérêts pour un mois. Mais cela fait 120 pour cent. C'est de l'usure !...

— Parfaitement.

— Et vous voudriez que je devinsse un usurier ? Ah ! Monsieur Crapulet, j'aime à croire que vous plaisantez.

— Nullement. Je vous offre un moyen de décupler le peu d'argent que vous pouvez avoir.

— Un moyen honteux !

— Décidément, je vois que vous êtes pourri de préjugés. Qu'est-ce donc que l'usure ?

— L'habitude de prêter de l'argent à un intérêt illégal.

— Illégal ! Vous me faites rire ! Connaissez-vous, jeune homme, la grande loi — celle-là n'est pas faite par les hommes, c'est une loi naturelle — de l'offre et de la demande ? Une personne a besoin d'argent : elle offre des garanties sérieuses, elle trouvera mille prêteurs et conséquemment elle aura de l'argent pour un intérêt minime. Une autre personne offre peu de garanties : elle trouvera moins de prêteurs et on lui demandera de plus gros intérêts. Une troisième enfin n'offre aucune garantie : pensez-vous honteux de lui vendre l'argent plus cher qu'aux autres ? Et comment voulez-vous que la loi des hommes, laquelle s'applique, comme toute loi, à la généralité des cas, puisse prévoir les cas particuliers et fixer l'intérêt. L'intérêt doit être en proportion directe des risques que court le prêteur de ne pas être remboursé. Si donc je vous prête de l'argent et que j'aie cinquante chances contre cent de ne pas être remboursé, je ne commets pas une mauvaise action en vous prêtant à cinquante pour cent.

« D'autre part, pour celui qui emprunte, l'argent n'a pas toujours la même valeur, selon qu'il le destine à telle ou telle chose, selon qu'il en a plus ou moins besoin, selon qu'il le lui faut dans un bref ou long délai. Par exemple : voici un commerçant, qui fait de bonnes affaires et qui se trouve avoir une grosse échéance. Il n'a pas d'argent dans sa caisse. Il va être mis en faillite : son commerce, pourtant prospère, sera ruiné. Il va, pour une somme d'argent qu'il ne peut pas payer dans un délai déterminé, il va perdre sa fortune et peut-être l'honneur. Pensez-vous que cet homme ne sera pas heureux de trouver de l'argent à un intérêt supérieur à l'intérêt légal, et celui qui lui aura prêté cet argent, qui lui aura racheté sa fortune et son honneur, est-il un brigand ?

Quelque habile que pût être cette argumentation spécieuse, mais d'ailleurs facilement réfutable, elle ne convainquit pas Jacques Dubanton qui était trop foncièrement honnête pour se laisser prendre à de pareils sophismes. Elle n'eut d'autre effet que d'éveiller dans l'esprit du jeune garçon des soupçons tardifs sur l'honorabilité du sieur Crapulet. À partir de ce jour, estimant que Victor avait peut-être raison, il ne fréquenta plus le « philosophe. »

## VI

Néanmoins Jacques Dubanton pensa qu'il y avait au fond de tout ce que lui avait dit Crapulet, quelque chose de très juste et de très sensé.

— La vie que je mène n'est pas celle d'un jeune homme de mon âge. Il me faut prendre des distractions et voir un peu le monde dont la pension Adélaïde n'est qu'un très pâle reflet.

Ce jour-là, Victor, qui avait deux entrées pour Bullier, proposa à son ami d'aller faire un tour dans le fameux établissement, si cher à la jeunesse des écoles. Jacques, heureux de pouvoir dès l'instant mettre ses nouvelles résolutions en pratique et curieux de voir enfin ce lieu de plaisir dont il ne connaissait que la façade extérieure, s'empressa d'accepter.

Il revêtit son plus bel habit, mit un chapeau neuf et des gants qu'il acheta pour la circonstance.

Après le dîner, les deux amis, en fumant une cigarette, s'acheminèrent vers le bal.

Quand il y entrèrent la salle était déjà pleine. Aux sons discordants et criards d'un orchestre de cuivres, sous des girandoles de lumières et des oriflammes multicolores, des couples tournaient, se bousculaient, riaient aux éclats.

Autour des tables, qui couraient tout le long de la balustrade du pourtour, surélevé de quelques marches, étaient réunies des bandes de consommateurs. La plupart des hommes avaient de larges feutres qui, crânement posés sur l'oreille, semblaient se moquer à la fois des honnêtes gens et des lois les plus élémentaires de l'équilibre ; d'autres, mais rares, le traditionnel béret. Dans ce temple du rire, les femmes portaient culotte : on en voyait, qui, les mains dans les poches, la cigarette à la bouche, marchaient en se dandinant à la façon des canards. Quand l'orchestre éclatait, elles disparaissaient, se fondaient dans la foule des danseurs. On les perdait de vue quelques instants, et puis on les voyait revenir, le visage cramoisi et ruisselant elles se précipitaient alors vers quelque une des tables du pourtour, s'effondraient, épuisées, sur une chaise, ou, à défaut de chaise, sur les genoux d'un ami.

Cependant les consommateurs, ayant devant eux des piles de soucoupes qui disaient leurs fréquentes libations, chantaient, hurlaient plutôt, en s'accompagnant de cannes qu'ils frappaient sur les tables : c'était un vrai charivari. Personne ne s'entendait et tout le monde paraissait se comprendre. L'atmosphère était trouble, lourde : une odeur de tabac, de poussière et de sueur flottait, écœurante.

— Je ne conçois vraiment pas, dit Victor, le plaisir que peuvent éprouver ces gens à crier et à se bousculer ainsi dans une salle où l'on respire avec peine !

— Ma foi, je suis de ton avis, et si tu veux bien nous ne resterons pas longtemps ici ! répondit Jacques.

— Faisons un tour seulement, histoire d'étudier les mœurs.

— Drôles de mœurs, en vérité !

Bras dessus, bras dessous, ils s'élancèrent courageusement dans cet océan démonté qui grondait devant eux. Ils étaient heurtés, bousculés : on leur écrasait les pieds, on leur enfonçait les côtes ; ils faisaient un pas en avant et se voyaient contraints d'en faire deux en arrière pour éviter un couple qui, entraîné par une valse effrénée et pareil à une trombe, s'avavançait en tourbillonnant et menaçait de s'abattre sur eux.

Une femme, en ayant une autre au bras, passa près des jeunes gens : elle était en costume de bicycliste et avait une casquette. Les voyant seuls et « libres », elle les accosta :

— Tu payes un bock, le petit brun ? fit-elle en s'adressant à Jacques.

Il rougit et ne répondit pas.

— Prends garde de te décrocher la langue, surtout !

Et comme il affectait de ne pas même entendre :

— Mufle, va !... lui jeta la femme, et elle disparut dans la foule, entraînant sa compagne.

— Ignobles filles ! dit Victor à mi-voix, afin de ne pas être entendu, car il savait bien que ces prostituées de bas étage acceptent toutes les injures et toutes les ignominies, mais n'admettent pas qu'on leur rappelle leur triste condition.

Ils continuèrent à se frayer un passage dans la foule qui s'épaississait à mesure que l'heure avançait. Tout à coup, il y eut dans cette cohue un remous qui les força de se séparer, et Jacques, entraîné à la dérive, malgré les efforts qu'il faisait pour remonter le courant, perdit bientôt de vue Victor.

Une accalmie se fit, Jacques en profita et se hâta d'atteindre le pourtour, plus calme que le milieu de la salle.

Il se trouva nez à nez avec la femme qui l'avait interpellé : elle était seule cette fois. Elle lui prit familièrement le bras et demanda :

— Sa Majesté est-elle de meilleure humeur ?

Et changeant brusquement de ton :

— Allons, mon bébé, ne fais pas la tête comme ça !... Faut être galant avec les dames. Offre-moi quelque chose, dis : je crève de soif !

Jacques ne put s'empêcher de rire :

— Que je vous offre ? Permettez-moi de vous faire remarquer qu'on n'offre jamais une chose que de plein gré. Or...

— Ta bouche, bébé ! Donne-moi une cigarette.

Elle lui prit celle qu'il avait aux lèvres, en tira deux bouffées et la jeta :

— T'es pas un type chic, tu sais !... C'est du caporal, ça ! Mon amant, à moi, il ne fume que du nazir !

Jacques essayait de dégager son bras, mais la petite s'y cramponnait.

Elle lui glissa dans l'oreille :

— Dis-donc, le gosse, qu'est-ce que tu fais ce soir ?

— Moi ?

— Je te préviens que je suis dans mes bons jours, et quand Emma est dans ses bons jours, mon colon, ce qu'on rigole !... T'as qu'à demander à tes copains : Emma de Briançon que je m'appelle !

Il gardait le silence.

Elle se fit câlinante :

— Et puis, mon vieux, j'sais pas ce que t'as... mais je te gobe.

Jacques ne répondit rien, mais cette déclaration d'amour, de si bas qu'elle vint et sans doute parce que c'était la première, lui fit passer dans le corps comme un frisson d'orgueil.

— Allons, continua-t-elle, on va s'en aller : ici, On se rase.

— Mais, dit-il embarrassé, je ne peux pas...

— Tu ne peux pas ?

— Je suis avec un ami.

— Ah !... ce grand sec qui était avec toi tout à l'heure. Je ne l'aime pas, ce type-là : il a l'air poseur, et les poseurs, moi... Eh bien ! va le semer, ton copain. Je te donne cinq minutes pour ça et je t'attends ici.

Jacques examinait maintenant avec attention la fille sur laquelle il n'avait encore osé porter les yeux. Certainement elle n'était pas jolie, loin de là : sa physionomie était commune, sa chair fanée, ridée ; sa bouche, même au repos, gardait la trace de ce sourire gouailleur qui l'animait à tout instant. Et néanmoins, ce visage émacié, qu'éclairait une prunelle humide et brillante, avait quelque chose d'indéfinissable et d'attrayant, ce charme étrange et indéniable des êtres brûlés par une vie dévorante et factice, auxquels le développement disproportionné d'un système nerveux toujours en action, semble avoir donné une nature spéciale, toute sensible et sensuelle.

Alors un désir subit, inconnu, s'empara de l'adolescent, le désir vague d'êtreindre cette créature. Elle, qui semblait le deviner, se frôlait à lui, comme une chatte amoureuse.

Cependant il hésitait encore, retenu par une secrète et pudique honte.

Elle se fâcha :

— Ben quoi !... Vas-tu rester planté là comme une gaule !... File, je t'attends.

— Mais... c'est que..., balbutia Jacques, c'est que je n'ai pas d'argent.

Elle éclata de rire :

— Gros serin ! Puisque je te dis que tu me plais. Je te m'offre !

Un instant après, Jacques avait rejoint Victor.

— Ah ! enfin te voilà, dit celui-ci. Je te cherche depuis un quart d'heure. Eh bien ! partons-nous ?

— J'ai rencontré un ami, murmura Jacques, et je voudrais bien lui dire deux mots. Je ne rentrerai pas avec toi.

Victor sourit.

— Un ami ?

— Oui.

Il le menaça amicalement du doigt :

— Prends garde, Jacquot !... Prends garde ! J'ai bien peur que ton ami... Enfin, tu es libre ! Seulement ne rentre pas trop tard : je te rappelle que demain matin tu as un cours d'économie politique à sept heures. Allons, au revoir et amuse-toi bien avec... ton ami !

Jacques était tout penaud et portait la tête basse. Mais quand il se fut éloigné, qu'il n'aperçut plus Victor et qu'il se sentit libre, il fut pris tout à coup d'une joie folle : il fit une gambade comme un écolier qui sort de classe et courut retrouver la fille qui l'attendait patiemment, assise à une table, devant une chartreuse qu'elle s'était fait servir.

Il s'assit en face d'elle.

Les coudes sur la table, à demi couchée, elle l'examinait.

— T'es pas mal, tu sais ?

— Vraiment.

— Quel âge que t'as ?

— Dix-neuf ans. Et toi ?

— En voilà une question ! Est-ce qu'une femme a jamais d'âge ; elle a celui qu'elle porte. T'es encore naïf, mais ça passera, parce que t'as l'air malin.

Elle vida son verre.

— Dis voir un peu, le gosse, c'est tes débuts, pas vrai ?

Il tortillait ses gants entre ses doigts.

— T'es bête ! continua-t-elle. Faut pas avoir peur. Je suis une bonne fille, moi, et je n'en ai jamais mangé, d'hommes. Et puis, si tu veux savoir, eh bien ! j'aime ça, moi !... Le lendemain matin, Jacques se rendit bien au cours, mais il arriva cinq minutes en retard, prit peu de notes, bailla

beaucoup, et le soir, pour la première fois, bien que ce fût le jour, il oublia d'écrire à sa mère.

## VII

Emma de Briançon avait donné à Jacques un rendez-vous pour le lendemain. L'étudiant n'y alla pas. Une matinée de réflexion lui avait suffi pour comprendre qu'il s'était engagé sur une pente dangereuse, que, vu sa situation modeste, certains plaisirs lui étaient interdits, et que la fréquentation des filles nuit nécessairement à tout travail sérieux.

— Et puis, se disait-il, cette femme me dégoûte. Un soir, en passant, soit !... Et encore ! ces filles sont pareilles à ces mauvais vins qui laissent dans la bouche un arrière-goût désagréable.

Et comme pour oublier un mauvais souvenir et rattraper le temps perdu, il se plongea avec acharnement dans la lecture de ses livres d'étude, seuls compagnons sérieux. De temps à autre cependant, en dépit des efforts qu'il faisait pour attacher son esprit à l'intelligence des textes, sa pensée vagabondait. Il voyait le bal Bullier, la femme l'accostant, il l'entendait lui parler ; et puis c'étaient tous les moindres détails de la soirée qu'il avait passée avec elle : la maison qu'elle habitait, un hôtel garni ; l'escalier qu'il lui avait fallu gravir, mal éclairé par une grosse lanterne qui jetait sur les marches de bois cirées et sur les murs blanchis un éclat sinistre ; la chambre d'Emma, au mobilier disparate, composé de fauteuils de velours grenat usés, mais qui jadis avaient dû faire bonne figure dans quelque somptueux salon, de chaises de paille et de bibelots japonais, de ces bibelots clinquants, à bon marché ; la fille enfin se déshabillant rapidement devant lui, sans pudeur, sans grâce, jetant, pêle-mêle, son jupon, son corset, lui entourant le cou de ses bras, l'entraînant vers le lit, dont le sommier gémissait, lui dévoilant tout d'un coup les mystères de l'amour — quel amour ! — En quelques heures, elle lui avait révélé tous les artifices de cet amour compliqué et vicieux des filles débauchées, et lui, dont l'éducation sensuelle n'était pas encore faite et qui demandait à être initié petit à petit, au lieu d'ivresse, il n'avait éprouvé que du dégoût.

« Est-ce donc cela la femme ? s'était-il demandé. Non, ce n'est là qu'une fille ! »

Mais avec ce sombre souvenir, un autre lui revenait à la mémoire : il se rappelait qu'Emma l'avait trouvé joli garçon, qu'elle le lui avait dit, qu'elle s'était donnée à lui.

Une petite glace était accrochée à l'espagnolette de la fenêtre, juste en face de sa table de travail : elle lui renvoya son image.

— Le fait est que je ne suis pas mal, murmura-t-il et il sourit.

— Mais voyons, un peu de sérieux, que diable ! Tout cela, ce sont des bêtises. J'entends me faire une situation : ce n'est certainement pas en me contemplant dans une glace comme un niais que j'arriverai jamais à quelque chose ; serais-je un nouvel Adonis que cela ne me servirait à rien.

Le cours de ses réflexions changea brusquement.

— Décidément, le curé avait raison : les tentations doivent être nombreuses dans ce Paris. Je commence à les soupçonner. Travaillons.

Il allait se remettre à l'ouvrage, quand on frappa à la porte.

— Décidément, pensa le jeune homme, je ne ferai rien aujourd'hui.

Une voix discrète demanda.

— Es-tu là, Jacques ?

Victor entra, prit une chaise et, s'y étant assis à califourchon, examina attentivement son ami :

— Ho ! ho ! monsieur le noceur, nous avons les yeux battus : il ne nous vaut rien, à ce que je vois, de rencontrer un ami, le soir, au bal Bullier.

Jacques fit un geste de mauvaise humeur.

— Tu m'en veux de te dire ça, poursuivit l'autre. Pourtant, tu n'allais pas t'imaginer que je prendrais ton ami au sérieux !

— Laisse-moi travailler !

— Ah ! diable ! que s'est-il donc passé avec la belle ? En vérité, mon cher, pour une fois que tu en uses, la femme ne te réussit guère !

— Tu m'ennuies !

— J'allais te le dire. Eh bien ! toi, tu me causes une grande joie.

— Tu n'es pas difficile.

— Je craignais de te trouver — comment dirais-je ? — changé, amoureux peut-être. Et je me vois au contraire en présence d'un garçon qui m'a tout l'air de regretter son escapade et qui n'a nulle envie de la recommencer. Cela prouve que tu es sérieux, susceptible d'une faiblesse, comme tout homme, mais capable de te ressaisir aussitôt. Non, crois-moi, mon cher Jacquot, et que cette aventure te serve de leçon. Tu n'es pas fait, grâce à Dieu — il en existe un, quoique dise Crapulet — pour être un coureur d'alcôves. Tu as goûté du fruit défendu et son amertume t'a fait faire la grimace. Encore une fois, j'en suis heureux, pour toi, parce que tu es un brave garçon, pour moi, parce que je te porte grand intérêt et que je t'aime, Jacques, sincèrement, profondément.

Victor prononça ces dernières paroles avec émotion.

Il reprit :

— Et je profite de l'occasion qui se présente à moi pour te demander une grâce : à l'avenir sois avec moi plus ouvert que tu ne l'as été jusqu'à présent. À défaut d'expérience, l'amitié que j'ai pour toi, te sera peut-être parfois de quelque utilité. Et puis — c'est une autre grâce que je te demande — évite ce monsieur Crapulet : sa compagnie est dangereuse, ses conseils pernicieux. Je ne sais au juste ce qu'il vaut, mais j'estime que ses théories ne valent rien. Ses allées et venues mystérieuses, ses occupations que personne ne connaît, tout, jusqu'à ce sourire énigmatique et moqueur, qui erre continuellement sur ses lèvres, me porte à la défiance : je n'aime pas cet homme. Ce ne sera jamais lui qui t'indiquera le bon chemin. Mais sur ce, je m'arrête : tu me prendrais pour un pédagogue.

— Non, mon cher Victor. Je te prends pour ce que tu es, un honnête garçon et mon meilleur ami.

— À la bonne heure, te voilà redevenu sociable.

— Tu as deviné juste ; j'ai été écœuré. Oui, à d'autres de telles jouissances. J'en conçois pour ma part de plus élevées, de plus nobles et de plus enviables.

— Voilà qui est bien parlé.

— Quand tu es entré, j'étais en train de me dire que je n'avais pas de temps à perdre. Je suis ambitieux, tu le sais, très ambitieux même, c'est mon plus grand défaut. Parti des plus bas, je veux m'élever aux plus hauts degrés de l'échelle sociale, et ce n'est pas en occupant mes soirées comme celle d'hier, que j'atteindrai jamais le but que je me propose.

— L'ambition est la meilleure et la pire des passions humaines, selon que les moyens employés pour la servir sont bons ou mauvais. De même qu'une arme est dangereuse entre les mains de qui ne sait pas la manier, de même l'ambition peut être mortelle pour celui qui ne la sait point diriger.

Il y eut un instant de silence. Victor reprit :

— M'est avis que la meilleure ambition est celle de bien faire. Mais assez disserté comme cela. Ne soyons pas de vains rhéteurs : soyons des hommes d'action. Je te laisse à ton travail et je retourne au mien.

## VIII

Jacques avait maintenant repris sa vie de paisible activité. Deux semaines s'étaient écoulées depuis son aventure, et le souvenir d'Emma s'était peu à peu effacé de son esprit. Le jeune homme avait même pris quelques résolutions : il ne mettrait plus jamais les pieds dans un bal, ni dans un concert ; il ne connaîtrait plus de femmes ; il serait désormais tout à son travail.

Or, un jour qu'il revenait seul de la Faculté, au détour d'une rue, il s'entendit appeler par son nom :

— Jacques ! Eh ! Jacques !

Il se retourna et aperçut Emma.

Il était trop tard pour l'éviter.

— Tu n'es donc pas enterré ? s'écria-t-elle, Aussi, ça m'étonnait que tu ne m'eusses pas envoyé de lettre de faire-part.

Elle riait à gorge déployée.

— C’est égal, mon vieux, t’es un sale lâcheur ! Ah ! vous avez la mémoire courte, mon jeune levreau, et vous oubliez vite les gens qui vous donnent l’hospitalité de nuit. Ingrat !

— Ma petite Emma, je te fais toutes mes excuses : je n’ai pu aller te voir. Il m’est arrivé de la famille de province...

— Oh ! te creuse pas pour me monter des bateaux, c’est pas la peine. T’es pas venu, t’es pas venu : je n’ai pas l’habitude d’être crampon, moi !

— Mais je t’assure...

— Assez, que je te dis.

Elle prit avec les deux mains les revers de son habit, et, la tête un peu penchée, le regardant, les yeux dans les yeux, avec cette insistance effrontée qui trouble les débutants :

— Qu’est-ce que tu fais maintenant ? demanda-t-elle.

— Rien... je..., balbutia Jacques. Je rentre chez moi.

— Ecoute !... si tu étais chic... et puis aussi pour racheter un peu le lapin...

— Quoi donc ?

— Je vais chez ma sœur, tu m’accompagnerais en sapin.

Il accepta.

— Où habite-t-elle, ta sœur ?

— Rue Fortuny : un hôtel épatant.

— Et meublé.

— Meublé ? Je t’en ficherais du meublé comme ça ! Un hôtel qu’elle a fait construire et qui lui a coûté trois cent mille francs, mon bon !

Il éclata de rire et la toisa des yeux à la tête :

— Tu as une sœur qui se paie des hôtels de trois cent mille francs, toi ?

— Non, mais voyez-vous ce malappris ! si je te disais que je suis la fille d’un prince.

— Je le croirais plus facilement : les plus grands personnages ont des moments d’oubli !

— Faut-il que je sois bonne fille ! Oui, Monsieur, ma sœur est la plus chic femme de Paris : elle fait la pige aux baronnes du grand monde et leur chipe leurs amants. Mais c'est pas tout ça : je suis pressée. Allons, oust, en voiture ! Je te raconterai ça dans le sapin.

Ils montèrent en fiacre.

Chemin faisant, elle lui conta l'histoire de sa sœur, Marguerite Alcinde, qui était parvenue à la fortune et aux honneurs, parce qu'elle avait été rosse avec les hommes, tandis qu'elle, Emma, toujours trop bonne fille, était et ne serait jamais qu'une pauvre créature, parce qu'elle avait le cœur sur la main.

— Voilà la vie, mon vieux. Tu es encore un peu jeune pour la connaître et la comprendre, mais tu verras plus tard. J'ai ma petite expérience : il n'y a que les gens rosses qui réussissent. Quoi ! Je ne suis ni plus bête, ni plus mal tournée qu'une autre. Moi aussi j'aurais des rivières de diamants, des chevaux, des voitures, un hôtel. Mais qu'est-ce que tu veux ! Toute grue que je suis, j'ai ma dignité et j'entends conserver ma liberté. Un type qui me déplaît, m'offrirait-il cent mille francs, à moi qui bien souvent n'ai pas une croûte à me mettre sous la dent, je lui rirais au nez et lui dirais d'aller porter son argent ailleurs. M'arrive-t-il de tomber sur un garçon comme toi, qui n'a pas le sou, mais qui me chausse, pan, ça y est ! tu sais ce qui arrive. Eh bien ! si tu veux t'en rapporter à la petite Emma qui, somme toute, est une bonne fille — il y a de braves gens dans tous les métiers — et qui a encore un grain de bon sens, c'est pas comme ça qu'on arrive à Paris, mon vieux !

Jacques l'écoutait parler attentivement. Tout ce que venait de lui dire cette fille lui paraissait étrange. Peut-être en eût-il ri, si l'accent de conviction, avec lequel Emma s'était exprimée, ne l'avait profondément ému. Et puis, tout naturellement, il rapprocha ses théories de celles de Crapulet : c'étaient les mêmes exprimées différemment. Ce que cette fille venait de lui dire dans son langage dévergondé, Crapulet le lui avait exposé bien souvent sous une forme plus philosophique.

Il ne voulut pas s'abandonner plus longtemps à ses réflexions, de peur d'en tirer une conclusion trop triste et qu'il lui répugnait d'admettre. Il rompit brusquement le cours de ses pensées et demanda :

— Alors, elle roule sur l'or, ta sœur ? ;

— Elle est entretenue par un duc qui l'attache avec des billets de banque. Quand je dis qu'il l'attache, c'est une manière de parler : elle est aussi libre que moi. Tu verras, c'est une bonne fille : elle me donne les robes qu'elle ne met plus et quand ça me prend, je vais manger chez elle.

— Mais, interrompit Jacques, comment veux-tu que je la voie, je ne la connais pas.

— En voilà une raison : tu feras connaissance avec elle.

La voiture venait de s'arrêter devant un petit hôtel en pierre de taille blanche et en brique.

— Allons, descends ! dit Emma.

— Non. Ce serait indiscret.

— Tu ne vas pas faire des manières !

Il la suivit. Une petite porte en fer forgé, à jours, s'ouvrit devant eux. Ils se trouvèrent dans une antichambre, garnie de tapisseries : aux murs étaient suspendues des panoplies d'armes étrusques et arabes.

— Bonjour, Mademoiselle Emma, dit une camériste coiffée d'un coquet bonnet de dentelle.

— Bonjour, Marie. Ma sœur est là ?

— Oui, Mademoiselle.

Elle prit un escalier qui montait en colimaçon et tout le long duquel, sur les murs, étaient accrochées des gravures anglaises et des caricatures. Jacques qui était derrière elle, rajustait sa cravate, tirait ses manchettes et se passait la main dans les cheveux. Ils entrèrent dans un salon.

— Pas, dit Emma, que c'est rupin chez ma frangine ?

Jacques était émerveillé et trop occupé à contempler les meubles, les tableaux, les statuettes, les vases, les mille objets d'art qu'il avait sous les yeux, pour qu'il lui fût possible de répondre. Pour la première fois de sa vie, il voyait une telle profusion de luxe. À son étonnement, à son admiration venait se mêler une émotion légère, qui lui faisait battre le cœur, tandis qu'il se répétait, comme pour bien se convaincre : « Oui, je ne rêve pas, je suis chez une femme entretenue. » Et, son imagination naïve s'exaltant à cette idée, il poursuivait : « Je suis chez une de ces créatures fantastiques qui

défrayent toutes les chroniques, chez une de ces reines de la volupté et du plaisir, dont le sourire est tout puissant, dont l'appétit par tout l'or du monde ne saurait être assouvi, chez une de ces femmes charmantes et terribles, monstrueuses et divines, êtres de joie et de folie. »

Une portière en tapisserie se souleva : M<sup>me</sup> Marguerite Alcinde parut. C'était une jeune et jolie femme, fort bien en chair, blonde, gracieuse, élégante mais simple, et qui ne répondait qu'imparfaitement au type tumultueux de courtisane que Jacques imaginait.

Elle alla droit à sa sœur, qui se gavait de bonbons qu'elle avait découverts sur un guéridon, et elle l'embrassa :

— Comment te portes-tu, ma mignonne ?

— Comme le Pont-Neuf, ma sœur.

Marguerite Alcinde venait d'apercevoir Jacques qui s'inclinait respectueusement devant elle. À sa question muette, Emma répondit, la bouche pleine :

— Un de mes amants.

— Monsieur, je suis enchantée de faire votre connaissance. Si vous voulez bien vous asseoir.

— Madame !... Je suis vraiment confus... et je vous prie de m'excuser... Mais... je...

— Mais, Monsieur, vous êtes tout excusé. Ma maison est ouverte à tous les gens de qualité : c'est dire que vous y êtes chez vous.

Il y avait une telle différence entre Emma et Alcinde, entre leurs langages, leurs manières, que Jacques avait peine à croire que la grande dame, vraiment pleine de distinction, qu'il avait devant lui, fût une cocotte, et que cette cocotte fût la sœur d'Emma.

— Est-il possible, pensa-t-il, que ces deux femmes aient la même origine !

Cependant Emma exposait à sa sœur le motif de sa visite. Elle avait besoin d'une robe pour aller à un bal que donnait un étudiant.

Alcinde appuya son doigt sur un timbre : la femme de chambre entra.

— Marie, vous prendrez dans la garde-robe ma toilette pailletée que je ne mets plus et vous en ferez un paquet que vous porterez dans la voiture de ma sœur.

Elle se tourna vers Jacques et souriant :

— Entre sœurs, dit-elle, ne doit-on pas s'entr'aider !

— Assurément ! répondit Jacques qui avait perdu toute présence d'esprit et qui, les yeux baissés, tournait machinalement son chapeau entre ses doigts.

La jeune femme sourit de nouveau, du désarroi peut-être dans lequel elle voyait son interlocuteur et dont elle se flattait d'être la cause.

Emma qui avait vidé la coupe de bonbons, s'écria :

— N'est-ce pas, Margot, qu'il est joli garçon, mon amant !

La pivoine la plus pourpre ne peut donner qu'une très faible idée de la couleur dont se couvrirent les joues de l'étudiant à ces mots.

La fille continuait sur le même ton :

— Eh bien ! figure-toi qu'à son âge, il ne connaissait pas encore les joies de l'amour : c'est moi qui les lui ai révélées !

Cette fois, le fils Dubanton aurait volontiers donné dix années de sa vie pour être à cent lieues sous terre. Il aurait voulu étrangler Emma à laquelle il jeta un regard incendié de colère. Être ainsi ridiculisé devant Marguerite Alcinde, devant cette femme à laquelle il eût voulu paraître le plus grand débauché de Paris, jamais son orgueil n'avait été soumis à si cruelle épreuve.

Elle, cependant, laissa tomber la plaisanterie sans la relever et ne daigna même pas lui sourire au passage. Elle était tout d'un coup devenue rêveuse et elle considérait le jeune homme, non point malignement, avec cette curiosité sans gêne et embarrassante d'un être qui se croit supérieur à celui qu'il observe, mais attentivement, comme embarrassée elle-même. Ses yeux ne quittaient pas le visage de Jacques. Pour toute réponse, à l'exclamation de sa sœur, elle haussa les épaules et murmura :

— Tu es bête, Emma !

Brusquement elle secoua la tête, comme pour en chasser la rêverie à laquelle elle paraissait en proie ; elle toussa et dit, s'adressant à Dubanton qui cherchait de quelle manière il pourrait bien se venger d'Emma :

— Aimez-vous beaucoup à sortir, Monsieur ?

— Oui, Madame, répondit l'étudiant avec une assurance qui dans son esprit devait un peu racheter la mauvaise impression produite par la révélation peu bienveillante d'Emma. J'aime beaucoup le monde... comme d'ailleurs tout vrai parisien.

— J'en suis charmée, fit Alcinde, Je donne après-demain une soirée : vous me feriez grand plaisir en y assistant.

— Je vous remercie mille fois.

— Toi, Emma, je ne t'invite pas. Je sais que tu as peu de goût pour les soirées à la pose, comme tu les appelles.

Une petite pendule en porcelaine de Sèvres, qui était sur une étagère, jeta quatre notes cristallines, dont les ondes longtemps flottèrent dans la pièce et s'évanouirent insensiblement.

— Quatre heures déjà ! s'exclama la maîtresse de céans, Il faut que je vous quitte. Excusez-moi, Monsieur, de vous fausser compagnie : j'ai un rendez-vous urgent et je suis en retard. D'ailleurs nous nous reverrons bientôt. Je compte sur vous.

— C'est entendu, madame.

— Au revoir, Emma. Au revoir, Monsieur... Tiens, à propos, Emma, tu ne m'as pas dit le nom de Monsieur !

— Jacques.

— Dubanton, ajouta aussitôt le jeune homme, qui foudroya d'un regard, de nouveau enflammé de colère, M<sup>lle</sup> de Briançon.

— Monsieur Dubanton, à bientôt, dit Alcinde.

Et elle lui tendit sa main, aussi blanche, aussi fine, aussi déliée que celles des vierges de Raphaël. L'étudiant la prit en tremblant et n'osa la presser.

## IX

Lorsqu'il fut de retour dans sa chambre, Jacques, à la vue de ses livres de travail, éprouva un remords. Il s'assit devant sa table, se prit la tête entre les mains et réfléchit.

— J'ai eu tort, pensa-t-il. J'aurais dû ne pas accepter cette invitation.

Il se rappela les conseils de Victor et ses propres résolutions.

— Non, ma place n'est pas à la soirée que donne cette demi-mondaine. Il ne faut pas que j'y aille. Je n'irai pas. Je vais envoyer un mot à cette dame, la prévenant que je ne puis assister à sa fête :

Il prit la plume, et, ayant choisi une feuille immaculée, il écrivit :

« Madame,

« Un empêchement imprévu me privera du plaisir que je me promettais d'aller chez vous après-demain. »

Il s'arrêta, hésita quelque temps.

— Il faut pourtant bien, se dit-il, lui donner un motif.

Après une minute de réflexion, il reprit la plume et continua :

« Je suis obligé de quitter Paris. »

— Ma foi non, je ne mettrai pas cela : trouvons autre chose. Ce motif est stupide. Emma ne manquerait pas de me rencontrer dans le quartier, et alors !

Jacques déchira la lettre commencée et en jeta les morceaux dans le panier.

Tandis qu'il cherchait une excuse plausible, Marguerite Alcinde s'offrit à son imagination, telle qu'elle lui était apparue dans son salon de la rue Fortuny, non point, peut-être, mystérieuse et troublante comme il se l'était représentée, mais plus simple, plus intelligible et pour ce plus aimable encore. C'était surtout sa simplicité qui avait surpris le jeune homme et qui l'avait ravi.

— Et quelle grâce ! pensait-il. Que de distinction dans les manières et dans le langage ! Oh ! c'est par une femme comme celle-là, qu'il doit être bon de se sentir aimé. Je comprends qu'on se ruine pour des êtres pareils, pour une caresse de leurs mains, seulement pour un mot d'amour tombé de leur bouche ! Mais que je suis bête de penser à cela ! Je ne goûterai jamais les ivresses auxquelles je songe : il n'y a que les Emmas qui se donnent à de pauvres bougres comme moi !

Il laissa échapper un soupir de regret et tenta, par un effort d'esprit, de briser son rêve.

Mais sa pensée, un instant distraite, comme un pigeon au pigeonnier, revint à tire-d'ailes au souvenir d'Alcinde.

Et tout en frappant négligemment la table du bout de sa plume, qu'il tenait entre deux doigts, les yeux fixés sur l'encrier ouvert, il continuait de penser :

— Avant de les connaître — il croyait les connaître maintenant ! — j'attribuais à ces femmes d'étranges vertus d'attraction qu'elles ne possèdent peut-être pas. Je m'explique aujourd'hui plus simplement leur succès : elles sont aimées, parce que véritablement elles sont aimables !

Toutefois, si simple que lui fût apparue Alcinde, il ne pouvait se résoudre à la dégager complètement du voile mystérieux dont son imagination l'avait enveloppée.

— Il n'est pas possible que ces femmes-là vivent comme les autres, éprouvent les mêmes sentiments, les mêmes sensations que les autres

Et il se plaisait à deviner les moindres actions, les moindres gestes de la courtisane. Et la curiosité malsaine le prit soudain de connaître, jusque dans ses détails, l'existence féerique d'une de ces magnifiques créatures, dont le luxe insensé dépasse celui des plus grandes dames.

— Après tout, fit-il en se levant, pourquoi n'irais-je pas à ce bal. C'est une étude de mœurs que j'entends faire. Je verrai un monde que j'ignore et j'estime que cela ne sera pas du temps perdu : je peux tirer grand profit d'une distraction qui, somme toute, est de mon âge. J'irai donc !

C'est ainsi que toutes les fois que nous commettons une action que notre raison désapprouve, nous savons toujours et assez facilement nous excuser

aux yeux de notre conscience.

Mais alors un nouvel obstacle, celui-là matériel, et peut-être pour cela plus difficile à vaincre, se dressa devant lui : le jeune étudiant ne possédait pas d'habit de soirée et il était malséant d'aller chez M<sup>me</sup> Alcinde en veston.

Il prit son chapeau et dégringola l'escalier quatre à quatre.

Il faillit renverser M<sup>me</sup> Adélaïde qui sur le seuil de la porte, achetait à une marchande des quatre saisons, des oranges qu'elle examinait, tâtait, soupesait et faisait sauter dans ses mains,

Il ne prit pas la peine de s'excuser et, toujours courant, s'abattit chez un brocanteur.

— Avez-vous un habit à me louer ? demanda-t-il.

Le marchand n'en avait pas, mais lui indiqua un confrère qui ne devait pas en manquer.

Jacques fit deux, trois loueurs d'habits, sans trouver ce qu'il cherchait : on lui montra bien des fracs de soirée, mais en si piteux état qu'il ne put s'empêcher de rire en les essayant.

Une boutique de tailleur s'offrit sur son chemin. Il y entra.

— Pouvez-vous me faire un habit pour après-demain ?

— Diable ! c'est un peu court, remarqua l'employé en souriant.

— Il me le faut absolument,

L'autre prit un air de circonstance.

— Un enterrement sans doute.

Il alla vers deux commis qui dans le fond de la boutique coupaient du drap avec de grands ciseaux, se concerta longuement avec eux et vint rapporter à Jacques qui attendait, impatient et anxieux, une réponse affirmative.

— Si Monsieur veut bien me permettre de lui prendre les mesures.

L'affaire était réglée, Jacques était déjà sur le seuil de la porte : il songea qu'il avait oublié de demander le prix.

Il revint sur ses pas.

— Combien, ce vêtement ?

— Cent soixante francs.

Une sueur froide lui vint au front. Il avait une pension mensuelle de deux cent cinquante francs : il payait à M<sup>me</sup> Adélaïde cent cinquante francs pour sa nourriture et son logement. Mais il était à une de ces heures où l'on ne compte plus, où la folie l'emporte sur la plus élémentaire sagesse.

Tandis qu'il s'acheminait vers son domicile, la tête toute pleine de M<sup>me</sup> Marguerite Alcinde, le cœur en fête, il aperçut Victor qui rentrait, une serviette sous le bras. Jacques pressa le pas et prit une rue adjacente afin de l'éviter. Il n'avait pas encore pensé à ce qu'il dirait à son ami : lui avouerait-il la vérité ou la dissimulerait-il sous quelque habile mensonge ?

À cette dernière idée, il se révolta :

— En vérité, je ne suis plus un enfant qui est obligé de se cacher, de peur d'être grondé. Il y a beau jour que j'ai rompu mes lisières. Victor est un charmant garçon, mais je ne lui reconnâtrai jamais le droit d'exercer sur moi la moindre tutelle. Vais-je voir ce qu'il fait, moi ?... Je le laisse bien courtiser M<sup>lle</sup> Olga !... Eh bien ! j'entends qu'il agisse avec moi comme j'agis avec lui !... Ce serait vraiment trop bête d'avoir peur d'un camarade.

En réalité, ce n'était pas de Victor que Jacques avait peur : c'était de sa propre faiblesse qu'il avait honte. Lorsque vous vous êtes écrié devant un ami, avec tout l'enthousiasme d'une résolution subite et sincère : « Je ne ferai plus jamais cela », il est toujours pénible, pour votre dignité, de venir à quelques jours de là, l'oreille basse, avouer à ce même camarade : « Je vais le faire. » C'est un peu la situation du voleur que l'on surprend la main dans le sac.

Néanmoins Dubanton préféra faire cet accroc à son amour-propre que d'user d'un subterfuge, ce qui lui paraissait une poltronnerie.

Quand il se trouva en présence de Victor, crânement il aborda la question :

— Je suis invité, après-demain, à une soirée.

— Bigre ! Au faubourg Saint-Germain ?

Cette ironie cingla la susceptibilité du jeune ambitieux. Il redressa fièrement la tête et répondit :

— Pas encore, un jour peut-être. Après- demain, la personne chez laquelle je compte me rendre n'est que la plus jolie femme et la plus riche courtisane de Paris : c'est déjà quelque chose.

— Il y a mieux.

— J'en tombe d'accord. Aussi ne suis-je qu'au début de ma carrière. La société, comme une chaîne de montagnes, est composée de sommets. Avant d'atteindre le plus élevé, et à moins d'avoir des ailes, il faut, je crois, escalader les autres.

— Et si l'on se trompe de chemin ?

— Il est toujours temps de revenir en arrière.

— Erreur, mon cher Jacques !

— Attends pour juger.

— J'aime mieux, s'il se peut, prévenir un malheur que d'avoir à le déplorer !

— Tu ne sais ce que tu dis !

— Tu ne sais guère ce que tu fais.

— Crois-tu ?

— Eh !... n'est-ce pas folie d'entrer de gaîté de cœur dans un monde qu'on n'a même pas les moyens de fréquenter !

— Alors, il n'est plus maintenant permis de s'amuser, monsieur le moraliste ?

— S'amuser ? Il y a de saines distractions que j'approuve ; il y en a d'autres dangereuses contre lesquelles je ne m'élèverai jamais avec assez de force. D'ailleurs, si j'ai bonne mémoire, nous étions sur ce point tombés d'accord l'autre jour. Mais voilà ! Une jolie femme a passé qui a soufflé sur tes belles résolutions et les a renversées comme un château de cartes. Et c'est précisément ce revirement subit de ta conduite qui m'épouvante. Tu es faible de caractère, très faible. À la moindre tentation tu succombes, et je frémis quand je pense au nombre de celles que tu rencontreras sur ton chemin.

— Je suis désolé des frayeurs que je te cause, répondit ironiquement Jacques.

— Tu ris !... Tu plaisantes !... Quelle force peuvent avoir les conseils d'un ami opposés aux séductions d'une femme dont c'est le métier de séduire. Je te croyais rentré dans la bonne voie : hélas ! je m'étais trompé.

— Non pas, mon cher Victor, et c'est parce que je m'y sais solide que je me permets, pour satisfaire ma curiosité, de pencher un instant la tête au-dessus du précipice dans le fond duquel se débat tout un monde inconnu de moi.

— Mon pauvre ami !... Tu te cherches pour toi-même des prétextes et tu ignores jusqu'aux dangers que tu cours !

— Je ne suis point si naïf que tu veux bien le croire.

— Puisses-tu dire vrai. Mais j'ai bien peur qu'en allant à cette soirée tu ne joues plus gros jeu que tu ne penses. La destinée d'un homme ne dépend-elle pas le plus souvent d'un geste, d'un mot, d'un rien ! Tu crois aller chez cette femme comme on va au théâtre, pour voir, pour s'instruire, ou tout au moins pour se distraire. Prends bien garde de devenir un des acteurs de la triste comédie dont ces courtisanes sont les auteurs et qui se joue continuellement autour d'elles.

— Ce n'est pourtant pas en restant dans son trou, que l'on peut arriver à quelque chose.

— Crapulet peut-être t'a dit cela, et qu'il fallait connaître tous les dessous de la société si l'on voulait en atteindre un jour les sommets. Pour ma part, je ne vois pas la nécessité de fréquenter les mauvais lieux.

— Entre fréquenter et visiter, il y a un monde !

— Que l'on franchit d'un pas. Qui a bu boira. Quand on est faible de caractère et qu'on est ambitieux comme toi, tout est à craindre.

— Ne crains rien et laisse-moi faire.

— Je ne puis que te répéter en cette occurrence, quitte à passer pour un radoteur, ce que je t'ai déjà dit : L'ambition est la meilleure et la pire des passions humaines, selon la direction qu'on lui donne, selon que les moyens qu'on emploie pour la servir sont bons ou mauvais. Elle a fait des héros, elle a fait aussi des chenapans.

— Chrysostôme ! murmura Jacques.

Il sourit, tendit généreusement la main à Victor, voulant par là montrer qu'il savait pardonner à un ami ses aberrations, et se sépara de lui.

Quelques instants après, il sortait à grands de la pension Adélaïde : il s'était aperçu qu'il n'avait pas de souliers vernis. Il courait en acheter.

## X

Jacques Dubanton passa une nuit très agitée. Son imagination ne cessa de folâtrer. Il lui semblait qu'un rideau allait se déchirer devant ses yeux, qu'un spectacle féérique lui allait apparaître et la fièvre de l'impatience le dévorait. Les minutes lui semblaient des heures, les heures des siècles. Il se coucha, essaya de dormir, se releva bientôt. Il alluma une cigarette, marcha de long en large pendant quelques instants, avala un verre d'eau, puis se recoucha. Ne parvenant pas à dormir, il voulut lire. Mais il n'avait sur sa table que des livres de droit. Des livres de droit !... alors que trottaient par sa tête tout un monde échevelé de chimères !... Il se répétait : « Je vais voir des courtisanes ! » Des courtisanes ! Ces êtres mystérieux, moitié femme et moitié démon, que de tout temps et dans tous pays, ont chantés les poètes, qui de tout temps ont papillonné autour des trônes !... Courtisanes !... Courtisanes !... Toutes les splendeurs de l'antiquité, toutes les richesses de l'Orient, ce mot mystérieux et magique les évoquait à son esprit, et chaque fois qu'il le prononçait, ses oreilles percevaient comme le tintement joyeux de grelots d'or, comme le clair gazouillis de diamants qui ruissellent.

Il ne s'endormit que sur le matin, épuisé par une insomnie fiévreuse.

Il se réveilla fort tard avec un grand mal de tête et passa la journée à rêver.

Avant le dîner, il se rendit chez son tailleur et s'informa de son habit. Il l'aperçut étalé sur une table, en pièces éparses, et il en fut indigné. On le calma, on le rassura, on lui affirma que tout serait prêt le lendemain, dût-on passer la nuit à travailler. Il rentra rue d'Ulm, tout à fait rasséréné.

En quarante-huit heures, Jacques connut à peu près tous les sentiments qu'un homme peut éprouver : la joie, la tristesse, la colère, la crainte,

l'ennui, le désespoir, l'impatience et l'ivresse.

Enfin le jour tant attendu arriva. À deux heures, l'étudiant se rendit à l'école de droit, assista à un cours d'où son esprit était absent, rentra à quatre heures à la pension et ne sachant quoi faire, commença, de s'habiller. Une heure plus tard, quiconque fût entré dans sa chambre, l'eût trouvé en habit, soigneusement assis sur le bord d'un fauteuil, tout droit parce qu'il redoutait en s'appuyant de froisser son vêtement, les jambes allongées afin de ne point détruire le pli de son pantalon neuf, les manchettes légèrement glissées sur les bras, dans la crainte de les salir.

Il lisait, ou plutôt il tenait un livre entre les mains, mais ses regards ne tombaient pas sur le livre, attendu qu'il avait un col très haut et qu'il lui était impossible de baisser la tête.

Dans cette position, il attendait, sans un mouvement, que sonnât l'heure du dîner.

Elle sonna enfin.

Il descendit. Quand il entra dans la salle à manger, où tous les convives étaient déjà réunis, ce fut une exclamation générale, étouffée. Flora laissa échapper une assiette qu'elle tenait à la main et qui se brisa en mille morceaux. Mais personne ne le remarqua, tant était profond l'étonnement causé par l'apparition du jeune homme en habit.

— Qu'ils sont bêtes !... pensa Jacques : ils ne connaissent pas les usages du monde !

Quelques minutes s'écoulèrent au milieu d'un grand silence. Victor, en apercevant son camarade, avait souri, mais il n'ouvrit pas la bouche. Et l'on n'entendait que le bruit métallique des fourchettes et des couteaux frappant sur les assiettes, tandis que, de temps à autre, à la dérobée et successivement, tous les yeux inquiets se portaient sur Dubanton.

Madame Adélaïde, au nom de ses pensionnaires, crut devoir demander ce que signifiait cette tenue.

— Je vais au bal, répondit Jacques assez sèchement.

Mais la veuve de l'officier supérieur entendait savoir exactement ce qui se passait dans sa maison, et ne reconnaissait à aucun de ses hôtes la liberté d'aller quelque part, sans qu'elle en fût préalablement avertie.

Elle insista donc :

— Où ça, au bal ?

Chez un de mes parents ! riposta Jacques Dubanton.

Du coup, l'étonnement se changea en une respectueuse admiration : M. Dubanton avait une famille qui donnait des bals !... Fichtre !...

Flora, qui avait ramassé les débris de son assiette, se pencha sur l'épaule de sa maîtresse.

— Eh bien !... lui glissa-t-elle, triomphante, nierez-vous maintenant que nous avons un prince !...

Madame Adélaïde commençait à être ébranlée. Après le dîner, qui fut court, parce que personne ne parla, on passa dans le salon et on y resta fort tard pour « le » voir partir. Les demoiselles Brisart, elles-mêmes, veillèrent ce soir-là jusqu'à dix heures, ce qui ne leur était jamais arrivé depuis vingt-cinq ans, qu'à Noël, parce qu'elles allaient à la messe de minuit, et le jour mémorable du retour de Jacques Dubanton à Paris. Elles se souvinrent d'avoir été au bal dans leur jeunesse : elles donnèrent des détails sur les toilettes et les danses d'alors. Olga esquissa un pas russe que l'on applaudit, et Crapulet, qui ne parlait jamais en public, raconta les bals de la Chaumière, à ce propos des histoires polissonnes, et prouva enfin qu'il n'y a pas de Dieu. Mais la pension Adélaïde était à ce point perturbée, que personne ne se leva pour le faire taire.

Jacques tira sa montre et annonça qu'il allait partir. Flora courut chercher une voiture. Il prit congé de l'assistance, serra cordialement la main à Crapulet et à Victor, s'inclina gracieusement devant les demoiselles Brisart, qui firent la révérence, et sur le bout des doigts de l'étudiante slave, il déposa galamment un baiser.

## XI

Une foule élégante envahissait les somptueux appartements de Marguerite Alcinde. Tout un essaim de jolies femmes, parées d'éclatantes toilettes, allait, venait, tourbillonnait, bourdonnait, telle une ruche

d'abeilles. Souples et gracieuses, le regard amoureux par habitude, la lèvre ardente, les courtisanes, les épaules couvertes de gemmes étincelant sous les lustres, semblaient à peine effleurer le parquet de la pointe de leurs escarpins d'or.

Plus belle entre toutes ses compagnes, Marguerite Alcinde faisait les honneurs de son salon, mais c'était ce soir-là une Alcinde toute différente de celle qu'avait entrevue Jacques lors de sa courte visite. Elle avait dépouillé toute simplicité, mais la fierté, la majesté même dont elle semblait s'être drapée comme dans un manteau de cour, elle la portait sans affectation, naturellement. Ce n'était plus seulement de la grâce qui s'exhalait de tout son être, mais comme une volupté troublante : elle était plus qu'aimable, elle était divine. Bref, la comédienne que Jacques n'avait encore vue que dans la vie privée, était aujourd'hui en scène.

Des hommes en foule se pressaient autour d'elle ; il y en avait de toutes les espèces, de vieux, de jeunes, de beaux, de laids, tous d'une élégance raffinée. Elle les écoutait tous, répondait à chacun, agréait les flatteries et les louanges, et distribuait, de-ci, de-là, non sans savoir à qui, ce sourire de femme, énigmatique et troublant, qui promet tout et n'engage à rien.

Dans un coin, à l'écart, Jacques Dubanton regardait. Il regardait avec avidité de tous ses yeux émerveillés, éblouis. Jamais, même dans ses rêves d'ambitieux les plus insensés, il n'avait imaginé une pareille abondance de richesses, une semblable orgie de luxe.

— Voilà bien, pensait-il, ces femmes étranges que mon imagination me représentait, divinités infernales dans des palais d'or !

Il les admirait toutes, sans en pouvoir détailler une seule, et cependant ses regards s'arrêtaient de préférence et plus longuement sur Marguerite Alcinde. Mais dès qu'elle levait les yeux sur lui, il baissait les siens et rougissait.

De temps à autre, une femme passait près de lui, tout contre lui, le frôlait, et de ses épaules nues une vague de parfum s'échappait, grisante. C'était comme une vision éblouissante de clarté qui disparaissait bientôt en un froufroutement de soie.

Non loin de Jacques, quatre hommes s'entretenaient et paraissaient discuter avec chaleur. Il pensa qu'ils devaient parler politique, et, curieux de

connaître leurs opinions, il s'approcha d'eux discrètement. Il tendit l'oreille et essaya de saisir ce qu'ils disaient, mais il dut vite y renoncer, bien qu'ils parlassent français et que les mots parvinssent distinctement à ses oreilles. C'est qu'à Paris, chaque classe de la société — et elles sont innombrables — a son idiome particulier, et celui dont se servaient ces gens, Jacques ne l'entendait pas.

Au milieu du groupe se tenait, bien cambré dans un habit qui lui dessinait avantageusement la poitrine et lui amincissait la taille, un jeune homme, lequel pouvait avoir dans les vingt ou vingt-deux ans tout au plus. Il avait les cheveux blonds, séparés par une raie qui courait du front à l'occiput ; son visage était ovale, ses traits fins, sa peau diaphane. Il parlait, le monocle à l'œil, et bien qu'il fût presque un enfant, il paraissait jouir sur son auditoire d'une grande autorité. Son verbe était agréable, mesuré, sa voix frêle, son geste gracieux et facile, un peu efféminé. On l'écoutait parler avec un religieux respect.

— Brennus, disait-il, est sans contredit le meilleur crack de l'année. Je suis heureux de m'en être rendu acquéreur à si bas prix, quatre-vingt mille francs. Recevant dix livres de la Camargo, sur trois mille, il doit la battre. dans un canter.

— Et Sylvain, mon cher duc, objecta un petit bonhomme tout rond, dont le visage cramoisi n'offrait pas un poil de barbe, ne lui accordez-vous pas une chance ; il a de belles performances.

— Ma foi non, je ne le crains pas.

— Je suis de l'avis du duc, s'exclama un jeune homme, très coloré de teint, aux yeux d'aigle, aux moustaches retroussées en crocs, et qui venait de faire irruption dans le cercle. Alceste m'inquiéterait davantage : il barre très nettement la Camargo et, avec la monte de Rigby, il faut s'attendre à tout.

— De quoi diable parlent-ils ? se disait Jacques intrigué.

À ce moment parut Alcinde, souriante, qui mit fin à la discussion. Tous les hommes s'écartèrent devant elle pour lui livrer passage, à l'exception du jeune homme blond auquel on avait donné le titre de duc. Celui-ci lui tapa familièrement sur l'épaule et la prit par la taille.

— Tu t'amuses, Margot ? demanda-t-il.

— Je t'adore, mon loup.

Elle l'embrassa, se dégagea et elle allait s'en retourner quand elle aperçut Jacques.

— Vous avez l'air de vous ennuyer, Mon- sieur ?

— Pas du tout. Madame.

— Êtes-vous joueur ?

Jacques, troublé et ne saisissant pas très bien la portée de ce mot, répondit :

— Beaucoup, Madame.

Alcinde s'adressa alors au groupe :

— Allons, Messieurs, assez potiné comme cela. Passez dans le petit salon : le baccara vous réclame.

Jacques les suivit.

Des domestiques en livrée à la française disposèrent au milieu de la pièce une longue table recouverte d'un tapis vert, sur laquelle ils laissèrent quelques paquets de cartes et des jetons en nacre de différente couleur dans une corbeille d'osier. Chacun puisait des jetons dans la corbeille et en gavait son gousset. Jacques se disposait à en prendre une poignée, quand il remarqua qu'à côté de la corbeille d'osier il y en avait une autre plus petite dans laquelle on déposait de l'argent en échange des jetons que l'on prenait dans la première.

Il s'arrêta tout interdit.

— Met-on au-dessus de cent louis ? demanda le duc.

Comme personne ne répondait, il s'assit à la table et prit un paquet de cartes. Il les étala devant lui, les mélangea, les dispersa, les rassembla, les battit de ses doigts fins et soignés, les donna à couper à une jeune femme qui se penchait sur son épaule, et en distribua quelques-unes à des joueurs qui avaient pris place autour de la table.

La partie était commencée.

Jacques ignorait les règles du jeu. De temps à autre il voyait le duc ramasser les jetons qui couvraient la table ; d'autres fois, c'était au contraire lui qui en donnait aux joueurs. Le jeune étudiant était ahuri : jamais de sa

vie il n'avait vu tant d'argent, ni conçu qu'on hasardât de pareilles sommes. Il y avait des plaques de vingt, de cent et même de cinq cents francs, des louis et des billets de banque : le tapis en était jonché.

— Est-ce possible ! se disait-il.

Et ce qui l'étonnait par-dessus tout, c'était l'insouciance avec laquelle ces gens risquaient de véritables fortunes.

Le gros petit homme rouge et sans poil venait de mettre trois billets de mille francs devant lui.

Il perdit.

Jacques l'épiait curieusement. Qu'allait-il se passer ? Il ne se passa rien. Le petit homme alluma tranquillement un cigare, vida un verre de liqueur et sourit en disant :

— Quelle guigne, ce soir !

Et il continua de jouer.

Alcinde, qui venait de jeter un billet de cent francs sur le tapis, s'approcha de Jacques et, un peu ironique :

— Pour un joueur, Monsieur, vous jouez peu.

Il rougit.

Hélas ! Il avait dans sa poche, pour toute fortune, un louis. Mais depuis quelque temps déjà, il le tournait, le retournait entre ses doigts, au fond de son gousset, comme dans l'espoir de le sentir se dédoubler.

L'apostrophe d'Alcinde le décida ; tremblant, tout ému, il jeta sur la table son louis, son unique louis, qui roula maladroitement, décrivit un cercle et s'aplatit.

Un brouillard alors troubla sa vue ; pendant quelques instants, il ne distingua plus rien. Que se passa-t-il ? Quand sa prunelle fut redevenue limpide, au lieu de son louis, il en aperçut quatre qui se serraient les uns contre les autres.

— Vous ne ramassez pas ? lui demanda Alcinde qui, depuis quelque temps, ne le perdait pas de vue. C'est audacieux de laisser porter trois fois !

Et elle ajouta :

— Vous remontez dans mon estime ; vous êtes un vrai joueur.

C'était donc à lui, cet argent ! Déjà il avançait la main pour saisir les quatre petites pièces d'or, lorsque quelqu'un lui barra le passage. Il n'osa rien dire. Pendant ce temps, le duc distribuait les cartes, abattait : il avait perdu.

Jacques gagnait huit louis.

Cette fois, il se précipita, ramassa cette fortune et la mit dans sa poche. Huit louis !... Cent soixante francs ! Il avait gagné cent soixante francs sans savoir comment !

Alcinde annonça alors qu'on allait danser et, qu'après le bal, on souperait par petites tables. Un orchestre, dissimulé dans un bouquet de fleurs, commença de se faire entendre.

Jacques qui n'avait pas l'habitude de veiller, dont les jambes flageolaient et qui d'ailleurs ne savait pas danser, profita du remous que produisit l'annonce du bal pour s'esquiver.

Il descendit l'escalier, faisant gaiement sauter ses huit pièces d'or dans sa poche, les comptant et les recomptant. Il demanda son paletot au vestiaire, fit de la monnaie et donna un franc au domestique qui s'inclina et dit :

— Merci, Monsieur le comte !

Il aurait de bon cœur donné tout ce qu'il possédait pour que Victor se trouvât là.

Sur le seuil de la porte, il s'arrêta afin de laisser passer un homme d'un certain âge, à barbe blanche, décoré, qu'il avait remarqué pendant la soirée. L'étranger le remercia et lui dit en souriant :

— Vous êtes comme moi, Monsieur, ces fêtes vous laissent froid.

— Je n'en ai pas l'habitude, répondit l'étudiant.

— Tandis que moi j'en suis fatigué.

Ils sortirent dans la rue.

Il faisait une belle nuit de janvier, froide mais claire. Dans la profondeur infinie et sombre du firmament, scintillaient des milliers d'étoiles.

— De quel côté vous dirigez-vous, Mon- sieur ?

— J'habite de l'autre côté de l'eau, répondit le jeune homme, qui eût rougi de donner son adresse.

— Si vous voulez, nous descendrons ensemble les Champs-Élysées. J'adore flâner, quand il fait beau comme cette nuit et lorsque d'aventure un aimable compagnon de route se rencontre.

Ils marchèrent, le collet relevé, les mains enfoncées dans les poches, tout en causant.

— C'est égal, jeune homme, vous partez au bon moment. C'est maintenant qu'on va rire, boire et s'embrasser. Vous n'avez rien vu : ils étaient à jeun.

— Vraiment !

— Tous ces gens qui vous ont paru des modèles de correction, vous seriez fort en peine de les reconnaître quand le jour se lèvera.

— Cependant, Mme Alcinde a l'air d'une personne très distinguée.

Le vieillard sourit, et brusquement :

— Alors, comme ça, vous n'avez pas encore fait la noce ?

— Non, Monsieur.

— Je ne m'étonne plus !

Et il continua :

— Tout nouveau, tout beau. Pendant quelque temps vous vous amuserez, vous vous amuserez même beaucoup. Vous verrez : on est ivre de bonheur, on est tout joie. Pour parler plus exactement, ce n'est plus du bonheur, ni de la joie, c'est du délire. Et puis, ça passe, le dégoût vient. Bientôt d'un geste las, on repousse, écœuré, la coupe qui fut enchanteresse, maintenant amère et empoisonnée. Mais qu'est-ce que je vous raconte là : le vieux philosophe s'oublie et le triste misanthrope épanche le produit de son expérience et de ses méditations sur une fleur à peine éclosée à la vie. Vous n'avez pas encore eu le temps d'avoir des illusions, et je vous parle de désillusions !

Il se tut, et reprit.

— Un drôle de monde, que celui où vous faites vos débuts. Ces hommes que vous avez vus ce soir, et qui sans doute vous ont semblé les plus fortunés du monde, sont en train de se ruiner. Le petit blond, le duc de Valcerte — vous savez, l'amant d'Alcinde — mange un million par an.

Jacques écarquillait les yeux, ouvrait les oreilles.

— Et celui qui a des moustaches en crocs ? demanda-t-il.

— Oh ! celui-là, il fait fortune. C'est un malin, le seul de la bande, ou à peu près : aussi il les roule tous et s'engraisse à leurs dépens. Il se nomme Berckem. Vous dire que c'est un honnête homme, non ; mais je puis vous certifier que c'est un habile garçon. Et à Paris, voyez-vous, mieux vaut cent fois être habile qu'honnête. L'un ne rapporte souvent que des déboires, du mépris, quelquefois de la pitié, tandis que l'autre rapporte de l'argent et de la considération. Vous êtes encore jeune, ce qui est un avantage ; vous manquez d'expérience, mais vous verrez. Croyez-moi, si vous voulez : ce sont les gens sans scrupules qui ont le plus de chances d'arriver.

Jacques frémit en entendant ces paroles qu'il retrouvait dans toutes les bouches. Était-il donc vrai qu'il en fût ainsi. Tous ceux qui se flattaient de connaître la vie étaient unanimes à l'affirmer. Il se rappelait la confession d'Emma, il se rappelait Crapulet et ses discours philosophiques, dont il avait ri jusqu'ici, parce qu'il ne les avait jamais pris que pour d'humoristiques dissertations, de spirituelles boutades.

Le vieux, lui frappant sur l'épaule, le tira de ses réflexions :

— Je vais vous poser une question, jeune homme, dit-il. Surtout, n'allez pas vous froisser.

— Demandez.

— Êtes-vous riche ?

— Non.

— Tant mieux. Vous l'eussiez été que je vous aurais dit : Ne revenez plus où vous êtes venu ce soir : il n'y a rien pour vous à gagner, il y a tout à perdre. Il vaut mieux, beaucoup mieux, que vous ne soyez pas riche.

— Mais c'est épouvantable, ce monde !... conclut Jacques.

— Peuh !... Le tout est de savoir y vivre. Je vous l'ai dit : la plupart s'y ruinent, quelques-uns y font fortune.

Le vieillard s'était arrêté au pied d'un bec de gaz dont la lumière éclairait le visage de Jacques Dubanton. Il examina le jeune homme et sourit :

— Vous êtes jeune, dit-il, vous êtes joli garçon, je crois que vous êtes intelligent. Écoutez-moi, profitez d'une longue expérience que je mets à

vos service, et vous irez loin, j'ose vous le prédire. J'ai gâché mon bonheur, j'entends faire le vôtre.

Ces paroles énigmatiques et confuses, qui tombaient, onctueuses, de la bouche de cet inconnu, jetèrent le trouble le plus profond dans l'esprit de l'étudiant. Il lui sembla qu'il perdait pied. Il aurait voulu fuir, fuir cet homme qui l'effrayait maintenant, en présence duquel il se sentait rempli d'une vague terreur, et cependant quelque chose le retenait près de lui, quelque chose d'indéfinissable, l'attrait de l'inconnu peut-être.

Il s'écria alors, effaré.

— Mais qui donc êtes-vous, qui me parlez- ainsi ?...

Le vieux se mit à rire et répondit, en caressant sa barbe blanche :

— Qui sait ?... La Providence peut-être.

## XII

Quand Jacques Dubanton se réveilla le lendemain dans son lit à baldaquin vert perroquet, dont les ressorts gémissaient lamentablement, il éprouva comme une sorte d'écœurement. D'un palais de fée, il retombait douloureusement dans une chambre d'hôtel meublé.

— Ah si j'étais riche !... pensa-t-il.

Et la figure du duc de Valcerte, surgissant devant ses yeux à cette réflexion :

— En voilà un qui est heureux. Il ne se refuse rien. Il occupe dans le monde une situation telle qu'on se courbe devant lui avec respect. Il a pour maîtresse la plus jolie femme de Paris, il en est aimé. Quelle vie !... Il est vrai qu'il se ruine, mais le premier venu ne peut pas se ruiner !...

Neuf heures sonnèrent à une horloge voisine.

— J'ai manqué mon cours de droit, ce matin. C'est regrettable, car il était important. Bah !... une fois n'est pas coutume !

Il s'habilla.

On entendait la voix désagréable de M<sup>me</sup> Adélaïde qui tempêtait dans l'escalier.

— Elle m'embête, cette vieille femme ! s'écria Jacques.

Il se mit à son bureau, essaya de travailler, mais il avait mal à la tête et dut y renoncer. Il referma ses livres et se jeta sur son lit. Tout l'exaspérait, il s'exaspérait lui-même. Il se trouvait dans la pire des situations, sans issue, et pas une idée consolante, pas un espoir ne venait éclaircir les ténèbres de son esprit. Ah ! oui, il voulait être riche ! Mais comment le serait-il jamais ? Devant lui, cinq ou six ans de travail acharné et de misère, et puis après ? Il serait avocat. Mais que d'avocats sans causes, à Paris. Et puis, comme le disait Crapulet, en admettant qu'il réussît dans cette carrière, ce ne serait jamais avant trente-cinq ou quarante ans. Les plus belles années de sa jeunesse se seraient envolées, et ni la fortune, ni le succès, ni la gloire ne les lui rendraient jamais. Et il conclut :

— Je n'étais pas fait pour être le fils de paysans !

C'est alors qu'il se rappela la conversation qu'il avait eue la veille, en sortant de la soirée Alcinde, avec l'homme à barbe blanche. Les paroles de l'étranger lui revinrent à l'esprit et, bien qu'il ne les comprît pas, elles le réconfortèrent vaguement.

— Écoutez-moi, avait dit le vieillard : vous êtes jeune, vous êtes joli garçon, je vous crois intelligent. Profitez de mon expérience, vous irez loin, j'ose vous le prédire.

On frappa à la porte et Victor demanda s'il pouvait entrer.

— Encore celui-là, murmura Jacques. Je parie qu'il vient me faire un cours de morale.

Victor, en apercevant Jacques étendu sur son lit, s'arrêta.

— Es-tu malade ? demanda-t-il. Pourquoi n'as-tu pas assisté au cours ce matin ? Je ne t'ai pas vu à l'école.

— Oh ! je t'en prie, laisse-moi tranquille. Je te préviens que je ne suis pas d'humeur à entendre tes sermons. Si je ne suis pas allé à la Faculté, ce matin, c'est que j'avais des raisons pour ne pas y aller : je fais ce qui me plaît.

Victor, devant cet accueil, n'insista pas davantage et se retira aussitôt. Quelques instants s'écoulèrent. On frappa de nouveau : c'était Flora qui venait prévenir Jacques qu'on était à table depuis dix minutes.

— Eh bien ! quand il y en aurait vingt, s'écria l'étudiant en se levant d'un bond. La belle affaire ! A-t-on jamais vu une boîte pareille à celle-ci !

— Ho !... ho !..., pensa la servante, le prince aura reçu de mauvaises nouvelles de son royaume.

Pendant tout le repas, Jacques demeura silencieux, les sourcils froncés. Nul n'osa lui demander des nouvelles de la soirée, bien que tous brulâssent d'en avoir. À un moment cependant, M<sup>me</sup> Adélaïde se risqua jusqu'à s'enquérir des parents chez lesquels il était allé, mais au grognement sourd qui lui répondit, toute belliqueuse qu'elle fût, elle jugea prudent de battre en retraite. On attribua généralement la mauvaise humeur du jeune homme à la fatigue de la nuit, et l'on s'accorda tacitement à le laisser en paix.

Quant à lui, tout le dégoûtait. Il se fit faire un œuf à la coque qu'il trouva trop cuit, demanda un couteau et une fourchette propres au second plat, ce que tout le monde remarqua avec stupeur. Dès lors, on ne douta plus qu'il ne fût devenu fou. De temps à autre, il jetait un regard plein de mépris aux demoiselles Brisart, qui, tout au bout de la table, se serraient l'une contre l'autre, comme deux tourterelles effrayées. Olga lui parut disgracieuse, laide : il la comparait à Alcinde. Quelle différence !

Seul, parmi les convives, que glaçait de terreur le visage farouche du jeune homme, Crapulet souriait de son éternel sourire.

— Se ficherait-il de moi, par hasard ? se demanda Jacques.

Il essaya de l'intimider en le regardant fixement.

Mais l'autre, aimable et toujours souriant, lui passa un compotier :

— Voulez-vous une orange, Monsieur Dubanton, elles sont très bonnes.

— Je vous remercie, répondit Jacques.

Il se leva de table avant les autres et remonta dans sa chambre. Il se laissa choir sur son fauteuil ; ses poings se crispèrent nerveusement et des larmes de rage lui vinrent aux yeux.

— J'en ai assez de cette sale boutique : je veux la quitter.

Il prit son chapeau et il se disposait à sortir.

— Où vais-je aller ? Ma foi, cet après-midi je n'ai pas le cœur à l'ouvrage et je veux changer d'air.

Tout à coup une idée lui passa par la tête :

— Si j'allais voir M<sup>me</sup> Alcinde. Ce serait poli de lui faire une visite, et puis cela me distrairait.

Il réfléchit quelques instants.

— Non, pas aujourd'hui, pensa-t-il. Mieux vaut attendre un peu. J'irai demain.

À ce moment, Crapulet, après avoir discrètement frappé à la porte, entra.

— Que me voulez-vous ? fit Jacques d'un ton bourru, car il ne lui avait pas encore pardonné son attitude à table.

— Vous sauver, répondit simplement l'homme glabre en s'asseyant.

— Suis-je en danger ?

— Non. Mais vous avez de gros soucis.

— Qu'en savez-vous ?

— Ne suis-je pas physiognomone en même temps que philosophe ? Je n'ai qu'à regarder le visage d'un homme pour connaître son âme.

— Vous me faites rire.

— C'est déjà quelque chose dans l'état où vous êtes.

— Et alors ?

— Je viens me mettre à votre disposition pour vous procurer ce qui vous manque.

— Mais il ne me manque rien.

— Si.

— Je serais curieux que vous m'appriessiez quoi ?

— De l'argent.

Crapulet continua :

— La personne dont je vous ai déjà parlé et qui cherchait cent francs, en veut aujourd'hui deux cents. Comme il les lui faut tout de suite, elle signera

ce que vous lui deman- derez.

— Crapulet !... À quoi bon revenir là- dessus : vous savez ce que je vous ai ré- pondu.

— Il y a trois semaines, oui. Mais aujourd'hui, la situation n'est plus la même : vous avez besoin d'argent, je le sais.

— M'en faudrait-il à tout prix que je n'userais jamais de pareils moyens pour m'en procurer.

— Vous êtes un enfant ! Pourquoi ne pas faire aujourd'hui ce que vous ferez demain.

— Il suffit, n'est-ce pas ! Je ne vous demande rien, laissez-moi tranquille !

Crapulet se leva sans plus insister et salua le jeune homme. Avant de sortir, sur le seuil de la porte, il se retourna et murmura :

— Sans rancune, Monsieur Dubanton. Je suis toujours à votre disposition et prêt à vous rendre service. Nous sommes destinés à nous retrouver, d'ailleurs, et nous ferons bon ménage.

### XIII

Le lendemain Jacques Dubanton se réveilla en proie à un sombre désespoir. L'avenir qui jusque-là lui était apparu limpide, se troublait à ses yeux. La seule pensée de vivre dans cette pension de famille, d'y vivre pendant des années, lui était insupportable. Il connaissait maintenant une autre existence, de luxe et de plaisir, mais qui n'était pas, qui ne devait jamais être la sienne, parce qu'il n'avait pas d'argent. Pas d'argent !... Pour la première fois, il se surprit examinant les moyens de s'en procurer que lui avait insinués Crapulet. Evidemment, ils n'étaient guère honnêtes, ces moyens, mais l'homme à barbe blanche avec lequel il s'était entretenu en sortant du bal et qui paraissait un bien vénérable personnage, ne lui avait-il pas dit lui-même : « Mieux vaut être malin qu'honnête. » Après tout, peut-être ce qu'il prenait pour des principes profondément frappés dans son âme, n'était-il que des préjugés de campagne ? Il fit de vains efforts pour faire

accepter à sa raison une morale que répudiait sa conscience. Il se révoltait tout entier. Il finit par chasser toutes les pensées malsaines qui tourbillonnaient dans sa tête et il retomba dans un morne abattement.

Si le lecteur nous le permet, nous laisserons quelques instants notre héros tout au fond de son désespoir, et nous assisterons — ce qui sera plus gai — au réveil de Marguerite Alcinde.

Il est onze heures. La courtisane vient d'ouvrir les yeux. Elle baille, s'étire, comme une chatte, et sonne la femme de chambre qui lui apporte sur un plateau d'argent son courrier et son journal.

Alcinde, péniblement se soulève sur un coude. Elle rejette d'un coup de main la chevelure qui lui inonde le visage, et d'un geste las — elle s'est couchée tard et tient un grand mal de tête — elle décachète les enveloppes, sourit, sans doute à quelque épître galante, fait la grimace, probablement à quelque facture, et jette le tout que la camériste ramasse et met au panier. Alors elle se laisse retomber sur les oreillers de dentelle qui portent dans les coins ses armes — n'est-elle pas duchesse — et elle laisse son esprit rêvasser paresseusement, tandis que ses yeux suivent, distraits, la gaie farandole d'amours mignons et fleuris qui gambadent tout autour du plafond d'azur. Un rayon de soleil entre tout à coup comme un large flot d'or, remplit la pièce de sa clarté joyeuse. La jeune femme, les yeux éblouis, pousse un éclat de rire et se cache le visage dans les mains : chacun de ses doigts écartés, dont la chair translucide laisse traverser la lumière, se frange d'une lueur rosée de corail et dans ses cheveux d'or se joue l'or éclatant du soleil. Et elle se demande ce qu'elle va faire par cette belle journée. Il y a des courses à Longchamp, elle doit y aller : Brennus, dont son amant est le propriétaire, court et peut gagner. Après les courses elle ira à Madrid, où sa table est retenue tous les jours à six heures. Et puis, elle rentrera s'habiller, et puis elle ira dîner dans quelque grand restaurant, et puis elle ira au théâtre, et puis elle ira souper, et puis... la journée sera la même qu'hier, la soirée aussi, et la femme que tant d'autres envient, murmure :

— Dieu que je m'embête !

Et pourtant, quand elle y réfléchit, elle s'étonne elle-même de la lassitude et du dégoût qu'elle éprouve. Elle possède tout ce qu'elle désire, elle fait

tout ce qui lui plaît. À quoi tient-il donc que la vie lui paraisse si triste et si monotone ? Que lui manque-t-il donc pour être heureuse ? Rien. Si fait, il lui manque quelque chose. Oh ! mon Dieu, ce qui manque à la plupart des femmes dont la noce est le métier, qui vivent de l'amour et qui ne le connaissent pas. Il lui manque un ami, c'est-à-dire un homme qu'elle aimerait et qui le lui rendrait. Le duc, elle le supporte volontiers ; c'est d'ailleurs un très aimable garçon, mais qui a trop d'argent pour qu'on puisse l'aimer : l'amour, même dans le monde de la noce, se donne mais ne se vend pas, et la femme qui dans un homme voit un entreteneur, ne peut y voir à la fois un ami. Au reste, le duc ne l'aime pas, elle le sait : comme tous les hommes frivoles, il est incapable d'aimer. Elle est belle, elle pare une avant-scène, elle est connue, personne à Paris n'ignore ce qu'elle coûte : la vanité du jeune prodigue est satisfaite et il se ruine, heureux de posséder le plus célèbre pur-sang et la plus enviée des maîtresses.

Donc, Alcinde, au milieu d'une foule d'adorateurs, est seule. Elle a bien cherché, il est vrai, tout autour d'elle, à qui jeter son cœur ; elle a même... essayé quelques-uns des fêtards qui l'entourent, mais elle n'a rencontré que des blasés et des ingrats, qui l'oubliaient pour la première venue.

Elle en était là de ses amères réflexions, quand tout à coup ses yeux s'illuminèrent : un sourire se posa sur ses lèvres carminées qui s'entrouvrirent, mais il disparut comme il était venu. Elle poussa un soupir et murmura, désappointée :

— Il a l'air bien naïf !

Le doigt sur la lèvre, le front légèrement plissé, elle songeait.

De nouveau son visage subitement s'épanouit. Elle frappa joyeusement ses mains l'une contre l'autre.

— Après tout, la naïveté, c'est quelque chose qui se perd facilement, mais qui ne se retrouve plus. Mieux vaut donc l'avoir, quand cela ne serait que pour s'en débarrasser. Oui, cela fera un gentil petit amant, pas gênant et que toutes les femmes m'envieront ; il est neuf, je le formerai pour moi et il n'aimera que moi !

Et quelques minutes plus tard, tandis qu'elle livrait son corps aux mains habiles et souples d'une femme spéciale qui le massait et le parfumait, elle se répétait, ivre de joie :

— Il est très beau garçon. Je le surveillerai. Il ne sortira qu’avec moi. Enfin, j’ai trouvé celui qu’il me fallait. Ma sœur dit que c’est son amant, mais ce n’est pas possible ; il est trop bien pour elle. Mais, s’il avait une autre maîtresse ? Ça, je le saurai. Non, il ne doit pas en avoir : il n’a pas l’air assez dégourdi. Il est vrai qu’il a les yeux malins et singulièrement expressifs !... Oh ! comme je l’aimerai ! Il me semble que je l’aime déjà ! Mais oui, je l’aime ! Dieu que je suis heureuse ! J’ai enfin un amant !

Sa toilette terminée, Alcinde déjeuna légèrement d’un œuf, de thé et de viande froide, et puis elle courut à un secrétaire, y prit une feuille de papier et écrivit :

« Cher Monsieur, »

Elle s’arrêta tout court, ne sachant que mettre.

— Il faut pourtant trouver un prétexte. Je ne puis lui dire de venir me voir, j’aurais l’air de courir après lui, ce serait ridicule.

Elle hésita quelques secondes, puis résolument :

« N’avez-vous pas perdu une canne l’autre soir ? Nous en avons trouvé une qu’il me semble vous avoir vue entre les mains. Venez la prendre, elle est à votre disposition. »

Elle signa, et ajouta en post-scriptum :

« Même si la canne ne vous appartient pas, votre visite me sera très agréable. »

Elle cacheta l’enveloppe, et elle allait y mettre l’adresse, quand un coup de timbre la fit tressaillir.

— Qui peut venir à cette heure ? se demanda-t-elle.

La porte s’ouvrit et la femme de chambre annonça M. Jacques Dubanton.

— C’est la Providence qui me l’envoie, pensa la jeune femme, qui déchira la lettre.

— Faites entrer, dit-elle.

Jacques parut, se dirigea vers Alcinde dont il baisa la main.

— Tiens, remarqua la courtisane, il a déjà l’air plus dégourdi. Est-ce que par hasard ?...

Et tout haut :

— C'est aimable à vous, Monsieur, de venir me voir.

— Je vous dérange sans doute, Madame ? Je venais m'excuser de la façon dont je me suis sauvé avant-hier soir.

— Il a trouvé un prétexte, pensa-t-elle, et meilleur que le mien : il est intelligent.

Et elle reprit, s'adressant à lui :

— Cela s'appelle filer à l'anglaise, c'est admis. Vous êtes donc tout excusé. Au fond, avouez que vous vous êtes assommé !

— Non, seulement...

— ... Vous eussiez préféré être autre part. C'est aimable !

— Vous me faites dire des choses !

— Que vous pensez, mais que vous n'avez pas le courage d'avouer.

— Madame !

— Allons, je vous taquine, mais ne m'en voulez pas. Mon caractère est ainsi fait que je ne puis laisser les gens en repos. Oh ! ceux qui me plaisent. J'en connais bon nombre qui paieraient cher le plaisir d'être taquinés par moi toute une journée.

— Cela ne m'étonne nullement : chez une jolie femme tout est aimable, même ses travers.

— C'est gentil ce que vous me dites là.

— C'est surtout vrai.

— En êtes-vous sûr ?

— En eussé-je douté, que j'en serais maintenant convaincu.

Elle sourit :

— Vous a-t-on jamais dit que vous aviez de l'esprit ?

— Ma foi, non.

— Je serai donc la première.

Et comme, interloqué, il ne savait que répondre :

— J'ai la victoire, s'écria la jeune femme. Monsieur Dubanton, reconnaissez que dans ce tournoi d'amabilités vous avez été battu !

— Et par la plus aimable femme de Paris. Que peut-on désirer de plus ?

— Je vous ai désarçonné, et voilà que vous vous relevez !

— Pour vous demander grâce.

Il remarqua qu'elle l'examinait attentivement.

— À quoi pensez-vous ? demanda-t-il.

— Je pense... je pense qu'en dépit de ce qu'a dit ma sœur, un aussi joli garçon que vous, pas plus bête que vous, doit certainement avoir une maîtresse et que sa maîtresse doit être délicieuse. Je parie qu'elle est brune !

Jacques rougit et, timidement, presque honteux :

— Je n'en ai pas, Madame.

— quoi bon mentir ?

— Je vous dis la vérité.

— Ah !

Elle se tut.

Ce fut au tour de Jacques d'examiner attentivement son interlocutrice, qui jusqu'à présent s'était trop occupée de lui, pour qu'il eût le temps de s'occuper d'elle.

Il la trouva adorable, tout simplement, sans un défaut, parfaite. Aux yeux inexpérimentés d'un garçon de vingt ans, la femme est belle ou laide, aimable ou antipathique ; elle plait ou déplaît : c'est un bloc. Le tout jeune homme n'y peut encore distinguer les infinies ciselures qui font de la femme le plus beau, le plus curieux des objets d'art, le plus complexe aussi. Il ne les découvrira que plus tard quand son intelligence, aiguisée par la comparaison, sera plus mûre, plus expérimentée, plus raffinée.

Toutefois, et bien que Jacques Dubanton n'eût encore à son service qu'un jugement assez superficiel, comme il était observateur, il ne tarda pas à deviner chez cette femme quelque chose d'anormal.

— Pourquoi me demandez-vous si j'ai une maîtresse ?

— Parce que je voudrais vous voir heureux et qu'à votre âge on ne peut être heureux sans femme.

— Croyez-vous ?

— Déjà sceptique ! Laissez donc cela à M. Barnesse ; c'est de son âge, mais pas du vôtre.

— M. Barnesse ? avez-vous dit, mais je ne connais pas ce monsieur.

— Vous ne le connaissez pas ? Ha ! par exemple, voilà qui est trop fort ! Vous ne connaissez pas M. Barnesse et vous êtes son meilleur ami. C'est du moins ce qu'il m'a dit. Je l'ai vu hier au Bois et nous avons longuement parlé de vous ensemble.

— Vous m'intriguez. M. Barnesse ?

— Oui, ce monsieur à barbe blanche, avec lequel vous êtes parti avant-hier soir.

— J'ignorais son nom.

— C'est un drôle de type. Il est député, décoré, et ce qui vaut mieux que tout cela, colossalement riche. Il connaît toutes les femmes de Paris, il va chez elles, assiste à leurs dîners, leur envoie des fleurs et des cadeaux, et personne ne lui sait de maîtresse. On pourrait en vain chercher la femme avec laquelle il a eu d'autres rapports que ceux d'une bonne camaraderie. Il est vrai qu'il a soixante ans, mais enfin ! Il est veuf et habite, seul avec sa fille, un somptueux hôtel boulevard Malesherbes.

— Comme vous le dites, c'est un drôle de type : il m'a exposé des théories étranges.

— Déjà ! Je parie qu'il vous a lâché sa diatribe contre la société !... Vous voyez bien que vous êtes de vrais amis !

— Mais la fortune n'a pas toujours dû lui sourire ; du moins, c'est ce qu'il m'a laissé entendre.

— Oh ! fit-elle en riant, ne vous apitoyez pas trop vite ; en ce monde, c'est un grand défaut. D'ailleurs ce sont toujours ceux qui ont le moins à se plaindre de la vie, qui s'en plaignent le plus.

— Au fait, comment sait-il mon nom, ce monsieur, et que signifie cette affection subite et très profonde qu'il paraît me porter.

— Êtes-vous bien sûr qu’il ne vous connaissait pas ?

— J’en suis sûr.

— Vous avez tort.

— Mais, Madame !...

— Il vous connaît depuis longtemps, tout au moins de nom et de réputation.

— Que me dites-vous là : c’est invraisemblable !

— C’est pourtant vrai. N’y a-t-il pas à l’hôtel que vous habitez un nommé Crapulet ?

— En effet.

— C’est un de ses amis.

— Bah !

Jacques Dubanton n’en pouvait croire ses oreilles. Comment ! Crapulet, ce petit homme solitaire, bizarre, modeste, pauvre d’apparence, Crapulet, ce petit homme à combinaisons malhonnêtes, Crapulet, le pensionnaire de la maison Adélaïde en un mot, connaissait M. Barnesse, député, décoré, riche ! Il était son ami, avait dit Alcinde. Mais l’étonnement du jeune homme dura peu et disparut bientôt pour laisser place à un autre sentiment. Puisque Alcinde connaissait Barnesse et que Barnesse connaissait Crapulet, elle allait savoir, elle savait peut-être déjà ce que l’étudiant orgueilleux aurait toujours voulu lui cacher, sa position modeste, et son origine plus modeste encore. Il éprouva de la honte.

— Ce Crapulet, continuait Alcinde, avait, à plusieurs reprises, paraît-il, parlé de vous à M. Barnesse, avant que celui-ci vous connût.

Il lui avait vanté votre intelligence.

Elle changea brusquement de ton :

— Il paraît, dites-moi donc, que vous êtes ambitieux !

Jacques baissa les yeux. Il ne doutait plus maintenant qu’elle ne sût tout : elle allait le tourner en ridicule.

— C’est du moins, continua la jeune femme, ce qu’a dit, entre autres choses, M. Crapulet à M. Barnesse.

Cet « entre autres choses » fit frissonner Jacques de la tête aux pieds. Qu'avait-il bien pu lui raconter, ce brigand de Crapulet ? Il était capable de tout !

Le pauvre Dubanton serait certainement mort de dépit, si Alcinde, sans le savoir, ne l'avait elle-même sauvé.

— Mais, dit-elle, nous voici bien loin du sujet primitif de notre conversation. Je vous demandais si vous n'aviez jamais eu de maîtresse ?

— Vous y revenez ! fit Jacques, qui au fond était bien content.

— Oui... parce que je veux vous en trouver une.

— Vous êtes bien aimable, répondit assez froidement le jeune homme qui maintenant, dans le moindre mot, soupçonnait de l'ironie.

— Et si vous le voulez, reprit Alcinde, nous la chercherons ensemble.

Disait-elle vrai ? Elle voulait lui trouver une maîtresse ? sérieusement ? Plusieurs fois, Jacques passa la main sur son front et se demanda si d'aventure il ne rêvait pas.

— Qu'est-ce que vous faites ce soir ? demanda brusquement la jeune femme.

— Rien.

— Et bien ! vous dînez avec moi, ici, et puis nous sortirons. Oh ! sans façon, nous irons dans une boîte.

Jacques hésitait à répondre, partagé entre la méfiance et le désir de sortir avec Alcinde : ce dernier sentiment l'emporta et il accepta la proposition, ce qui parut enchanter la jeune femme.

— Maintenant, s'écria-t-elle, le visage épanoui, comme vous n'avez certainement pas besoin de rentrer chez vous avant le dîner, nous passerons l'après-midi ensemble. Il fait un temps superbe ; j'ai donné l'ordre d'atteler à trois heures : nous irons faire un tour dans les environs de Paris.

Alcinde avait enfin trouvé celui qu'elle cherchait depuis si longtemps : elle comptait bien ne plus le lâcher.

Ce jour-là, le duc de Valcerte attendit en vain sa maîtresse aux courses, et, le soir, en rentrant chez lui, il y trouva ce télégramme :

« Impossible de sortir avec toi. Viens « demain vers les quatre heures.

« Celle qui t'adore.

« Margot. »

## XIV

La journée fut délicieuse, comme aussi le dîner. Alcinde s'était discrètement informée auprès de Jacques des plats qu'il préférait, et les lui avait fait préparer.

Le repas fini, elle décida que l'on irait au théâtre des Batignolles. On y jouait un drame épouvantable. Ils s'amusèrent follement, autant du public que des acteurs. Alcinde, tout en suçant des sucres d'orge, découvrait dans la salle les physionomies les plus bizarres, et Jacques les analysait en plaisantant. Ils reconnurent, après examen, que toutes les têtes d'hommes avaient de multiples affinités avec les fruits les plus difformes et les animaux les plus monstrueux de la création.

Au passage le plus tragique du drame, comme un homme plongeait un énorme couteau dans le ventre d'un monsieur peu délicat, qui avait outragé une jeune fille, et lui criait :

« Regarde-moi, maintenant, si tu l'oses » ! ils ne purent s'empêcher d'éclater de rire. Deux cents regards courroucés se tournèrent aussitôt vers eux. On siffla, on trépigna, on cria : « A la porte, les aristos ! » Ils reçurent sur les genoux une casquette et, sur la scène, celui qui avait le couteau dans le ventre se releva, indigné, et hurla :

— Foutez-moi donc ces gens-là dehors !

Jamais Alcinde ne s'était tant amusée de sa vie.

Ils faillirent être assommés à la sortie et furent obligés de se sauver. Ils entrèrent dans un cabaret de Montmartre, à la porte duquel se balançait une lanterne rouge. La salle, qui était très petite, était pleine d'hommes, de femmes et de fumée. Sur les murs couraient des caricatures, toutes plus étranges les unes que les autres. Au plafond étaient suspendus un crocodile et une touffe de gui. Jacques et Alcinde s'assirent sur des escabeaux en bois, devant une table humide de liquides répandus. Sur une petite estrade,

surélevée de quelques marches, un homme en redingote, dont la tête touchait presque la queue du crocodile, déclamaït une sorte de mélopée sombre et monotone. On aurait juré qu'il parlait de la mort, mais il disait les joies de l'amour. Tous, les assistants avaient de longs visages, pâles et émaciés, et la plupart étaient vêtus de noir. Parmi eux se trouvaient quelques-uns des littérateurs, des compositeurs, des dessinateurs et des peintres les plus en vogue de Montmartre. Quand le triste déclamateur eut fini de dire la joie, il descendit de l'estrade. Un individu, pareillement vêtu d'une redingote, le remplaça. Il s'appuya sur un piano, qui commença de se plaindre, et il chanta. Il avait les mains dans les poches, un pantalon bouffant à la taille et qui finissait serré à la cheville. Pas un muscle de son visage ne remuait et il chantait sur un rythme uniforme. C'était « un sentimental ». Quand il eut fini, ce fut le tour d'un autre, un chansonnier « rosse », et puis d'un quatrième, qui faisait tout en chantant danser sur son ventre un tas de breloques, des pots de chambre, des cochons et des têtes de mort. Tous se ressemblaient par un point : ils avaient l'air, tandis qu'ils débitaient leurs œuvres, de penser à autre chose et de s'ennuyer très fort.

Enfin, on annonça Marius, le poète « décadent ». Un murmure approbateur accueillit son nom et les femmes se pressèrent amoureusement contre leurs amants. Marius parut. Il salua, ce qui lui valut des applaudissements. Il était maigre comme un clou, avait de longs cheveux et des bagues aux doigts. Il se plaignit de la chaleur qui l'oppressait et fit ouvrir un vasistas. Alors il toussa, fit quelques grimaces et commença. Il eut un succès fou, non qu'on trouvât beau ce qu'il disait, mais parce qu'on ne le comprenait pas. On le pria de recommencer, mais il affirma que cela lui était impossible, tant il se sentait fatigué. Il promit de dire le lendemain une œuvre nouvelle qu'il venait d'achever. On le laissa quitter l'estrade sur cette promesse. Une femme essaya bien de lui baiser la main, mais il la repoussa dédaigneusement et daigna s'asseoir à une table où des admirateurs lui offrirent un bock.

Alcinde était lasse, avait mal à la tête et déclara vouloir sortir. Jacques ne se le fit pas répéter deux fois. Il prirent un fiacre et Dubanton jeta au cocher l'adresse de Marguerite.

Tandis que le véhicule descendait des hauteurs de Montmartre, le jeune homme, l'esprit alangui par tout ce qu'il venait d'entendre, songeait. Il se

rappelait son débarquement à Paris, la voiture qui l'avait transporté rue d'Ulm et toutes les impressions d'étonnement et de crainte qu'il avait alternativement ressenties dans cette boîte roulante. Que c'était loin déjà ! Aujourd'hui il avait à son côté l'une des femmes les plus jolies, l'une des courtisanes les plus brillantes et les plus célèbres de Paris. Ce n'était plus le petit provincial craintif, abandonné : c'était un parisien.

Il lui semblait maintenant qu'il connaissait tout, que le monde pour lui n'avait plus de secrets et un frisson d'orgueil glissait sur toute sa chair. Oh ! que n'aurait-il pas donné pour qu'on pût le voir, dans cette voiture, reconduisant chez elle Marguerite Alcinde.

Il fut brusquement tiré de ses réflexions : quelque chose venait dans l'obscurité de frôler sa main. Machinalement, il la retira. Mais ayant de nouveau senti un léger frôlement, il surprit la main d'Alcinde délicatement posée sur la sienne. Un cahot de la voiture les fit se séparer. Bientôt cependant, la petite main, dégantée maintenant, revenait à la charge, audacieuse et habile. Alors, étonné, Jacques regarda la jeune femme : elle était blottie dans un coin de la voiture, le visage enfoui dans les fourrures : de temps à autre, au passage d'un réverbère, il l'apercevait qui souriait, les yeux luisants.

N'osant pas comprendre ce qu'avaient de provocant ce manège et cette attitude, il regarda par la portière.

— Quel beau temps, ce soir, dit-il.

Il n'y eut pas de réponse.

Alors, un peu troublé, il demanda :

— À quoi pensez-vous ?

Elle semblait ne pas même l'entendre.

Il insista :

— Dites-le moi !

— À quoi bon, répondit-elle enfin sur ce ton indéfinissable de la femme qui n'a pas obtenu ce qu'elle voulait et en haussant les épaules comme de dépit. À quoi bon ! Cela ne vous intéresserait pas.

Et ironique, elle ajouta :

— Vous avez raison : il fait très beau, ce soir.

Et de nouveau, ce fut le silence jusqu'à ce que la voiture s'arrêtât devant l'hôtel d'Alcinde.

Alors, ouvrant brusquement la portière, elle sauta à terre légèrement.

— Madame, fit Jacques qui était descendu derrière elle et qui tenait son chapeau à la main, il ne me reste plus qu'à vous remercier de la bonne soirée que j'ai passée avec vous.

— Vraiment ! fit-elle.

— Vous avez été trop aimable.

— Je le crois.

— J'espère, chère Madame, que vous me permettrez de revenir quelquefois vous voir.

— Quand vous voudrez, cher Monsieur.

— Cela me fera toujours grand plaisir.

— Et à moi donc !

Tout à coup, l'ayant regardé bien en face, elle éclata de rire et le prenant par le bras :

— Allons, grosse bête ! Paye le cocher et monte.

Jacques, abasourdi, demeurait bouche bée.

— À moins... fit-elle en souriant, que cela ne vous déplaie !

Lui déplaire ?... Il ne demandait pas mieux, le pauvre, mais... il n'avait plus que dix francs dans sa poche et...

Alcinde comprit son hésitation. D'un mot, d'un petit mot qu'elle lui glissa dans l'oreille et dont il reconnut l'accent pour l'avoir déjà entendu, elle le rassura.

Quelques minutes après, Jacques était introduit dans un petit salon, où le pria de l'attendre la jeune femme, tandis qu'elle se déshabillerait. Il s'assit d'abord sur un pouf très bas et tout en rebroussant du bout de sa canne le tapis épais, il se mit à réfléchir sur ce qui lui arrivait. Quelle étrange aventure ! Voilà que tout d'un coup, en quelques heures, il était devenu l'amant de Marguerite Alcinde, de cette femme à l'attention même de

laquelle il n'aurait jamais osé prétendre. Et ce n'était pas lui qui l'avait courtisée : elle s'était offerte. Et l'exclamation d'Emma lui revint à l'esprit : « T'es pas vilain garçon ! » C'était donc vrai. Une émotion intense, nerveuse, s'était emparée de lui, l'agitait maintenant. Ne pouvant plus rester assis, il se leva, marcha de long en large, inventoria la pièce jusqu'en ses moindres recoins, se rassit, prit sur une table un journal, l'examina distraitement, le replia, l'ouvrit de nouveau et enfin, ses yeux étant tombés sur la quatrième page, il s'y attacha, dévora les annonces, puis les relut mot à mot, plusieurs fois, comme s'il eût voulu les apprendre par cœur. Le temps lui semblait s'être arrêté dans son cours. Parfois, il jetait un regard sur la porte par où devait entrer Alcinde. Il prêtait l'oreille et entendait comme un vague murmure de conversation : c'était Marguerite qui s'entretenait, en se déshabillant, avec sa femme de chambre. Et tout d'un coup, il devint furieux : que disaient-elles, là, derrière cette muraille ? Peut-être se moquaient-elles de lui ?... Peut-être se jouait-on de lui, ici !... Un éclat de rire l'exaspéra : il ne douta plus qu'on ne le tournât en ridicule.

Alors, il se prit la tête entre les mains, cherchant par quel moyen il pourrait bien se venger.

Quand il releva le front, il aperçut devant lui, souriante, la courtisane dans tout l'appareil de la séduction, lequel est pour ces femmes cette sorte de négligé plein d'apprêt qui laisse voluptueusement deviner ce qu'il ne permet pas de voir. Elle était vêtue d'un peignoir presque transparent et avait aux lèvres une cigarette. De la main, elle souleva le flot d'or qui lui couvrait les épaules : ce geste fit comme se mouvoir dans l'air les ondes fluides d'un parfum délicat et troublant. Elle s'approcha de lui, et ayant mis, à la manière d'un gamin, ses mains derrière le dos, elle s'inclina et lui offrit ses lèvres. Le peu de raison qui, à cette heure, restait encore dans la cervelle de Jacques s'envola avec le baiser qu'il mit sur cette bouche de satin.

Mais la jeune femme, dont les sens étaient en appétit et qui avait hâte de les satisfaire, ne s'arrêta pas longtemps à de vains préliminaires. Sans dire un mot, ayant sur les lèvres ce sourire provocateur qui fait commettre les pires folies, et dans les yeux ce regard qui vaut toutes les éloquences, elle conduisit le jeune homme dans sa chambre.

Oh ! le joli nid d'amour, que cette chambre tapissée de couleurs fraîches, chaudement calfeutrée, discrètement éclairée ! C'est là, dans ce cadre

délicieux, parmi les dépouilles de bêtes qui jonchaient le sol et faisaient à ses pieds mignons un moëlleux tapis, que la courtisane, laissant négligemment tomber le voile de gaze qui la recouvrait, apparut, aux yeux émerveillés du pauvre étudiant, nue, toute nue, telle Phryné devant l'aéropage.

— Allons, dit-elle, le voyant immobile. Allons ! Me laisserez-vous coucher toute seule !

Jacques, en proie au trouble le plus violent, commença à se déshabiller, machinalement. La courtisane l'observait et s'amusait de ses gestes embarrassés. Tout à coup, elle fit un joyeux éclat de rire.

Confus, de plus en plus décontenancé, Jacques lui demanda ce qui la mettait ainsi en gaieté.

Elle lui fit signe de s'approcher et, ayant pris dans ses doigts la médaille qu'il portait au cou, la médaille de la Vierge que sa mère lui avait remise avant son départ :

— Êtes-vous enfant ! dit-elle.

Jacques rougit, balbutia une sorte d'excuse, se défendit d'être religieux, et retira la médaille qu'il se promit de ne plus jamais porter, puisqu'elle le couvrait de ridicule.

Cela fait, il se glissa sous les couvertures.

La nuit ne fut pour lui qu'un délire. Une vie nouvelle, toute remplie de jouissances insoupçonnées, se révélait à lui, et ce ne fut que très tard que, las des étreintes amoureuses, il s'assoupit délicieusement sur le sein parfumé de sa nouvelle et brillante maîtresse.

Quand il se réveilla, à travers la mousseline rose et légère des rideaux, un rayon de soleil tamisé tombait dans la chambre. À côté de lui, le visage aurolé d'une chevelure d'or qui coulait parmi un flot de dentelles, Alcinde dormait encore.

Le jeune homme se dressa tout d'un coup sur son séant, rassembla ses idées éparses, regarda tout autour de lui et, dégrisé, éprouva un regret.

Au mouvement qu'il fit, la courtisane se réveilla. Elle se passa la main sur les yeux.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda-t-elle.

— Il faut que je rentre.

— Tu es fou. La femme de chambre n'est pas encore venue : il n'est pas dix heures. D'ailleurs, tu restes avec moi : je t'ai, je te garde. Nous déjeunerons ensemble, un petit déjeuner d'amoureux. Le duc ne vient que ce soir. Veux-tu que Marie aille te chercher des vêtements ?

— Non, je te remercie.

Elle changea brusquement de ton, et autoritaire :

— Ah ! et puis, tu vas me faire le plaisir de ne plus habiter dans ce taudis, là-bas, de l'autre côté de l'eau. Maintenant que tu as l'honneur d'être l'amant de Marguerite Alcinde, il te faut habiter dans un quartier chic. Nous allons, aujourd'hui même, chercher un petit appartement de garçon.

Il se taisait.

— Tu veux bien, n'est-ce pas, mon chéri. Tu vas voir, comme ça sera drôle : nous allons visiter toutes les maisons du quartier. Nous prendrons un rez-de-chaussée, c'est moins haut. Je le meublerai à ma façon, et j'ai du goût, tu sais !

Il se taisait toujours.

— Ha ! ça, est-ce que tu dors encore. Tu ne dis rien.

Il soupira.

— Tes projets, dit-il, sont bien beaux, ma chère Alcinde : ils sont même trop beaux !

— Comment ?

— Tu oublies que je n'ai pas d'argent !

— La belle affaire !... Et bien ! et moi ?

— Tu es folle !... s'écria Jacques, indigné.

— Pourquoi ne t'en prêterais-je pas ?

— M'en prêter ? Tu sais bien que je ne pourrais jamais te le rendre.

— Allons donc !

— Dame ! Je n'en gagne pas !

— Tu en gagneras.

— Comment ?

Elle sourit, entoura de ses bras le cou de son jeune amant et le couvrant de baisers :

— Tu verras, dit-elle.

Il voulut répliquer, elle ne lui en laissa pas le temps, s'abandonna, ivre de passion, frémissante de désir, et murmura de cette voix chantante de femme qui n'est plus qu'amour :

— Oh ! toi... je t'aime !... Je t'aime tant !... mon gosse !

---

## DEUXIÈME PARTIE

---

### I

M. Barnesse était bien véritablement un étrange personnage, un de ces types tel qu'il ne peut s'en rencontrer que dans une ville comme Paris.

Il appartenait à l'une des familles les plus justement estimées du Poitou : son père avait été notaire à Poitiers, le plus jeune de ses frères était commandant à Dreux, l'autre conseiller référendaire à la Cour des Comptes. Plusieurs de ses ancêtres avaient laissé un nom glorieux dans les annales de la magistrature. Quant à lui, veuf depuis une dizaine d'années, c'était, aux yeux du monde, un homme distingué, un érudit même, vivant honorablement de ses rentes, que l'on soupçonnait grasses. Il remplissait son mandat de représentant de la nation avec un zèle qui satisfaisait ses électeurs ; toutes les promesses qu'il leur avait faites, il les avait tenues scrupuleusement, se distinguant ainsi et à son avantage, de la majorité de ses collègues. Rarement il montait à la tribune et s'il lui arrivait de prendre la parole, il ralliait aussitôt tous les suffrages, ceux même de ses adversaires politiques, car il était éloquent, persuasif, et, toujours modéré dans ses opinions comme dans leur expression, se faisait l'interprète du bon sens.

Il passait pour être dans la vie privée aussi bon père qu'il avait été bon époux. Le seul grief que formulassent contre lui ses intimes, c'était qu'il idolâtrait sa fille, jeune personne de dix-sept ans, à laquelle il ne savait rien refuser. Il faut dire que cette pauvre enfant, douée de tous les avantages physiques, portait en elle le germe d'une mort prématurée. Elle nourrissait à son insu la même maladie qui avait foudroyé sa mère, une affection cardiaque. Les médecins ne cachaient pas qu'un chagrin violent, une vive contrariété, suffirait pour la tuer. C'est pourquoi le père Barnesse, qui ne s'était jamais consolé d'avoir vu mourir de ce mal terrible une femme qu'il

aimait, s'évertuait à écarter d'une enfant qu'il adorait et à laquelle il n'aurait pas survécu, tout ce qui eût pu occasionner une issue fatale : il n'était pas de peine, si légère fût-elle, qu'il ne s'efforçât de lui éviter ; il l'entourait de prévenances et multipliait les joies autour d'elle.

Hélas ! Habitée à voir tout lui céder et lui obéir, à ne rien désirer qu'elle n'obtînt aussitôt, Jane Barnesse devint ce que tout autre à sa place fut devenue, exigeante, capricieuse et fantasque. Son imagination, que ne vinrent pas calmer les tristes et décevantes réalités d'une vie qu'on lui dissimulait, se développa avec l'âge, se développa démesurément. Toute petite, elle était sentimentale à l'excès ; à dix-sept ans, elle devint romanesque. Réservée, un peu timide, presque sauvage avec les étrangers, elle s'ouvrait immodérément aux personnes qui l'entouraient, qu'elle avait l'habitude de voir et qui avaient gagné sa sympathie. Elle était alors exubérante, défaut que lui faisaient pardonner sa grâce et son esprit. Car elle était gracieuse au possible et, comme chez tous les êtres qui ne sont pas appelés à vivre de longues années, son intelligence s'était développée prématurément. Étant sentimentale, elle était bonne et généreuse. M. Barnesse cultivait en elle, avec soin, ces qualités, car il était lui-même, disait-on, très bon et très généreux. Sa charité était même légendaire. Il ne se passait pas d'années que *le Figaro* ou *le Gaulois* n'annonçât quelque une de ses magnifiques aumônes. Il avait fait construire à ses frais, dans les environs de Paris, une maison de retraite pour vieillards, laquelle était dirigée par des sœurs, et il était, depuis fort longtemps, marguillier de sa paroisse.

Au reste, c'était un homme du monde accompli. Dans les salons de son hôtel, boulevard Malesherbes, se réunissait la haute société parisienne, et les personnes les plus scrupuleuses ne craignaient pas de l'appeler : cet excellent M. Barnesse, et de l'avoir pour ami.

Hélas ! À Paris, plus encore que partout ailleurs, les apparences sont souvent trompeuses. Il est des gens qui savent tripoter dans la boue sans se salir les mains. M. Barnesse était du nombre de ceux-là. Ce parfait homme du monde, cultivé, délicat et dévôt, n'était autre que le chef roué d'une banque d'usure aux rouages innombrables comme on va le voir, et qui lui rapportait des sommes fantastiques.

Pourquoi cet individu qui tenait de ses parents une belle fortune, laquelle aurait largement suffi à ses besoins et à son luxe, et une honorable situation qu'il avait su jusqu'ici, avec un talent sans pareil, garder intacte, pourquoi cet individu était-il, de son plein gré, devenu un homme véreux, au risque de se voir un jour trahi par l'un de ses compères et déshonoré ?

C'est que l'argent était, après sa fille, sa plus grande passion, qu'il réussissait à dissimuler sous une charité bien ostensible et comme on le voit des plus intéressées. Et puis aussi — mais lui seul le savait — parce que depuis longtemps il ruminait un projet dont la réalisation devait lui coûter fort cher ; il rêvait pour sa fille un mariage splendide, qui émerveillât Paris et qui la placerait d'un coup parmi les plus nobles dames de la capitale. Et ses vues s'étaient portées sur le jeune duc de Valcerte.

Au premier abord, c'était insensé, mais le vieux bonhomme avait élaboré un plan machiavélique qui lui paraissait devoir réussir. C'était lui qui prêtait, en sous-main, les sommes considérables dont le jeune homme avait besoin. Or, la débâcle était proche, c'est-à-dire le moment où le duc allait être ruiné. Ce jour-là, le vieux chenapan de Barnesse surgirait de l'ombre, comme un bandit, irait trouver le descendant des maréchaux de Valcerte et lui tiendrait à peu près ce langage :

— Monsieur le Duc, je me suis fait un point d'honneur de sauver l'un des plus beaux noms de France ; vous aviez en circulation des valeurs portant votre signature et représentant quelques millions. Sachant qu'il vous était impossible de les payer, je les ai achetées. Monsieur le duc de Valcerte, toutes vos dettes sont entre les mains de votre serviteur.

Le reste, pensait Barnesse, irait tout seul. Un homme qui rachète trois ou quatre millions de dettes ne peut être un mauvais beau-père. Comment le jeune duc pourrait-il refuser la main de M<sup>lle</sup> Barnesse. Il lui suffirait d'ailleurs de la voir pour en tomber amoureux fou ! Et Jane Barnesse deviendrait ainsi duchesse de Valcerte.

Tel était le rêve de l'ambitieux vieillard. En attendant l'heure de le réaliser, il amassait l'argent qui lui était nécessaire pour prêter au duc de Valcerte et doter dignement sa duchesse. Et voici comment le brigand s'y prenait.

Il vous est arrivé sans doute de voir sur les boulevards, à la terrasse des cafés, à l'heure de l'absinthe, dans les bars, dans les restaurants à la mode, dans les théâtres et les promenoirs de musics-halls, dans les salles de jeu, bref partout où s'amuse la jeunesse, de ces hommes élégamment habillés qu'on prendrait parfois pour de grands seigneurs s'ils avaient la précaution de ne remuer, ni de parler, car leurs manières, leurs gestes et leur langage ont bientôt fait de désillusionner. Ils fréquentent les gens du monde, mais ne sont point des leurs. Ce sont des courtiers d'affaires louches, corbeaux voraces vivant des dépouilles d'autrui, gens sans le sou, sans dignité et sans scrupules. On les voit, toujours à l'affût des noceurs décaqués, qui cherchent de l'argent : au besoin les femmes, qui sont leurs précieux auxiliaires, les leur indiquent. Ils s'enquière de leur solvabilité, se lient avec eux et les conduisent enfin chez de pseudo-banquiers, somptueusement installés, à qui ils les livrent, moyennant une forte prime ou commission, si l'affaire réussit. Ces banquiers ne sont, la plupart du temps, et bien que l'argent soit prêté en leur nom, que des hommes de paille. Le véritable capitaliste, le commanditaire, vous ne le connaîtrez jamais, mais vous le coudoierez souvent dans le monde, au bal ou à dîner. Qui ne sait l'histoire de ce très honorable magistrat se trouvant être l'usurier de son fils ?

Barnesse avait sous ses ordres toute une compagnie de courtiers et plusieurs hommes de paille, au nom desquels se traitaient les affaires. Tous lui étaient aveuglément dévoués, parce que tous avaient besoin de lui et que l'intérêt est le lien le plus fort qui unisse les hommes.

Tous évoluaient au doigt et à l'œil, parce que le maître les rétribuait largement. Parmi ces courtiers il en était deux que le lecteur connaît déjà. Leurs fonctions étaient bien déterminées et très distinctes. L'un « travaillait » dans le monde : il s'attaquait aux fils de famille, les ruinait consciencieusement et était fort apprécié de Barnesse dont il était le plus habile lieutenant. L'autre s'était fait une « spécialité ». Manquant de prestige, peu fait pour figurer dans le monde, trop avare d'ailleurs pour fréquenter les gens riches, solitaire de nature, il avait sa clientèle dans le quartier latin et les proies qu'il fournissait à la maison Barnesse, étaient le plus généralement de jeunes étudiants fraîchement débarqués de province. Certes, ce n'était pas de grosses affaires qu'il apportait, mais il en apportait tant que Barnesse ne le dédaignait point.

Vous avez sans doute, lecteur, reconnu les deux personnages dont je viens de parler : le premier, vous l'avez rencontré au bal que donnait Alcinde et n'est autre que Berckem. Quant au second, c'est pour vous un familier de longue date, c'est le fameux et jusqu'à ce jour énigmatique Crapulet.

Certes, M<sup>me</sup> Adélaïde était loin de penser combien était juste et méritée l'épithète qu'elle avait coutume d'accoler au nom malsonnant de son pensionnaire : l'infâme Crapulet était bien véritablement une infâme crapule. Mais il était si habile que personne, rue d'Ulm, ne soupçonnait la triste profession qui le faisait vivre. Seul, Victor le tenait en grand mépris, mais il était lui-même, tout perspicace qu'il fût, à cent lieues de se douter des intentions que nourrissait le bonhomme à l'égard de Jacques Dubanton.

Dès le lendemain de l'arrivée de Jacques dans la maison Adélaïde, Crapulet s'était informé discrètement de la condition du provincial et de sa situation de fortune. Il avait appris que le nouveau ne disposait d'aucun bien personnel. Ce n'était donc pas un garçon à fréquenter ; il ne le fréquenta pas. Mais bientôt il s'aperçut que le jeune homme, à défaut d'argent, avait du moins de l'intelligence, qu'il avait le verbe facile, que pour un campagnard il était bien dégourdi. De plus, il remarqua qu'il était ambitieux, très ambitieux. Crapulet eut alors une idée : il était jaloux de Berckem, son collègue, qui gagnait beaucoup plus dans « le grand monde » que lui dans le pays latin et qui jouissait des faveurs du « patron ». Depuis longtemps déjà, il s'était promis de lui susciter un rival, mais il n'avait pas encore trouvé le personnage rêvé qui fût capable de détrôner Berckem, quand il pensa que Dubanton était plus apte que quiconque à servir d'instrument à sa rancune. Il signala l'étudiant à Barnesse, lui dit qu'il était intelligent, beau parleur, joli garçon, qu'il réussirait certainement et qu'il lui rapporterait plus d'argent que Berckem qui était « brûlé ». On sait comment le hasard fit le reste.

Jacques Dubanton, après la nuit qu'il passa chez Alcinde, ne retourna pas à la pension Adélaïde et loua un petit rez-de-chaussée rue Murillo.

Il accepta un prêt de cinq mille francs que lui consentit sa maîtresse. Cet argent lui permit de mener grande vie pendant deux mois. Et puis il se trouva sans ressources. Mais il avait contracté des goûts de luxe et de dissipation et d'autre part il tenait à s'acquitter de sa dette. Il alla trouver

Barnesse qu'il mit au courant de sa situation et le supplia de lui prêter cinq mille francs. C'était là que le vieux l'attendait. Il pensa : « Nous y voilà enfin ! » Il se fit prier, hésita, refusa, puis céda : il remit à Jacques cinq billets de mille francs et lui fit signer un reçu. Le jeune homme courut chez Alcinde avec l'intention de la rembourser, mais, réflexion faite, il ne lui remit que deux mille cinq cents francs. Il garda le reste qu'il perdit au jeu le jour même. Crapulet s'offrit généreusement à lui avancer huit cents francs.

Jacques les accepta et écrivit à sa famille qu'il entrait dans une grande maison de banque, comme caissier, et qu'il lui fallait verser un cautionnement de dix mille francs. Les pauvres gens le crurent, et, tout heureux, vendirent une terre et envoyèrent l'argent. Quand il arriva, Jacques devait cinq mille francs à Barnesse, deux mille cinq cents francs à Alcinde, huit cents francs à Crapulet, quatre mille francs, montant d'une dette de jeu, un terme de cinq cents francs, l'ameublement de son appartement, soit sept mille francs, plus diverses autres dettes, en tout vingt-et-un mille huit cents francs.

Affolé, Dubanton, ayant, avec l'argent qu'il venait de recevoir, désintéressé quelques-uns de ses créanciers, et se trouvant sans ressources, alla chez le député, auquel il devait toujours cinq mille francs. Il le pria de vouloir bien lui prêter deux cents francs, qu'il lui rendrait le surlendemain.

— Ta ! ta ! ta !... fit l'usurier. Vous imaginez-vous que je vais vous entretenir !... Vous venez me demander de l'argent ; j'allais justement vous réclamer ce que vous me devez !

Jacques comprit à ce moment qu'il était dans la souricière.

— Mais comme je suis bon, continua le vieillard, je veux au moins vous fournir le moyen de vous acquitter.

Pâle, la rage au cœur, impuissant, Dubanton dut écouter les propositions que lui fit Barnesse. Elles étaient claires et se résumaient ainsi : « Vous voilà lancé — grâce en partie à mon argent (cela était sous-entendu) — vous fréquentez les gens du monde, Alcinde vous a mis en relation avec eux. Regardez ce que fait Berckem, faites comme lui, mieux que lui, si vous pouvez. »

Jacques eut un mouvement de révolte :

— Jamais je ne me prêterai à de pareilles choses !

D'un mot Barnesse lui rappela la situation et qu'il était le maître :

— Rendez-moi mon argent, lui dit-il.

Jacques partit, la tête basse. Un instant il eut l'idée de dire à ses parents toute la vérité.

— Non, pensa-t-il, cela leur ferait trop de peine, à ces pauvres vieux ! Il est préférable de les laisser finir en paix.

Une autre raison aussi, mais qu'il ne voulait pas s'avouer, le retenait : il eût été obligé de renoncer à la vie qu'il menait maintenant et il y avait pris goût.

Il se vit donc contraint d'accepter les honteuses propositions de Barnesse. Il essaya alors, sa résolution étant prise, d'excuser à ses propres yeux sa conduite future et il se remémora pour la circonstance toutes les théories de Crapulet sur l'usure.

Au reste, quand il se retrouva près de sa maîtresse, dans le petit hôtel de la rue Fortuny, au milieu d'un luxe si mal acquis, une consolation, émanant de tous les objets dont il était entouré, et qui semblait comme flotter dans l'air qu'il respirait, une consolation douce et vicieuse adoucît aussitôt l'amertume de ses réflexions.

— Bah ! pensa-t-il en embrassant sa maîtresse, je serais bien bête de m'embarrasser de scrupules : tout ici ne me dit-il pas que l'argent n'a pas d'odeur !

Et voilà comment l'infortuné jeune homme se trouva un beau jour enrôlé dans la bande noire.

Il répondit bientôt, et au delà, aux espérances de Barnesse. Il employait maintenant toutes les ressources de son intelligence à son nouveau métier. Le résultat fut merveilleux.

Il débuta par une opération magistrale, qui étonna Barnesse lui-même et qui lui valut les sympathies du patron. Du coup, Berckem était enfoncé, Crapulet jubilait. Cette première affaire, qui n'était à vrai dire qu'une escroquerie déguisée et qui côtoyait la correctionnelle, lui rapporta cinquante mille francs. La seule faute qu'il commit, fut de laisser étourdiment un dossier compromettant entre les mains de sa victime. Mais

celle-ci était un jeune homme inexpérimenté, sans famille et sans conseils : il ne songea même pas à s'en servir.

Jacques Dubanton, qui possédait son code comme un vieux magistrat, fut chargé du contentieux de la maison Barnesse : il touchait ainsi, outre les primes sur les affaires qu'il apportait, de très beaux appointements.

Sympathique, aimable, discret, il inspirait confiance. Ceux-là même qui savaient d'où il tirait ses ressources, le fréquentaient cependant avec plaisir, parce qu'il était de ces gens auxquels on connaît tant de qualités qu'on leur passe bien des vices.

De plus, il était, comme on sait, très joli garçon et possédait ce charme mystérieux qui trouble les femmes ; pour le posséder, elles lui livraient leurs amants, pieds et poings liés.

Aimé par la plus belle fille de France, objet des convoitises de toutes les autres, roulant sur l'or, il devint bientôt un roi de la noce. Il éblouissait par son luxe, captivait par son esprit, étourdissait par sa verve intarissable. Il plaisait, il enjôlait.

— Ce garçon, disait Barnesse, c'est une sirène.

Jacques Dubanton rompit avec sa vie passée et abandonna le droit. Il n'écrivit plus que rarement à sa famille, prétextant qu'il était très occupé. Les vieux trouvèrent d'abord cela tout naturel ; ils allaient répétant, joyeux : << Notre fieu travaille dans une grande banque. C'est maintenant un « monsieur », et il travaille tant et tant, le pauvre cher enfant, qu'il n'a point même le temps de nous écrire ! » Mais quand ils virent l'été se passer sans nouvelles de leur fieu, leur joie tomba et leur front tout à coup s'obscurcit. Ils ne parlaient plus, le soir, au coin de l'âtre, mais ils se comprenaient. Un jour, la mère Dubanton, ne pouvant plus retenir ses larmes, s'écria :

— Ah ! mon pauvre homme, je crois bien que nous avons eu tort de laisser partir le petit. Voilà déjà qu'il nous oublie et notre curé dit que, dans la Babylone, y a des tas de pauvres enfants qui tournent mal !... Pense donc, mon homme, si nous n'allions plus le voir, avant de fermer les yeux !

Le vieux ne répondit rien et la vieille eut beau prier la sainte Vierge, lui brûler des cierges et lui dire des neuvaines, le fieu ne donna plus signe de vie.

Jacques cependant n'avait pas tout à fait oublié sa famille ; il y pensait quelquefois. Quelquefois, tandis qu'assis dans un somptueux cabinet de toilette, étincelant de lumières, il contemplait une femme se parant pour le restaurant ou le spectacle, il lui arrivait d'entrevoir parmi cette réalité éblouissante, une chaumière, sur le bord d'une route. Mais ce souvenir ne faisait naître en lui ni remords ni regret. Bien au contraire, ce contraste lui était d'une douceur extrême, flattait son orgueil et son ambition, et il souriait.

La courtisane s'en apercevait-elle et lui demandait-elle l'explication de ce sourire, il répondait :

— Je pense que la vie est folle... et qu'elle est drôle !

Jacques avait aussi rompu toute relation avec Victor, à dater du jour où il avait quitté la pension Adélaïde. Ce jour-là, Crapulet, l'infâme Crapulet s'était sournoisement approché de la veuve de l'officier supérieur, laquelle se lamentait, et il lui avait glissé dans l'oreille :

— Eh bien ! Madame Adélaïde, avais-je raison ? Je crois que le voilà parti, ce bon M. Jacques.

Il ajouta, avec un rire satanique et vainqueur qui fit frissonner la vieille :

— Et bien parti !

## II

Quatre années s'écoulèrent ainsi. Jacques Dubanton avait fait son service militaire. M. Barnesse l'avait chaudement recommandé à son frère, qui l'avait pris sous ses ordres. Sa situation de fortune était aussi brillante, plus brillante même que jamais, car l'homme d'affaires s'était, avec le temps, doublé d'un heureux spéculateur. Il avait, disait-on, fait un gros coup sur les blés et gagné en moins d'une semaine près de trois cent mille francs. Il y a des gens qui ont le génie du jeu ; mettez-leur un petit capital entre les mains, ils sauront le décupler vite. Jacques Dubanton était de ceux-là.

Il continuait donc sa vie de faste et de dépenses. Aux amours de la belle Alcinde qui durèrent peu, d'autres succédèrent, non moins fameuses. On aurait pu croire que Jacques était parfaitement heureux. Loin de là, il ne l'était même pas du tout. L'ambitieux garçon, dont rien ne pouvait assouvir les appétits, finit par se lasser d'une situation qui tout d'abord lui avait semblé incomparable. Pour cet homme, le changement était une nécessité ; il lui fallait sans cesse monter, s'élever davantage vers la fortune et les honneurs. Après avoir conquis le demi-monde, il rêvait maintenant de faire son entrée dans le monde. Intelligent comme il l'était, profond observateur, il voyait clairement les difficultés auxquelles il se heurterait, mais cela ne faisait qu'exciter son désir.

La manière dont on le traitait, dont on lui parlait, et qui d'abord l'avait rempli d'orgueil, parce qu'il l'avait confondue avec le respect, l'irritait maintenant. On admirait ses chevaux, le matin, au Bois ; on copiait la coupe de ses vêtements qui était impeccable ; on lui serrait la main aux courses, au théâtre, et puis l'on disait derrière lui : « Il est bien attelé, il est bien mis, c'est un charmant garçon. Quel dommage que ce soit une fripouille »

Jacques Dubanton voyait bien tous les jours, à tout instant du jour, qu'il n'était pas traité à l'instar d'un homme du monde. Aussi une rage sourde grondait en lui. Il eût voulu renverser cette société dont il ne pouvait franchir la porte, et s'asseoir, triomphant, sur ses décombres.

Barnesse, le vieux Barnesse lui-même, qui cependant était pour lui un père plein de sollicitude et qui lui avait témoigné en maintes circonstances une vive affection, ne l'avait pas encore reçu à sa table. Avait-il à lui parler, c'était dans son bureau qu'il le faisait venir, comme un homme d'affaires, et non pas dans ses appartements privés, comme un ami. Souvent il l'invitait à déjeuner ou à dîner, mais c'était au restaurant, comme une fille que l'on ne peut recevoir chez soi. Jacques n'avait même pas été présenté à Jane Barnesse. Ce n'était que par les personnes qu'il fréquentait ou par les journaux, que lui parvenait l'écho des soirées et des bals du boulevard Malesherbes.

Depuis longtemps Jacques avait fait ces tristes constatations, lorsqu'un soir qu'il était aux Folies-Bergère avec le duc de Valcerte, une guirlande de femmes et toute une bande de joyeux fêtards, il se produisit un petit incident qui devait porter au paroxysme l'irritation du jeune homme.

Sur la fin de la soirée, le jeune duc convia ses amis à une fête mondaine qu'il donnait, à quelques jours de là, au cercle du Bois de Boulogne : il les invita tous nominalelement et s'arrêta à Jacques.

Se voyant associé aux filles parées qui l'entouraient, le jeune intrigant comprit, ce jour-là mieux encore, ce qu'il était réellement : un courtier d'affaires habile et favorisé par la fortune, un homme qui peut un instant, par son luxe et sa faconde, éblouir et étourdir les étrangers, qui peut décorer avantageusement de sa personne la salle d'un grand restaurant, une loge ou une table de jeu, auquel ont recours les gens du monde dans la gêne, que les filles peuvent se disputer entre elles, comme leur appartenant, mais que la bonne société rejette impitoyablement de son sein. Il eut honte de soi-même. L'éclat de l'or qu'il draguait l'avait empêché de voir clair, les roses dont on couronnait son esprit, dont on jonchait son chemin, l'avaient empêché de voir la boue dans laquelle il marchait : mais voilà que tout d'un coup les roses disparaissaient, le voile qui lui couvrait les épaules tombait, et il apparaissait à ses propres yeux dans toute sa hideuse nudité, se traînant dans la fange, marqué au front comme un esclave du stigmatte de la honte, bête nauséabonde et pestilentielle.

Ce soir-là, au lieu de courir les cafés et les bars, comme il en avait l'habitude, il rentra chez lui, à pied. Il faisait une belle nuit d'hiver, à peu près semblable à celle où pour la première fois en sortant du bal de Marguerite Alcinde, le vieux Barnesse lui avait adressé la parole. Une bise glaciale mordait la chair du visage. Jacques avait relevé le collet de sa pelisse de fourrure et marchait, les mains dans les poches, faisant claquer pour se réchauffer les pieds, les semelles de ses souliers sur le bitume sonore. Et alors lui revinrent à l'esprit les paroles du vieillard :

— Il n'y a que les gens sans scrupules qui arrivent !

Et il se demanda : « Est-ce bien vrai ? » Sans doute, en mettant ce précepte en pratique, il est arrivé à un beau résultat : il a, en peu de temps, acquis des richesses qu'une vie tout entière d'honnête labeur ne lui eût certes jamais données. Mais l'argent est-il vraiment, comme il l'avait cru d'abord, le terme et le but, tout le champ d'horizon de l'ambition humaine ? N'y a-t-il pas quelque chose de mieux que l'argent, quelque chose que tout parvenu à la fortune rêve de conquérir, et dont il ne peut jouir si sa fortune est le fruit de malpropretés avérées : la considération des hommes. Que de

gens vivent à côté du monde, où ils ne peuvent entrer, parce qu'ils n'ont pas droit à cette considération. L'intrigant comprenait bien aujourd'hui que le taré a beau jeter à pleines mains contre les portes du monde un or mal acquis, elles ne s'ouvriront pas devant lui. Et il se répétait, le cœur dévoré par la rage :

— Le vieillard m'a trompé !... Il ne suffit pas d'être sans scrupules !...

Il marchait tristement, la tête basse, comme accablé, et frappait maintenant du bout de sa canne le rebord des trottoirs. Brusquement il s'arrêta, redressa la tête :

— Mais après tout, pensa-t-il, qu'est-ce que ma conduite a de plus reprehensible que celle de Barnesse. L'argent qu'il gagne a la même origine que le mien ; les moyens qu'il emploie pour le gagner sont ceux que j'emploie, ses victimes sont les miennes. Je ne suis en définitive qu'un instrument entre ses mains. Il est donc plus coupable, mille fois plus coupable que moi ! Et cependant il vit heureux, honoré !... Il a sa place dans le monde, lui !... Et pourquoi cela ! Oui, pourquoi cela ? Pourquoi cette différence ? C'est que la franchise est un crime, le seul dont le monde vous tienne rigueur. Le bien, faites-le vous-même, criez très haut que vous le faites. Le mal, faites-le faire par d'autres et n'en parlez pas. Un homme ne cesse d'être honnête que du jour où il s'est compromis. Le vieux singe a décidément raison et c'est moi qui n'avais compris qu'à moitié sa maxime. Il ne suffit pas d'être sans scrupules, il faut être habile et cacher son jeu. Le monde ne pardonne pas le mal qu'il voit, mais il ne demande qu'à ne pas le voir et à être trompé. J'ai fait fausse route et je suis fichu !

Il se remit à marcher fiévreusement.

— Dieu que la société est donc bête !... Elle accorde son estime au plus hypocrite !

Alors, il éclata :

— Si, s'écria-t-il en faisant avec sa canne de grands moulinets, j'y entrerais dans ce monde qui ne veut pas de moi !... J'y entrerais de force, s'il le faut !

De nouveau il s'arrêta. Cette fois, une lueur sauvage brilla dans ses yeux, un rictus affreux contracta ses lèvres :

— Je le tiens, le moyen, murmura-t-il entre ses dents, et le plus beau moyen, puisque du même coup j'atteins mon but et je roule ce vieux Barnesse, ce sale Tartufe, qui me dégoûte !... Seulement, il faut que ça réussisse !...

Confiant en sa destinée, comme un homme que la fortune a toujours favorisé, il redressa orgueilleusement le front et dit :

— Pourquoi pas ?

### III

— Monsieur Barnesse, il paraît que vous avez des vins exquis chez vous ?

— Qui vous a dit cela ?

— Le duc de Valcerte lui-même.

— Ah bah ! fit le vieux, tout réjoui à la pensée que le duc avait trouvé bons ses vins.

— Eh bien, oui, continua-t-il, je vous l'avoue et je m'en flatte : ma cave est une des mieux montées.

— Et dire, soupira Jacques, que depuis cinq ans que j'ai le bonheur de vous connaître, vous ne m'avez pas encore invité à votre table.

— C'est que, voyez-vous, mon bon Jacques, je préfère dîner avec vous au restaurant : on y parle plus à l'aise.

Jacques se mordit les lèvres.

— C'est cela, pensa-t-il, je suis toujours l'homme d'affaires ! Mais je ne serai plus longtemps ton domestique, Barnesse ! J'en ai assez de courber l'échine : on me baise la main, c'est vrai, mais c'est pour mieux voir ce qu'il y a dedans, pour le prendre et puis après... retourne à la besogne, mon garçon !... Ah ! tu crois, vieux brigand, que cela durera indéfiniment ! Cochon ! Tu me paieras ça !

— Mais, reprit le vieillard, qui avait réfléchi, puisque vous avez envie de goûter mon vin, venez demain soir chez moi.

La physionomie de Jacques Dubanton s'éclaira à ces mots.

— Nous serons seuls, poursuivit Barnesse, et nous pourrons tout tranquillement déguster de bons crus : ma fille dîne chez des amis, le comte et la comtesse de Roesberg.

Jacques redressa la tête.

— Demain ? fit-il, comme hésitant. Non, je ne pourrai pas demain. Voulez-vous ce soir.

— Ce soir ? Voyons, je ne fais rien ce soir ? J'aurais préféré que ce fût demain, mais puisque vous ne pouvez pas. Eh bien ! soit, ce soir, si vous voulez.

— C'est entendu, se hâta de conclure Jacques. J'aurai ainsi le plaisir d'être enfin présenté à M<sup>lle</sup> Jane, que l'on s'accorde à trouver ravissante.

— Allons, taisez-vous, flatteur. À ce soir. Et surtout tenez-vous bien devant ma fille et attention à ce que vous direz.

Une insulte de plus !...On lui rappelait que lui, homme de mauvaise compagnie, il allait être admis à manger en bonne société : en conséquence il devait s'observer.

Mais Jacques Dubanton ne se froissa pas : il était trop heureux et avait la tête trop pleine de beaux projets.

Il rentra pour s'habiller plus tôt que d'habitude. Il demeura près de deux heures dans son cabinet de toilette, tapissé d'étoffes chinoises aux éclatantes couleurs, imprégné de subtils parfums, et qui par son luxe ressemblait à celui d'une femme.

À maintes reprises, il se regarda dans une grande glace en forme de croissant de lune, supportée par deux dragons en bronze.

— Pourquoi, pensait-il, tout en promenant sur son visage le jet pulvérisé d'un vaporisateur, pourquoi ne serait-elle pas comme les autres. Les femmes n'ont-elles pas toutes les mêmes yeux !

Et il ajouta, après avoir examiné dans la glace son visage régulier, son front haut et dégagé, ses traits fins, ses yeux profonds et luisants, ses moustaches conquérantes et ses lèvres en feu :

— Diable ! La donzelle serait difficile ou ne s'y connaîtrait pas.

Un domestique vint le prévenir que la voiture était attelée. Il sortit en mettant ses gants. Il sifflotait. Rarement, même en ses plus beaux jours de conquête, il ne s'était senti d'aussi bonne humeur.

Mais quand la voiture s'arrêta boulevard Malesherbes, il lui sembla que son cœur battait, non plus de joie, mais comme de crainte. L'ambitieux garçon n'avait plus son assurance habituelle et deux fois dans le vestibule il trébucha. donc,

— Allons donc, se dit-il, est-ce que par hasard !... Suis-je bête !

Et s'étant débarrassé de son manteau que prit un valet de pied, il monta le grand escalier de marbre d'un pas assuré, crânement, la tête bien haute.

Mais quand il franchit le seuil du salon de M. Barnesse, quand il entendit son nom que jetait un domestique l'annonçant, son aplomb, qui n'était qu'affecté, disparut. Une émotion vague, mystérieuse et douce l'envahit, cette émotion que doit éprouver le prêtre en pénétrant dans l'enceinte sacrée interdite aux profanes. Sans doute, ce n'était pas encore le monde qu'il avait devant lui, mais c'en était quelque chose, comme le temple où il se réunissait. Les salles historiques ne conservent-elles pas toujours, aux yeux du visiteur, un peu de la majesté des grandes scènes qu'il devine s'y être déroulées.

D'ailleurs, la pièce dans laquelle Jacques venait de pénétrer était bien faite pour favoriser cette impression. Elle était immense et sombre, meublée d'après le style moyen âgeux. Une grande cheminée de pierre en décorait le fond. Il y avait quatre hautes fenêtres à vitraux, sur lesquels étaient représentés des chevaliers bardés de fer ou en tenue de Cour, de nobles dames coiffées de hennins infinis, ou des châtelaines sur de blanches haquenées, le faucon au poing, des saints à visages austères et des vierges en extase. Des sièges à grands dossiers sculptés étaient disséminés çà et là sur un tapis qui étouffait le bruit des pas. Au centre, une vaste table de chêne. Au plafond, couraient et s'entrecroisaient, à angle droit, d'épaisses solives peintes en rouge et en bleu foncés, et dans chacun des carrés qu'elles formaient étaient encastrées, vieil or et d'azur, les armoiries des preux dont les portraits en pied couvraient les murailles.

Jacques, dès le premier regard qu'il jeta dans cette salle, fut saisi par la sobre richesse de ce style classique, harmonieux, si différent de celui,

criard, clinquant, tapageur, des appartements de femmes où il avait l'habitude de fréquenter.

Il se dirigea tout droit vers M. Barnesse qui, assis à la grande table, lisait des journaux. En face de lui, sa fille faisait de la broderie. Elle était blonde et pâle de teint. Elle avait de grands yeux bleus qu'ombrageaient de longs cils plus frêles que des fils de soie ; son visage avait la finesse d'une miniature et la régularité d'un camée antique. On eût dit, tant au premier abord elle semblait imprégnée d'un parfum de grâce mystique, que c'était une des vierges peintes sur les grands vitraux et les regards tout naturellement cherchaient parmi ses compagnes la place qu'elle occupait et d'où elle était descendue.

Le vieillard releva la tête, posa son lorgnon et son journal, et tendit la main à Jacques Dubanton.

— Vous êtes exact, mon cher ami.

Et se tournant vers la jeune fille, il ajouta :

— Jane, je te présente M. Dubanton.

Le jeune homme s'inclina jusqu'à terre et sourit le plus gracieusement qu'il pût. La jeune fille le regarda, répondit à peine par un coup de tête bref et, ayant baissé les yeux, elle continua de travailler.

— Ah ! diable !... pensa Jacques, elle a l'air un peu fier, la petite !... Mais fichtre ! elle est rudement jolie !

Il entama aussitôt la conversation qu'il fit bien vite glisser sur un sujet susceptible d'intéresser M<sup>lle</sup> Barnesse. Il avait entendu dire qu'elle aimait les chevaux à la passion, qu'il n'y avait pas pour elle de bonheur comparable à celui de se sentir emporter à toute allure sur un cheval frémissant, de s'abandonner à lui en une course folle, désordonnée, pareille à celle de ces animaux fantastiques dont les chevaliers merveilleux se servaient en guise de montures.

Il lui dit qu'il possédait dans ses écuries un cheval dont la crinière et la queue balayaient le sol, dont la robe était comme son cœur, de feu, qui avait des jarrets d'acier, un coursier rapide des contrées mystérieuses du grand Prophète.

Mais il fut bientôt contraint de se reconnaître à soi-même qu'il manquait d'habileté ou qu'il n'avait pas de chance, car il n'obtint d'autre résultat que de faire rire le père Barnesse, qu'amusaient fort ses descriptions. Quant à la jeune fille, c'est à peine si elle l'écoutait.

Alors, il s'arrêta court, désorienté. Le beau parleur ne trouvait même plus ses mots à effets, ou plutôt il ne pouvait les servir.

En cette minute, il s'aperçut que son esprit était tout au plus bon à divertir les gens à la fin d'un souper, et le parvenu, impuissant, comprit la différence qui existe entre une cocotte qu'il suffit d'étonner et de faire rire, et, une jeune fille du monde qu'il faut d'abord gagner.

Mais l'habile homme se ressaisit aussitôt. Il se promit d'observer désormais.

On passa à table.

La salle à manger était du même style que le salon et presque pareillement meublée. Mais il n'y avait pas de portraits sur les murs qui disparaissaient sous de vieilles tapisseries, lesquelles racontaient toutes sortes d'histoires merveilleuses, des amours et des batailles ; découpées en certains endroits, elles dégageaient de petites portes étroites et très basses.

Une dame d'un certain âge, d'une physionomie et d'une distinction sévères, vint sans bruit prendre place à côté de Jane. Elle lui dit à mi-voix deux mots en anglais et n'ouvrit plus la bouche pendant tout le dîner.

Le repas fut copieux et terne, si ce n'est vers la fin, lorsque le vieux Barnesse fit apporter deux ou trois bouteilles de bon vin.

Mars alors, la jeune fille avec laquelle Jacques comptait s'entretenir dans la soirée, se leva, s'approcha de son père et, l'ayant embrassé :

— Je dois visiter les pauvres de M. le Curé demain matin de bonne heure, avec miss Dolly. Je vous demande la permission de me retirer.

— Va, va, ma fillette, répondit Barnesse en lui rendant son baiser, et pas fâché de la voir s'éloigner, afin de pouvoir, en toute liberté, laisser échapper les gauloiseries que ne manquent jamais d'inspirer les fumées du vieux vin français.

La jeune fille regarda Jacques, le salua d'un signe de tête, comme à son arrivée, et disparut derrière une portière, suivie de sa duègne.

— Allons, dit le vieux, maintenant nous sommes tranquilles, nous allons pouvoir rire un peu. Donnez-moi votre verre, Dubanton, que je vous fasse goûter de mon Château- Margaux 77.

Et tout en lui versant délicatement du vin :

— N'est-ce pas qu'elle est gentille, ma Janette !

— Adorable ! On ne m'avait pas trompé.

— Tenez, maintenant, je vais vous donner du Clos-Vougeot 87. Vous m'en direz des nouvelles !

Barnesse, qui avait déjà dégusté trois ou quatre petits verres et qui était émoustillé, continua en se frottant les mains :

— Bientôt, il s'agira de la marier !

— Ha ! ha ! fit Jacques qui tendit l'oreille.

— Et ce ne sont pas les prétendants qui manqueront !

— Sûr !

— Prenez donc encore un peu de Clos. Ah ! certes, les prétendants ne manqueront pas ! Jolie comme elle est ! Un vrai mets de roi !

— C'est dommage qu'il n'y ait plus de rois en France, répondit Jacques en ricanant.

— Possible qu'il n'y ait plus de rois, s'exclama le vieillard, en se caressant la barbe et en souriant amoureusement au verre qu'il tenait délicatement entre deux doigts, à hauteur de ses yeux. Possible ! Dubanton, mais il y a des ducs !

— Des ducs ? se répéta Jacques en fronçant les sourcils. Que veut-il dire ?

Et tout à coup sa physionomie s'éclaira.

— Ho ! ho pensa-t-il, je comprends ! Je vois maintenant clair dans son jeu. Bigre ! Vous visez haut, Monsieur Barnesse. Malheureusement vous n'êtes qu'un usurier et si vous l'oubliez, d'autres le savent et pourront vous le rappeler au bon moment.

— Allons, disait Barnesse, encore un peu de mon excellent Clos.

Joyeusement, le jeune homme lui tendit son verre et quand il fut plein :

— À la santé de votre fille, Monsieur Barnesse, et à son prochain mariage !

— Et à son prochain mariage ! répéta le vieux, qui avait le visage empourpré comme celui d'un Bacchus.

Pour terminer gaiement la soirée, ils décidèrent d'aller faire un tour aux Folies-Bergère. Il y avait représentation de gala. Les loges, pareilles à des corbeilles de fleurs, étaient parées des plus jolies femmes de Paris, mais Jacques n'en remarqua aucune : il ne s'aperçut même pas des œillades qui s'adressaient à lui. Il était tout à son idée, il la mûrissait. Ce soir-là, quand il rentra chez lui, sa physionomie rayonnait de joie et il s'écria :

— Allons, allons !... La soirée s'est terminée mieux qu'elle n'avait commencé. Je n'ai décidément pas perdu mon temps et mes affaires sont en bonne voie !...

#### IV

Jacques Dubanton n'avait rien moins imaginé que de séduire Jane Barnesse.

— Si je lui plais, pensait le rusé personnage, son père sera bien forcé de m'accepter pour gendre. Oserait-il jamais refuser de donner à sa fille le mari qu'elle convoiterait et qu'elle choisirait ? Les caprices de cette petite ne sont-ils pas toute la volonté du vieux ? D'ailleurs, une contrariété en matière d'amour pourrait être mortelle pour la jeune fille : son cœur n'est déjà pas si solide et le vieillard le sait trop bien pour l'oublier jamais.

Ainsi pensait le jeune misérable. Il escomptait, pesait, supputait toutes les chances de succès qu'il avait dans son jeu et qui, toutes, reposaient sur la naïveté et la faiblesse physique d'une jeune fille, sur la faiblesse morale et l'affection d'un père pour son enfant.

« Toute la question, se résumait-il, est donc de séduire Jane Barnesse ». Et il se frottait les mains, ne doutant pas d'y réussir. Y avait-il une femme qui fut capable de lui résister, à lui, le héros brillant de tant d'aventures galantes. Toute femme sur laquelle il avait jeté son dévolu était à lui.

À dire vrai, cette confiance en soi et cette superbe assurance avaient été un peu ébranlées par l'attitude de Jane Barnesse. Était-elle fière ? Sa manière de saluer, de regarder, le fait de ne point prendre part à la conversation, semblaient l'indiquer. N'était-ce que de la froideur ? L'indifférence avec laquelle elle avait accueilli les politesses de Jacques permettait de le supposer. Fierté ou froideur n'était faite, ni l'une ni l'autre, pour faciliter la tâche du jeune homme, qui, peut-être, se fût sur-le-champ découragé et eût abandonné ses projets, si, après avoir réfléchi, il n'avait estimé qu'il était fou de s'alarmer : la fierté ou la froideur apparente de Jane ne devait être en réalité que de la timidité ; or, une jeune fille timide est plus sensible souvent et plus facile à ensorceler que la plupart de ces flirteuses rusées qui, pour avoir l'air tout en surface, n'en sont pas moins impénétrables. Mais Jacques, profond observateur et fin psychologue, dédaigna cette traduction du caractère de Jane, traduction qui lui parut défectueuse. En effet, la jeune fille, bien que sortant peu dans le monde, avait l'habitude du monde : c'était elle qui, dans les salons du boulevard Malesherbes, remplaçait la maîtresse de maison, et l'on s'accordait à louer la grâce et l'amabilité avec lesquelles elle recevait, ainsi que sa conversation, son entrain et son esprit. Donc, pensa Jacques, je ne puis raisonnablement mettre sa réserve à mon égard sur le compte de la timidité. À quoi donc l'attribuer ?

— Bah ! fit-il, de quoi vais-je maintenant m'effrayer !... De ce qu'une jeune fille n'est pas aussi ouverte avec un étranger qu'avec les gens qu'elle fréquente ! N'est-ce pas tout naturel. Peu à peu, elle s'habituera à moi et deviendra moins farouche. Et puis, il n'est pas impossible qu'elle mette une certaine coquetterie à paraître discrète, réservée, timide même, et cela prouve qu'elle a de l'esprit, voilà tout !... Peut-être même...

Et le vaniteux intrigant s'expliqua définitivement l'attitude de Jane Barnesse par l'effet qu'il lui avait produit, par le trouble qu'il lui avait causé.

Quant à la rivalité du jeune duc, Jacques ne la redoutait nullement. Il était possible, après tout, pensait le jeune homme, que Jane Barnesse ne devînt pas sa femme ; mais à coup sûr, elle ne serait jamais celle du duc de Valcerte. « Ne possédé-je pas des preuves irrécusables établissant le honteux commerce auquel se livre Barnesse ? Ne suis-je pas dans tous les

secrets de ses combinaisons ? Ne puis-je pas, quand bon me semblera, les divulguer ? Il me suffira de parler, d'accuser et de prouver. »

Toutefois, son intention était de n'user de cette arme dangereuse qu'à la dernière extrémité. Il eût été peu politique de sa part de couler Barnesse, sans raison. En effet, Barnesse était pour lui la seule entrée possible dans le monde : il devait donc le ménager aux yeux de tous ; s'il le déshonorait, par le fait même il s'interdisait de pénétrer dans le monde, dans ce monde, unique rêve désormais de sa pantagruélique ambition. En cas d'échec seulement et pour se venger, il empêcherait le mariage de Jane avec le duc de Valcerte en rendant publics certains détails de la vie de Barnesse qu'on ignorait. Pour le moment, sa ligne de conduite était ainsi tracée : séduire la fille, l'épouser et entrer dans la haute société par la grande porte de l'église.

Et Jacques Dubanton se réjouissait.

Il se réjouissait trop vite. Il avait oublié à qui il avait affaire. Le vieux Barnesse, soit qu'il fût peu soucieux d'avoir son associé pour commensal, soit qu'il eût flairé un piège, n'invita plus le jeune homme chez lui.

— Maintenant qu'il a goûté mon vin et qu'il l'a trouvé bon, se disait-il, qu'il me fiche la paix !

Le loup vorace était aux prises avec un renard madré.

Les jours passèrent, les semaines, les mois. Jacques attendait toujours une invitation, quelquefois même la provoquait habilement. Sa patience et ses efforts furent vains. Cette contrariété, qu'il n'avait pas prévue, ne fit d'ailleurs qu'affirmer son projet en aiguissant sa rage.

Un jour, comme il demandait à Barnesse des nouvelles de Jane, le vieux lui répondit :

— Elle va bien, je vous remercie. Toujours très occupées, vous savez, les jeunes filles de notre monde !...

Et, en disant ces mots, il cligna malignement les yeux et regarda le jeune homme. C'était jouer avec le feu, allumer une poudrière qui depuis longtemps ne demandait qu'à sauter.

Jacques crispa ses doigts, au point que ses ongles lui entrèrent dans la chair. Il allait éclater, il se contint.

— La vengeance est un plat qui se mange froid, pensa-t-il. Mais vous ne perdrez pas pour attendre, Monsieur le député. Votre monde !... Ha ! ha ! Peut-être n’y entrerais-je jamais, dans ton monde ! Tout ce que je sais, c’est que je t’entraînerai avec moi dans la boue qui doit nous être commune ! Puisque c’est par l’ironie et le mépris que tu me traites, tu verras comment je te répondrai.

Il rentra aussitôt chez lui, ne prit pas le temps de retirer son pardessus ni son chapeau, ouvrit le tiroir d’un secrétaire et en tira un volumineux dossier, à couverture jaune, sur laquelle était écrit en gros caractères : Petites affaires pas très propres de sa Majesté Barnesse I<sup>er</sup>, roi des filous.

Et tout en feuilletant le dossier d’une main fiévreuse et tremblante de rage, il se parlait à lui-même, à haute voix :

— Voilà quelques feuilles de papier qui valent cher. Pour avoir le plaisir de les voir flamber dans sa cheminée, je connais quelqu’un qui offrirait pas mal d’argent ! Je les ai réunies, classées : je les tenais en réserve — on ne sait jamais ce qui peut arriver. — Je me félicite aujourd’hui de posséder une si précieuse collection de documents inédits et, sans plus tarder, je vais mettre en circulation tous ces petits papiers. Nous verrons bien alors la tête que fera cet honorable M. Barnesse, comme on l’appelle à la Chambre, et celui de nous deux qui rira le dernier et le plus fort !

Les traits de son visage étaient contractés, ses yeux étincelaient, ses lèvres frémissaient de colère.

Il avait mis le dossier dans sa poche et se disposait à sortir, décidé à mettre à exécution ses terribles menaces, quand un domestique entra et lui dit :

— Monsieur, il y a dans l’antichambre un prêtre qui demande à parler à Monsieur. C’est pour affaire très urgente.

— Un prêtre, s’exclama en riant Jacques, mis en bonne humeur par ses préparatifs de vengeance et la certitude du succès. J’ai coutume de recevoir des jupes, mais je prends Dieu à témoin que c’est la première fois qu’il en passe une de ce drap par ici ! Que me veut ce brave abbé, peut-être me donner l’absolution ? Non, ce doit être une blague ! Je parie que c’est Crapulet qui s’est déguisé en homme noir. Mais voyons toujours. Faites entrer l’ecclésiastique.

Dans l'entrebâillement de la porte parut alors un vieillard en soutane : sa figure était épaisse et rouge. Il semblait inquiet, agité même, et tournait, entre ses doigts courts et gros, son chapeau de feutre à longs poils.

Jacques salua le visiteur et, l'ayant examiné, fronça les sourcils, comme s'il cherchait à rassembler des souvenirs épars, lointains, très lointains, presque effacés. Cet homme ne lui était pas inconnu. Il l'avait vu autrefois, certainement, mais il lui eût été impossible de dire ni où ni quand.

Cependant un sourire venait d'illuminer le visage de l'ecclésiastique.

— Tu ne me reconnais donc pas, fit-il, Jacques, mon Jacques !...

Le jeune homme porta machinalement la main à son front, pâlit et dut, pour ne pas choir à la renverse, s'appuyer au dossier d'une chaise : il venait de reconnaître le curé de son village.

— Vous !... Ici !

Ce fut tout ce qu'il put articuler.

— Cela t'étonne, dit le prêtre. Je le comprends.

Le vieillard, en disant cela, jeta sur la pièce un regard circulaire.

— Quel luxe ! mon pauvre enfant ! Évidemment ma place n'est pas ici. Je me suis informé, avant que d'entrer, si tu étais seul. Je sais qui tu fréquentes. Quand j'ai été sûr, alors... D'ailleurs, je serais venu quand même !

Le visage de Jacques Dubanton, qui peu à peu s'était rasséréné, s'assombrit à ces derniers mots.

— Vous avez donc, notre curé, demanda-t-il, quelque chose de bien important à me dire ?

— Je viens à Paris tout exprès pour te voir, moi qui ne voyage jamais. Je suis allé d'abord à la pension Adélaïde. On ignorait ou l'on feignait d'ignorer ce que tu es devenu. Je me suis mis en campagne et, la Providence aidant, j'ai retrouvé ta trace et... j'en ai appris de belles sur ton compte ! Hélas ! Ce luxe qui t'entoure me dit bien qu'on n'a point menti. Mais passons : ce n'est pas le moment.

— Oui, abrégez. Qu'avez-vous à m'apprendre ?

— Que ton père, malheureux enfant, que ton pauvre père, qui depuis quatre ans dépérissait tous les jours, n'en a plus pour quarante-huit heures à vivre, qu'il meurt, le pauvre bonhomme, tué par le chagrin que lui a causé ta conduite !

— Vous dites !...

— Que je lui ai donné l'extrême-onction, hier soir, qu'il t'appelle, qu'il te réclame, qu'il se débat contre la mort qui l'étreint, pour avoir le temps de te voir, qu'il ne veut pas partir sans t'embrasser !... Comprends-tu bien maintenant pourquoi je suis venu !

— Papa !

Ce cri-là, déchirant, était parti du cœur, et Jacques, s'effondrant sur un fauteuil, le visage dans les mains, éclata en sanglots.

— À la bonne heure ! s'écria le curé. Je craignais tant... j'avais si peur !... Ah ! Dieu soit loué !... Tiens, ça va mieux, vois-tu, depuis que je t'ai entendu dire ce mot-là !... Et comme tu l'as dit !... Viens, mon fieu, viens dans mes bras !... Tu l'aimes donc encore, ton père !...

Depuis quatre ans, emporté dans le tourbillon de la vie parisienne, Jacques avait oublié sa famille. Il lui était bien arrivé quelquefois de sentir au cœur comme la morsure d'un remords, mais cette douleur avait toujours été brève, étouffée, aussitôt que née, par l'agitation ambiante. Peu à peu, l'oubli s'était fait, qui avait enseveli jusqu'aux moindres souvenirs du passé. Et tout à coup, voilà qu'un événement cruel brisait brutalement le rêve où il était plongé, le rappelait à la réalité. On venait lui dire que son père était mourant, qu'il était le meurtrier de son père. La vérité, qu'il avait écartée de lui, se dressait tout d'un coup devant ses yeux, dans toute son horreur. Sa conscience s'était émoussée, mais son cœur était resté intact.

— Allons, fit le curé qui l'avait relevé, viens ! Nous allons partir : il y a un train dans une heure. Si nous pouvons le prendre, le bonhomme te verra peut-être. Mais il n'y a pas de temps à perdre.

— Et maman ? interrogea le jeune homme.

— Ta pauvre mère aussi, tu l'as bien fait souffrir. Elle est malade, mais elle sera si contente de te revoir, que la santé lui reviendra. Oh ! que je suis

donc heureux !... Tu comprends, je leur ai promis de te ramener, et je te ramène !

Et le bon vieux prêtre, à son tour, laissa échapper de grosses larmes, qui tombaient une à une, tout le long de sa soutane rapée.

Jacques donna l'ordre à son domestique de faire sa valise. Quelques instants après, il disait au curé :

— Allons, l'abbé, je suis prêt. Nous partons ?

— Qu'est-ce donc que tu as de si gros dans ta poche ?

Jacques regarda et reconnut le dossier Barnesse. Il ouvrit le tiroir de son secrétaire, y jeta négligemment la liasse, et murmura :

— Je n'ai plus le cœur à cette sale besogne !

## V

Un dernier rayon de soleil pénétrait dans la pièce par la fenêtre aux rideaux blancs soulevés.

Dans un lit de chêne, un homme était étendu, un vieillard : il était presque aussi blanc que le drap qui lui montait jusqu'au menton, comme un linceul. Les os de son visage saillaient affreusement ses mâchoires, ses pommettes et ses tempes ; sa peau était parcheminée ; ses yeux fermés, tout au fond des orbites, paraissaient tout petits. On eût pensé que c'était un cadavre, si, de temps à autre, sa poitrine décharnée ne se fût soulevée et si, de ses lèvres exsangues, ouvertes et laissant voir les dents, ne se fût échappé, à intervalles réguliers, un faible gémissement.

Au pied du lit, une femme était agenouillée, le visage dans ses mains. Sur une table, brûlait un cierge, aux trois quarts consumé. Il y avait aussi un crucifix d'argent et une soucoupe de porcelaine, avec quelques gouttes d'eau bénite, où trempait le bout d'un rameau de buis.

Le silence régnait, mortel, dans cette chambre, où rôdait la mort.

Soudain, la porte de bois cria en tournant brusquement sur ses gonds. Jacques parut, suivi du curé.

Le jeune homme s'avança vers le lit, releva la femme qui priait et qui, tant elle était absorbée, ne l'avait pas entendu. Il l'étreignit dans ses bras et la couvrit de larmes.

— Maman !

— Mon fils !

Ces deux mots s'échappèrent simultanément. Puis, de son doigt tremblant, la vieille désigna le moribond.

Jacques le regarda ; ses yeux, qui étaient pleins de larmes, se séchèrent subitement, devinrent hagards et, d'une voix étranglée, il demanda :

— C'est fini ?

Un gémissement lui répondit.

Alors, Jacques, relevant délicatement le drap, prit la main décharnée qui gisait, inerte, le long du corps et il l'approcha, en tremblant, de ses lèvres.

Cependant le vieillard s'était recroquevillé. Les couvertures dessinaient ses genoux, plus élevés maintenant que sa tête, pourtant appuyée sur deux gros oreillers. La mort arrivait, s'emparait peu à peu de ce corps, lui donnait ces apparences, ces formes, qui, de tout temps, ont fait frémir les vivants, les plus courageux même.

— Père Dubanton, dit alors le curé, qui s'était approché du lit, c'est votre fieu, votre bon fieu, qui vient vous embrasser avant que vous ne partiez pour le ciel.

Le vieillard entr'ouvrit les yeux.

— Mon fieu ! répéta-t-il.

— Oui, c'est Jacques.

— Ah !...

Et il referma les yeux.

Jacques éclata en sanglots :

— Il ne me reconnaîtra plus ! C'est fini ! Et moi qui venais chercher son pardon !...

— Ne te désole pas, fit le curé. Le bon Dieu permet souvent qu'à la dernière minute le mourant reprenne sa lucidité. J'ai souvent vu cela, moi,

et j'en ai vu, de pauvres gens trépasser.

Mais Jacques ne l'écoutait pas.

— C'est le châtement du ciel ! Dieu me refuse le pardon de mon père !

La mère Dubanton venait de saisir son fils par le bras :

Jacques, s'écria-t-elle, effarée, vois donc comme il te regarde !...

En effet, le moribond avait les yeux grands ouverts et les fixaient sur le jeune homme. Celui-ci, glacé de terreur par ce regard fixe et terne, qui semblait ne pas voir, ou voir trop loin, ce regard de l'autre monde, se cacha les yeux avec ses deux mains.

Mais le visage du vieux venait de s'éclairer :

— C'est toi, fit-il. C'est toi ! Ah ! t'es un brave garçon !... J'avais si peur de ne point te revoir.

— Mon père ! s'écria Jacques, et il se jeta au pied du lit.

— T'es un brave garçon ! répéta le vieux.

Quelques minutes s'écoulèrent dans un profond silence. Le curé le rompit :

— Père Dubanton, dit-il, Jacques qui reconnaît ses fautes et qui s'en repent, veut avoir votre pardon et votre bénédiction.

Le vieux sourit. Il étendit, en tremblant, la main.

La mère et le curé, à l'exemple de Jacques, s'étaient agenouillés. Des courlis passèrent sur la maison, jetant leur cri funèbre. Alors, la bouche du moribond s'entr'ouvrit :

— Je... te...

Sa main retomba, inerte, sur le front du jeune homme ; le vieillard était mort, et la mort avait achevé le geste de pardon qu'il avait ébauché.

## VI

Le soleil étincelait dans un ciel d'azur, un soleil qui dardait sur le sol nu des rayons de plomb. Les cigales babillardes emplissaient l'air en feu de

leur chanson stridente. Sur la grand'route, qui, blanche et droite, filait à travers la plaine dénudée, jusqu'au village, une vieille femme s'acheminait péniblement, appuyée sur l'épaule d'un beau et grand jeune homme, qui paraissait la traiter avec toutes sortes d'égards.

Et celui-ci, tout en évitant les cailloux de la route, disait à la vieille qui branlait la tête :

— Ma chère maman, je sais maintenant la valeur d'une affection comme la tienne. J'ai vécu trop longtemps dans un monde où tout n'est que calcul et mensonge, où l'homme est trop habitué à se défier de celui qu'il rencontre pour jamais s'abandonner à lui. Oh ! si tu savais comme cela fait du bien ; comme c'est bon, après avoir tenu son cœur fermé pendant des années, de le rouvrir enfin, de le rouvrir à celle qui, en dépit de tout, aime et pardonne, à sa mère. J'avais cru être heureux, mais je vois bien que je m'étais trompé, aujourd'hui que j'ai le véritable bonheur. Heureux !... Est-il bien vrai que je le suis, heureux !... Mon bonheur, si grand qu'il soit, je l'ai payé trop cher pour qu'il puisse être pur, pour qu'il ne s'y mêle pas l'amertume du remords...

Ses yeux s'emplirent de larmes et il murmura :

— Il manque quelqu'un pour le partager !

Et, plus bas encore, il ajouta :

— Mon pauvre père ! Dire que c'est moi qui l'ai tué !

La vieille souriait. Elle dit :

— Ne pleure pas, mon fieu. Ton père n'est pas ici, mais il assiste à notre joie, il partage là-haut notre félicité, sois en bien sûr, et regrette seulement que nous ne partagions pas la sienne.

— Puisses-tu dire vrai, répondit tristement celui qu'avaient, à son insu, ébranlé les théories et les exemples des Crapulets au milieu desquels il avait vécu.

— En douterais-tu ? fit la vieille effrayée.

— Non pas ! répondit Jacques vivement, mais sans conviction.

Et il reprit, abandonnant un sujet qu'il lui était douloureux d'approfondir :

— Ce qui est certain, c'est que désormais, ma chère maman, je ne te quitterai plus. Nous vivrons ensemble. Je suis fort, je suis bien portant, en un mot j'ai tout ce qu'il faut pour diriger tes hommes et m'adonner moi-même aux travaux de la terre. Entre mes mains, la ferme rapportera cent pour cent !

La vieille sourit :

— Tu n'as point changé, mon Jacquot : toujours ambitieux !

— Peut-être ! Mais avant d'être un bon fermier, je serai un bon fils. Tu verras, ma bonne maman, comme je te soignerai bien.

— Que j'aime à t'entendre parler ainsi !

Et Jacques, chez lequel s'agitait toujours, même aux heures les plus calmes de sa vie, le désir tumultueux de faire plus et de faire mieux, après avoir dans son imagination décuplé les revenus de la ferme, la voulait maintenant reconstruire :

— À côté de la chaumière, qui n'est pas assez confortable pour toi, je ferai bâtir une maison où tu seras...

La mère Dubanton d'un geste d'effroi l'avait arrêté :

— Non point, non point ! garde-t'en bien, mon fieu. J'ai passé la plus grande et la meilleure partie de ma vie dans la chaumière : j'entends y mourir comme ton pauvre père. Ce n'est pas à notre âge, vois-tu bien, sur le bord de la tombe, qu'on s'avise de construire.

— Il sera fait selon ta volonté, ma bonne mère.

Elle s'arrêta, parce que la chaleur était accablante et que la route était longue, mais elle reprit bien vite sa marche interrompue.

— Allons, allons ! dit-elle. N'oublions pas que nous avons encore une demi-lieu d'ici à l'église. Et dame ! je ne marche pas vite. Mais j'arriverai quand même à temps pour mettre mon cierge à la Bonne Vierge.

Jacques sourit.

— Le cierge quotidien, reprit la vieille, que j'ai promis de brûler à son autel, si mon fils revenait.

## VII

Il y a entre l'homme qui mène une existence folle et dissipée et celui qui pratique la vie calme et paisible de la famille, la différence qui existe entre un morphinomane et un être sain et vigoureux . Le premier éprouve des jouissances indéfinissables, dont la plus grande est peut-être d'oublier tout, jusqu'à soi-même. Le second est heureux de vivre, heureux d'être et non de rêver. Ses joies, moins violentes, sont cependant préférables parce qu'elles sont vraies et naturelles.

Mais là s'arrête le parallèle que l'on peut établir entre le morphinomane et le débauché. En effet, supposez que le morphinomane, s'apercevant un jour que sa vie n'est qu'un songe, tente de revenir à la réalité. Quel est alors son réveil ? Il voit son corps qui tombe en pourriture, il frémit d'horreur, ses os claquent et il demande la mort au poison auquel il avait demandé la vie. Le débauché au contraire, s'il a encore l'énergie de jeter le manteau de folie dont il s'était couvert, s'il lui est accordé, grâce à un heureux accident quelconque, de revenir au foyer qu'il avait déserté, y retrouve la félicité dont il se riait. Ses yeux versent des larmes de repentir et de joie, et il jouit d'autant plus du calme et du bonheur qu'il a connu la tempête.

La vie n'est qu'une série ininterrompue de contrastes, sans lesquels nous ne serions jamais heureux ni malheureux. Nos meilleures jouissances, nous ne les éprouvons qu'après les heures de tristesse et de douleur, et elles sont d'autant plus vives qu'ont été plus vives la tristesse et la douleur qui les ont précédées.

— Le soleil ne brille que pour nous mieux faire comprendre l'horreur des ténèbres, et la gaieté du blanc n'a pour but que de faire ressortir toute la tristesse du noir ». — Jacques n'avait pas été malheureux, puisque la fortune n'avait jamais cessé de lui sourire, mais l'ambition qu'il servait ne l'avait pas un instant laissé en repos, et c'est pourquoi, bien qu'il ne fût pas d'une nature paisible — tant s'en faut — il goûtait la paix, par contraste.

Et puis aussi il comprenait aujourd'hui, dans le repos et le calme de la nature, il comprenait ce qu'avait de honteux l'existence qu'il avait menée. Il semble que l'atmosphère des villes ne soit point pareille à celle des campagnes, et que dans celle-ci, plus pure et plus limpide, les pensées en

s'envolant se purifient. Que de fois, à la vue des forêts qui s'étendent, drapées dans leur majesté d'émeraude, à la vue des plaines infinies où le regard se perd, à la vue de la mer immense dont la vague acharnée hurle sans relâche, que de fois devant ces spectacles magnifiques, notre cœur, comme enivré d'espace, s'est dilaté ! Avec une sorte d'effroi, nous avons été tout à coup frappés de la vanité et de la vilenie de nos actions, de nos efforts et de leur but, et nous nous sommes alors écriés, en levant nos bras vers l'azur du ciel, que dérober à nos yeux de citadins les toits et les fumées de nos villes : Cela seul est beau !... Cela seul est grand !...

Ainsi pensait Jacques. Son passé maintenant, quand il s'y reportait, lui soulevait le cœur de dégoût et il éprouvait le besoin impérieux de se retremper l'âme.

Si la vanité des « grands » succès, qu'il avait remportés, le faisait maintenant sourire de pitié, les moindres incidents de sa vie nouvelle le touchaient et l'attendrissaient. Il ressentait en la société de sa mère une félicité qu'il ne se rappelait pas avoir jamais eue, durant sa première jeunesse. Le baiser qu'il déposait sur les joues ridées de la vieille, celui qu'elle lui rendait, la moindre parole, le moindre geste, tous ces menus témoignages d'une affection simple et pure, lui remplissaient l'âme d'une joie incomparable. Sans doute, il avait déjà, autrefois, goûté les joies de la famille, mais jamais avec une telle intensité.

Un soir, qu'assis au milieu de la lande, la tête appuyée sur les mains, il laissait errer sa pensée dans la mélancolie du crépuscule, des vers qu'il savait par cœur lui revinrent à la mémoire. Il les avait dits bien souvent, soit après quelque joyeux souper, à l'heure où tombe, comme la brume après un beau jour, la mélancolie, soit à quelque sentimentale maîtresse et pour occuper les loisirs de l'amour. Et toujours ils lui avaient charmé l'oreille et l'esprit. Or, il fut tout étonné en les récitant cette fois, devant le décor splendide de la nature grandiose dans son calme sévère, loin des hommes, loin de leurs vaines agitations, loin du tumulte des foules, il fut tout étonné d'éprouver une émotion encore inconnue. Cette fois, ce n'était plus seulement à son oreille, à son esprit que ces vers s'adressaient ; ce fut son cœur qui vibra sous un souffle nouveau, quand ces paroles, s'échappant de ses lèvres, tombèrent, harmonieuses, dans la nuit grandissant :

Lorsqu'au déclin du jour, assis sur la bruyère,  
Avec un vieil ami, tu bois en liberté,  
Dis-moi, d'aussi bon cœur lèverais-tu ton verre,  
Si tu n'avais appris le prix de la gaieté ?

Aimerais-tu les fleurs, les prés et la verdure,  
Les sonnets de Pétrarque et le chant des oiseaux,  
Michel-Ange et les arts, Shakespeare et la nature,  
Si tu n'y retrouvais quelques anciens sanglots !

Comprendrais-tu des cieux l'ineffable harmonie,  
Le silence des nuits, le murmure des flots,  
Si quelque part, là-bas, la fièvre et l'insomnie,  
Ne t'avaient fait songer à l'éternel repos.

Des larmes, mais des larmes d'une douceur infinie, lui jaillirent des yeux. Il les avait enfin compris, ces vers immortels du poète des Nuits : il les avait enfin compris, parce qu'il avait vécu, parce qu'il avait souffert, parce qu'il avait pleuré !

Debout dès l'aube, Jacques se rendait aux champs avec les gens de la ferme. Il les dirigeait et les aidait. Il ne revenait à la maison qu'à l'heure de la soupe, ayant grand faim et tout joyeux. Il embrassait sa mère et l'on se mettait à table, maîtres et serviteurs.

Quelquefois aussi, et pour se distraire, il décrochait son fusil et partait à la chasse. Que de souvenirs d'enfance il cueillait alors dans ses promenades à travers champs ! Tout le passé, le passé heureux, lui revenait à l'esprit. Il lui semblait seulement qu'il avait fait un mauvais songe, d'où il était sorti.

Le soir, après le souper, le jeune homme prenait dans une armoire un gros livre relié en parchemin jauni. C'était un livre d'heures. Il lisait à haute voix, tandis que la vieille mère raccommodait le linge. À la vérité, il ne lisait que pour elle, car il avait peu de goût pour ces lectures spirituelles. Peu à peu, cependant, il s'y habitua, et l'intérêt qu'il apportait alors dans ces lectures saintes était si grand, qu'elles se prolongeaient parfois jusqu'à une heure fort avancée de la soirée. Il oubliait sa fatigue et lisait toujours.

La vieille s'endormait, souriante, sur son ouvrage, et la chute du dé ou des ciseaux rappelait au jeune homme qu'il fallait se coucher.

Cinq mois s'écoulèrent ainsi, cinq mois de paix et de bonheur.

Hélas ! On dirait qu'en ce bas monde, la félicité ne s'épanouit que pour se flétrir aussitôt.

Un matin, Jacques fut tout étonné de ne point voir sa mère qui, comme lui, se levait aux premiers rayons du jour. Il entra dans sa chambre. Il trouva la vieille, dans son lit, les mains jointes, dormant le grand sommeil et semblant sourire au ciel qu'elle regardait.

Il lui ferma les yeux.

Semblable au lierre que l'on a détaché du chêne, le jeune homme, qui venait de perdre en sa mère son unique soutien et sa seule affection, dépérit rapidement. Il sentit peu à peu son cœur se refermer. Il n'éprouvait plus maintenant aucune des jouissances qui, quelques jours auparavant, faisaient toute sa félicité. Il devint indifférent à tout ce qui l'entourait.

Après tout, cela pouvait n'être que de la tristesse et passer avec elle. Mais il advint quelque chose de plus grave, qui devait décourager Dubanton. Les paysans l'avaient épargné, tant qu'avait vécu sa mère et par affection pour elle. À peine fut-elle enterrée, qu'ils devinrent hostiles à Jacques et lui tournèrent le dos. Ce jeune garçon aux allures élégantes qui jouait au gentilhomme campagnard, ce « Monsieur » de la ville sur le compte duquel courait dans le pays plus d'un bruit fâcheux, ne leur inspirait ni sympathie ni confiance. Il avait peu habité la contrée, il avait été élevé comme un fils de famille, il en avait pris le genre et les manières, bref les vieilles blouses ne le considéraient point comme des leurs et ne permettaient pas à leurs enfants de le fréquenter.

Jacques comprit que, dans ces conditions, il lui était impossible de vivre, seul, dans ce pays perdu au milieu de la Sologne.

Il régla donc au plus vite ses affaires de succession, et prit le train pour Paris. Il nourrissait de sains projets. Toute la fortune qu'il avait si mal acquise, il la donnerait aux pauvres et vivrait des rentes que lui rapportait la ferme entre les mains d'un fermier auquel il l'avait louée avant de partir. Il chercherait une occupation honorable et ne reverrait plus aucun de ses amis d'autrefois.

Malheureusement, il était de ceux, pleins d'ambition et faibles de caractère, pour lesquels l'atmosphère de Paris est mortelle. À peine eut-il mis le pied sur l'asphalte des boulevards que la fièvre de la foule le gagna, il fut pris de vertige. À la première vitrine qu'il aperçut, remplie de bijoux étincelants, son œil s'alluma de convoitise ; au premier équipage qui l'éclaboussa, sa vanité le mordit au cœur ; à la première femme un peu bien tournée qui passa devant lui, froufroulante, dans une vague de parfum, il perdit la tête. Il se rappela qu'il avait eu tout cela, autrefois, il se dit qu'il pouvait l'avoir encore. La vanité qu'il croyait desséchée soudain se mit à bouillonner dans son cœur, gonfla, déborda et se répandit par toutes ses veines, comme une lave en fusion. Le Jacques Dubanton d'hier, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, et par ce seul fait qu'il avait changé de milieu, était redevenu celui d'autrefois.

## VIII

Avant de quitter la Sologne et de prendre le train qui devait le porter à Paris, Jacques, nous l'avons dit, s'était juré de ne revoir aucun des personnages qui avaient joué un rôle dans sa triste vie.

Il n'était pas à Paris depuis huit jours, qu'il sonnait à la porte de M. Barnesse. Certes, il était bien décidé à ne plus employer les moyens honteux dont il s'était servi pour faire fortune. Et pourtant, quelque chose d'instinctif et de fatal le poussait chez l'usurier : il avait comme vaguement conscience que là était sa destinée.

— Je ne ferai plus d'usure, se disait-il, c'est entendu, mais ce vieux Barnesse a plus d'une corde à son arc. Pourquoi ne me ferait-il pas gagner d'argent d'une manière honnête ?

Il n'eut pas le courage d'analyser plus précisément le sentiment qui, en cette minute, le faisait agir, sans quoi il aurait compris ceci : son ambition venait de se réveiller, ardente et affamée, et il était décidé à tout pour la satisfaire.

Dès qu'il eut franchi le seuil de l'hôtel du député, il entendit la voix de Jane Barnesse. Elle chantait dans le salon, en s'accompagnant au piano.

Jacques se souvint ; ses anciens projets lui revinrent à la mémoire : il les trouva magnifiques.

Sans hésiter, il ouvrit la porte et entra.

Au bruit qu'il fit, la jeune fille tourna la tête.

— Oh ! pardon, mademoiselle, fit Jacques feignant de l'avoir dérangée par mégarde. J'allais voir Monsieur votre père dans son cabinet, et croyant ne rencontrer personne, je m'étais permis de traverser le salon.

La jeune fille sourit et il s'inclina.

Jacques Dubanton était bien décidé à ne pas laisser échapper une si brillante occasion d'entrer en matière.

— J'espère, Mademoiselle, continua-t-il, que vous ne m'en voudrez pas de vous avoir interrompue.

— Aucunement, Monsieur.

— Et la meilleure preuve que vous m'en puissiez donner, celle que vous m'allez donner, c'est de reprendre votre chant.

Elle rougit.

— Oh ! vous voulez rire, Monsieur !... Je chante si mal.

— Il ne vous sied pas d'être modeste, Mademoiselle.

— Vous êtes un flatteur.

— Je suis sincère.

— Vous ne m'avez jamais entendue !...

— La réputation n'a-t-elle pas des ailes. Allons, faites-moi ce plaisir ou je demeurerai persuadé que vous me tenez rigueur de vous avoir troublée, — ce dont je serais au désespoir.

— Mais... vous serez indulgent ?

— On n'est indulgent qu'avec les gens médiocres.

Elle se remit à jouer et chanta.

Sa voix était pure, assez bien posée, quoiqu'un peu frêle. À un passage difficile de l'accompagnement, elle s'embrouilla et dut s'arrêter.

— Vous voyez bien, fit-elle d'un petit air dépité, que je joue très mal.

— Vous permettez ? dit Jacques.

Et, ayant approché un tabouret du clavier, il reprit le morceau.

Sous ses doigts habiles, les notes s'envolaient, nettes et légères, tantôt douces, tantôt fortes, habilement nuancées. Mieux soutenue, mieux guidée, la voix de la jeune fille était maintenant moins timide, plus franche, plus sûre d'elle-même et semblait s'abandonner sur les ondes mêmes de la mélodie.

Quand le morceau fut achevé, elle dit à Jacques.

— Vous possédez un véritable talent, Mon- sieur. Permettez-moi d'en être jalouse. Oh ! que je serais heureuse de pouvoir jouer ainsi ! Mais je n'y arriverai jamais. C'est un don, cela ne s'acquiert pas.

— Vous avez, Mademoiselle, de grandes dispositions et vous réussirez.

— C'est ce que l'on dit toujours aux gens que l'on veut consoler. Vous êtes aimable, mais je ne m'y trompe pas.

Elle s'arrêta, puis reprit tout à coup :

— Monsieur, vous m'avez demandé quelque chose, je vous l'ai aussitôt accordé. À mon tour, je vous prie de bien vouloir me jouer cette valse que je puis à peine déchiffrer et que j'adore. Je suis sûre que, interprétée par vous, elle doit être divine.

Et ce disant, elle tira d'un casier à musique une partition qu'elle disposa devant les yeux du jeune homme.

Après avoir étudié des yeux le texte, et plaqué quelques accords, il joua.

D'abord, ce fut timide, saccadé, haché, comme une ébauche. Il hésitait. Peu à peu, son jeu s'assura. Les notes maintenant étaient moins désagréablement scandées, plus fondues. Bientôt elles jaillirent, désordonnées, folles, coururent échevelées.

La jeune fille, à côté de lui, un peu penchée sur son épaule, comme ravie en extase, l'écoutait, retenant son haleine. Il lui semblait que, sur cette harmonie, tout son être se laissait emporter, qu'elle entrevoyait ces pays merveilleux, féeriques, qu'enfantait dans ses rêves son esprit romanesque.

— Oh ! que c'est beau ! Que c'est donc beau ! murmura-t-elle, tout émue, quand se fut perdue dans le silence la dernière vibration de la

dernière note. Oh ! que je voudrais jouer comme vous !

Quelque temps elle demeura pensive, sans dire un mot, et puis, tristement, elle soupira :

— Tenez, Monsieur Dubanton, voilà deux mois que je travaille cette cantate avec laquelle vous m’avez trouvée aux prises. Je dois la chanter en matinée chez M<sup>me</sup> de Roesberg, la semaine prochaine. Eh bien ! j’ai beau me donner du mal, je ne fais aucun progrès. Je ne sais pas m’accompagner et je n’ai personne qui puisse le faire. Si, miss Dolly peut-être, mais son jeu méthodique m’exaspère : elle ne joue pas, elle ânonne !

L’intrigant se sentait en trop bonne voie pour ne pas aller de l’avant.

— Si vous vouliez, dit-il effrontément, je pourrais peut-être vous être de quelque secours ?

— Que voulez-vous dire ?

— Je suis définitivement de retour à Paris et, comme autrefois, je viendrai voir votre père tous les matins. Eh bien ! si vous le permettez, je pourrai, pendant une demi- heure, vous accompagner au piano.

— Vraiment, vous feriez cela ? Cela ne vous ennuerait pas ?

— J’en serais très heureux, plus heureux que vous ne pouvez le croire.

Jacques sourit : il avait dit vrai.

Il fut fait ainsi qu’il l’avait dit. À dater de ce jour, Jacques Dubanton vint quotidiennement voir Jane Barnesse, sous le prétexte fallacieux qu’il lui avait donné.

La jeune fille était ravie ; le jeune homme, comme on pense, l’était bien davantage. Il était enfin entré dans la place et se promettait bien de n’en sortir que vainqueur.

Souvent, il lui arrivait de se frotter les mains, en disant :

— Eh bien ! mon vieux Jacquot, tes affaires vont bien. Décidément je ne regrette pas d’être rentré à Paris. Épouser la fille d’un député ! Bigre ! Cinq ou six millions de dot pour le moins et le monde à mes pieds. Je pourrai dire alors que je n’ai pas trop mal dirigé ma barque !

Ce n’était pas seulement chez elle que Jacques Dubanton voyait Jane Barnesse. Elle montait à cheval, tous les matins, au Bois. Il la rencontrait

souvent, accompagnée d'un domestique qui n'était guère gênant et qui savait se tenir à distance, dès qu'il le jugeait convenable. Alors les deux jeunes gens s'enfonçaient dans une allée déserte. Ils trottaient de conserve, causant de choses et d'autres. Elle était charmante, à cheval, droite et bien cambrée, et montait à merveille. D'ordinaire, elle avait un cheval assez sage, mais plein de sang, et elle prenait plaisir à l'agacer. La bête, bien vite s'énervait : le trot souvent se changeait en galop. Au lieu de la retenir alors et de la calmer, elle l'excitait davantage. Elle aimait à se sentir emportée sur l'animal fougueux, en une course folle, vertigineuse. Peut-être les chevauchées des héros de ses romans lui revenaient-elles alors à la mémoire. « Plus vite, plus vite !... » criait-elle, enivrée de vitesse, et de sa fine cravache à pommeau d'or, elle cinglait les flancs de son cheval, dont l'allure redoublait. Parfois, de petits paquets d'écume lui venaient dans le visage. Elle riait et criait de plus belle à Jacques qui se gardait bien de la lâcher d'une tête : « Plus vite ! plus vite encore !... Dieu que je suis heureuse !... »

Quand se terminait cette galopade insensée, la jeune fille était pâle, toute pâle ; sous la chair diaphane de son visage on voyait courir les réseaux bleus de ses veines ; seules, ses pommettes étaient pourpres, comme si tout le sang de ce corps frêle et chétif se fût porté là. Quelques instants, elle demeurait, essoufflée, sans pouvoir prononcer une parole et puis, quand elle avait repris haleine, elle murmurait : « Si papa voyait cela, il ne serait pas content. Ce pauvre papa, il m'aime tant qu'il a toujours peur que je ne me fasse du mal. »

Il arriva que, comme Jacques se prêtait à tous ses caprices et flattait habilement sa nature à la fois sentimentale et romanesque, elle ne tarda pas à lui vouer une profonde amitié.

— Il n'y a que vous qui me compreniez, lui dit-elle un jour.

Le jeune homme ne doutait plus maintenant de la réussite de son plan.

Il attendait seulement le moment propice de brusquer l'attaque.

Cette occasion ne tarda pas à se présenter. Un matin, à cheval, voyant la jeune fille plus expansive que jamais, et comme elle venait de lui dire : Décidément, Monsieur Dubanton, c'est à croire que nous avons la même nature, tant nous nous comprenons !... il répondit :

— Est-ce d'aujourd'hui que vous vous en apercevez ? Pour ma part, il y a beau jour que je m'en suis fait la remarque, même j'ai pensé quelque chose... quelque chose que je garderai pour moi !

Elle jeta sur lui un regard interrogateur. Mais, lui, secoua la tête.

— C'est un secret, Mademoiselle.

— Un secret ? Oh ! je veux savoir.

— Non.

— Et pourquoi ne voulez-vous pas me le dire ?

— Parce que si je vous disais ce secret, ce serait sous forme d'une demande, et que si Vous ne m'accordiez pas ce que je vous demanderais, j'en mourrais de chagrin.

— Et si je vous l'accordais ?

— J'en mourrais de joie.

— Vous m'intriguez. Monsieur Dubanton, je veux savoir !

Elle dit cela, frappant du pied son étrier, comme un enfant gâté qui n'entend pas qu'on lui résiste.

— Voulez-vous donc me tuer ? dit Jacques.

Elle sourit tout à coup, comme si quelque idée charmante lui eût traversé l'esprit, et changeant de ton, d'une voix douce, presque câline, elle répondit :

— Je veux au contraire votre bonheur, et j'ai comme le pressentiment qu'il dépend de ce secret !...

Étonné, il la regarda :

— Vous avez donc deviné ?

Elle baissa les yeux et rougit.

— Peut-être, murmura-t-elle.

— Est-il vrai ? Oh ! Jane, que le ciel vous entende.

— Chut !... fit-elle.

— Voudriez-vous m'empêcher de parler, maintenant que vous m'y avez autorisé ?

— Non... seulement... l'endroit est peut- être mal choisi...

— Pour vous dire, Jane, que je vous aime, que je vous adore !... Non, non !...

— Taisez-vous !... si quelqu'un nous voyait !

Mais lui ne voulait rien entendre :

— Oui, je vous aime, Jane, et personne désormais ne m'empêchera de vous le dire. Depuis le jour où je vous vis pour la première fois, je compris que nos destinées étaient communes. Vous m'étiez apparue comme un de ces êtres étranges que chantent les poètes, qu'on voit danser en ronde sur les grèves, par les nuits claires, qui s'évanouissent dans les premiers rayons de l'aube pour remonter au ciel. La douceur de votre voix, plus douce que les soupirs d'un zéphyr printanier dans les bois renaissants, la légèreté de vos pas qui me semblaient à peine effleurer le sol, vos regards tout imprégnés du vague de l'infini, le mystère dans lequel vous flottiez, vous tout entière enfin, plus vision que réalité, plus rêvée que vécue, plus fée que reine, tout en vous, et vous-même m'aviez séduit. Hélas ! Je n'osais vous confesser l'amour qui me consumait. Je sentais en effet que si vous m'aviez repoussé, il n'est pas de folies que je n'eusse faites pour vous avoir. Jane !... vous connaissez les histoires merveilleuses de ces chevaliers tout bardés de fer, qui, la nuit, sur une échelle de soie que balançait la brise, montaient jusqu'à la chambre où reposait leur maîtresse. D'un bond, ils escaladaient le balcon de pierre, ils la prenaient dans leurs bras, l'enlevaient, se laissaient glisser, avec leur précieux fardeau, tout le long des murailles baignées de rayons de lune, jusqu'à terre. Ils enfourchaient leur haquenée frémissante qui, les éperons enfoncés dans le flanc jusqu'au talon, partait, folle, écumante, volait par monts et par vaux, buvant l'espace, jusqu'au manoir silencieux, caché dans la profondeur des bois. Point de dangers, point d'obstacles qui fussent capables de les arrêter. Le ciel lui-même se fût-il opposé à leur course, qu'ils lui eussent montré la lame nue de leur épée !... C'est que l'amour, ce dieu tout-puissant, les animait !... Eh bien ! Jane, tout ce qu'ils firent, ces héros, dont les récits merveilleux charmèrent vos insomnies, tous les exploits invraisemblables qu'ils accomplirent, tout cela je l'aurais entrepris, audacieux insensé, parce que je vous aime !

Les yeux à demi fermés, elle l'écoutait, haletante d'émotion, le cœur en feu. Elle avait abandonné les rênes qui flottaient sur l'encolure de son cheval.

— Oh ! murmura-t-elle, moi aussi, mon beau chevalier, je vous aime !...

— Jane !... vous serez ma femme, n'est-ce pas ?...

— Oui.

Elle lui tendit la main. Ivre de joie, il la prit, la porta à ses lèvres : la jeune fille eut un frisson et pâlit.

Ils étaient seuls : ce matin-là, le domestique ne les avait pas accompagnés. Jacques se pencha, entoura de son bras la taille de Jane : il voulut l'attirer à lui. Elle le repoussa doucement. Comme un cavalier venait d'apparaître au détour de l'allée, il n'insista pas, mais à l'éclat inaccoutumé dont brillèrent les yeux de la jeune fille, Jacques comprit qu'il n'avait plus qu'à vouloir, qu'elle était à lui, tout entière à lui.

## IX

Le soir même, M. Barnesse vit sa fille entrer dans son cabinet.

Elle s'assit dans un fauteuil, et, sans autre préambule :

— J'ai à vous parler, lui dit-elle.

Sa voix tremblait : le vieillard s'en aperçut et lui demanda, inquiet :

— Qu'as-tu donc, ma mignonne ?

— Mon père, la chose dont je veux vous entretenir est grave, très grave !...

— Bah ! fit l'autre en riant, car il soupçonnait maintenant une puérilité.

Néanmoins, attentif comme d'ailleurs il l'était toujours aux moindres discours de sa fille, il déposa sur le bord du bureau la plume qu'il tenait à la main, éloigna son fauteuil de la table et s'étant croisé les mains sur le ventre :

— Je suis tout oreilles, dit-il.

Jane, qui s'était accoudée sur le bureau, y avait pris une feuille de papier qu'elle froissait entre ses doigts.

— Mon cher papa, dit-elle, après un instant de réflexion, je vais avoir vingt-deux ans, dans quelques jours.

— Et tu viens me demander de te faire un cadeau à l'occasion de ton anniversaire ?

— Vous avez deviné, mon bon père.

— Comme je te connais, ma fille.

— Seulement, fit la jeune fille avec une petite moue d'enfant gâté, le cadeau que je vais vous demander, n'est pas un cadeau ordinaire.

— Explique-toi.

— Je viens vous demander de me donner... un mari.

Le vieux Barnesse se renversa en arrière et éclata de rire. Le duc de Valcerte venait de lui apparaître : il le savait à point, c'est-à-dire ruiné, et se réjouissait à l'idée que sa fille désirant se marier, accepterait avec bonheur le premier époux qu'il lui présenterait.

— Ha ! par exemple !... s'écria-t-il. Celle- là, elle n'est pas mal !... Tu veux un mari, ma fillette. Eh bien ! mais, on va t'en donner un, et un beau encore que t'envieront toutes les duchesses de la terre.

Il s'arrêta, puis, comme prenant plaisir à tourner autour du pot :

— Seulement, ma mignonne, ça ne se trouve pas comme ça du jour au lendemain, un mari. Il faut chercher : le choix est difficile.

Jane rougit, baissa les yeux et murmura en déchirant lentement, d'un bout à l'autre, la feuille de papier qu'elle tenait à la main :

— Il est fait, mon père.

Du coup, le vieux ne riait plus. Il se redressa dans son fauteuil, tout droit, et, le visage cramoisi, les yeux démesurément ouverts :

— Tu dis ?

Jane venait de se lever : froidement, elle jeta ces mots, qu'elle scanda :

— J'aime M. Jacques Dubanton.

Et plus bas, bien que distinctement, elle ajouta :

— Et je lui ai promis ma main.

La foudre fût tombée aux pieds de Barnesse qu'elle l'eût moins ahuri que ne le firent ces dernières paroles.

— Dubanton, répéta le vieillard qui étouffait, Jacques Dubanton !... Promis ta main !... À lui !... Tu as fait cela !... Toi ! Tu as promis ta main à ce chenapan !...

— Chenapan !... Vous avez dit : chenapan, mon père. En vérité, je vous saurais grâce de vous expliquer.

— Oui, répéta le vieux, qui à son tour s'était levé et qui, hors de lui, arpentait la pièce. Oui, c'est un chenapan, une canaille, tu entends bien, une canaille !

— Pourquoi dites-vous cela aujourd'hui, mon père, alors que vous m'avez toujours dit le contraire. Comment, cet homme qui ne vous quitte pas, auquel vous m'avez dit maintes fois porter un grand intérêt, cet homme qui est votre ami, en un mot, est un chenapan, une canaille !... Vous voulez plaisanter, mon père, ce n'est pas possible : je ne vous ferai jamais l'injure de croire que vous comptez des chenapans et des canailles au nombre de vos amis !

À ce coup droit qui l'atteignait en pleine poitrine, le vieillard se troubla, ne sut que répondre.

Il prit un biais.

— Heureusement, dit-il, que ta maladresse — je qualifie cela de maladresse — est réparable. La parole donnée à une fripouille ne peut engager une honnête fille comme toi, dont la bonne foi s'est laissée surprendre. Tu as été trompée. Le misérable — il me semble le voir d'ici — a abusé de ta naïveté. Dieu merci, il est encore temps d'arranger l'affaire. Je m'en charge !

Il s'était peu à peu lui-même rassuré, mais quand, jetant un regard sur sa fille, il l'aperçut devant lui, immobile, livide et le visage altéré, il eut peur.

— Ma fille !... Ma fille !... Je t'en prie, ne pense plus à cet homme. Chasse-le de ta pensée !...

— Pourquoi ?

— Parce que... parce que tu ne peux pas l'épouser.

— Pourquoi ?

— Ah ! tu me fais bien cruellement souffrir !...

— Quels sont donc les crimes qu'il a commis ? Dites, dites, mon père !

— Ce n'est pas un homme de ton monde.

— La belle affaire : si c'est là tout ce que vous lui reprochez ! Mais non, il y a autre chose : vous l'avez appelé canaille, dites-moi qui vous autorise à le traiter de canaille : je veux savoir !...

Le vieux fit quelques pas et, s'arrêtant devant sa fille, les bras croisés :

— Tu veux savoir ?... s'écria-t-il d'une voix rauque. Eh bien !... c'est un usurier, moins qu'un usurier, un courtier d'affaires véreuses ! As-tu compris, maintenant !

— un usurier ?... Un courtier d'affaires véreuses, répétait Jane. Vous connaissez donc de ces gens-là ?

Pour la seconde fois, Barnesse sentit le terrain se dérober sous ses pieds. Il comprit qu'il lui était maintenant impossible de biaiser.

Seulement il chercha à s'excuser :

— Oui. J'ai dû avoir recours à lui, pour certaines affaires d'argent. C'est comme ça, dans la vie. On est quelquefois obligé de fréquenter des gens de rien... comme ce Dubanton.

Il s'embarrassait, faisait de grands gestes, parlait avec difficulté. Jane l'observait attentivement. Tout d'un coup elle eut comme une intuition de ce qu'était son père, elle se rappela certains faits, les rapprocha, en tira des conséquences. Elle comprit tout, mais son respect filial l'emporta sur le mépris. Elle se refusa de juger son père : même il lui était si pénible de l'entendre essayant de justifier sa conduite qu'elle l'interrompit :

— Il suffit, dit-elle. J'ignore — je veux ignorer — si tout ce que vous me dites est vrai. Ce que je sais, c'est que j'aime Jacques Dubanton, quel qu'il soit, et que je l'épouserai.

— Après tout ce que je t'ai dit !

— Que m'importent vos affaires d'argent !... Je l'aime et je lui appartiendrai !

Et disant cela, brisée par l'émotion, elle se laissa choir sur un fauteuil.

Barnesse fut pris d'une vague terreur. « Une vive contrariété peut la tuer », lui avait dit un jour un médecin. Il tomba à genoux à ses pieds, lui prit les mains, éclata en sanglots :

— Ma fille !... Ma chère enfant !...

Et en lui-même il pensait :

— Le misérable, il l'a ensorcelée !... J'aurais dû me méfier... Imbécile que j'ai été le jour où j'ai laissé pénétrer ce monstre chez moi !... Ah ! l'intrigant !... Mais qu'est-ce qu'il a donc dans la peau pour séduire ainsi les femmes !...

Une pensée lui vint alors :

— Tiens, se dit-il, j'ai trouvé le moyen de couler mon homme.

Il reprit à haute voix :

— Écoute, ma Janette, tu veux savoir ce que c'est, cet homme !... Tu veux que je te dise pourquoi tu ne peux pas l'épouser ! Eh bien ! écoute !... Il est ce qu'on appelle un chevalier d'aventures. Fils de paysan, c'est une fille qui l'a lancé. Il a eu dix, vingt maîtresses !... Il en a encore !... Il se moque de toi !... Comprends-tu bien maintenant pourquoi tu ne peux pas l'épouser !...

Or, il advint que ce langage produisit l'effet contraire à celui qu'en attendait Barnesse. L'homme que lui représentait ainsi son père, Jane le voyait, beau, fier, brave, adulé, courtois. Son amant, c'était maintenant à ses yeux comme un héros de roman. C'était un de ces hommes extraordinaires, à qui la fortune sourit, qu'elle comble de ses faveurs, favori de la gloire et du succès. Et ce n'est point du mépris, mais de l'orgueil, qu'elle éprouva à la pensée que Jacques, ce Don Juan au charme mystérieux duquel mille femmes n'avaient pu résister, qu'elles désiraient toutes, allait lui appartenir, l'avait choisie pour partager sa vie d'aventures.

Elle se leva et cette fois, avec une sorte de fierté, elle répondit :

— Je l'épouserai !

## X

Quand, le lendemain, Jacques Dubanton se réveilla, on lui remit un message de Barnesse. Le vieux, en termes assez froids, le pria de passer le plus tôt possible à son bureau.

Jacques, qui se doutait de la tournure qu'avaient prise les événements, ne put s'empêcher de sourire en songeant à l'accueil qu'on lui réservait. Mais il était parfaitement rassuré, comme un général dont le plan de bataille bien étudié ne permet aucune surprise.

C'est donc le sourire sur les lèvres qu'il entra dans le cabinet du « patron ».

— Qu'y a-t-il, Monsieur Barnesse, que vous m'ayez fait appeler de si bonne heure. Je gage qu'il s'agit encore d'une petite combinaison de votre façon, dans laquelle je puis vous être de quelque utilité.

Le vieux fronça les sourcils.

— Il y a, jeune homme, qu'il se passe en ce moment des choses que je ne suis pas d'humeur à supporter.

— Diable !

— Ne faites pas l'ignorant. Vous savez bien de quoi je parle !...

— Ma foi, non !

Barnesse qui était assis devant son bureau, perdant toute retenue, se leva, et d'une voix qu'étranglait la colère :

— Vous avez séduit ma fille !...

L'autre sourit :

— Et j'en suis flatté !

— Pas moi.

— Vous n'êtes pas aimable ! fit Jacques.

Et il ajouta en ricanant :

— Pour un homme du monde !...

— Ah !... en voilà assez !... Ne vous fichez pas de moi, n'est-ce pas !...

— Je ne me le permettrais pas ! Mais revenons à la question. Je vois que M<sup>lle</sup> Jane vous a touché un mot...

— Elle m'a tout dit, Monsieur.

— C'était son devoir. Eh bien, oui, M<sup>lle</sup> Jane Barnesse, votre fille, m'a fait l'honneur de répondre aux sentiments que j'ai pour elle.

— Vous ?... Vous voulez me faire croire que vous aimez ma fille !... Le malheur est que je vous connais trop, mon ami. Voyons, parlons raisonnablement : cartes sur table. Je vois clair dans votre jeu, qui pour être malhonnête n'en est pas moins digne d'un habile homme. Vous voulez épouser ma fille, non parce que vous l'aimez — un ambitieux tel que vous n'a pas le temps d'aimer — mais parce que vous vous dites qu'en devenant mon gendre, vous entrerez dans le monde, but et couronnement de votre vie d'aventurier. Vous vous êtes dit aussi que, ma fille étant malade et pouvant succomber à une vive contrariété, je n'aurais pas le courage de lui dire la vérité et de la désabuser.

— Qu'en savez-vous ?

— Vous croyez donc que je ne vous connais pas !

— Nous savons fait assez de saletés ensemble pour pouvoir nous estimer à notre juste valeur.

— Taisez-vous.

— Ça vous embête ! À défaut d'honnêteté, il vous reste du moins la susceptibilité.

— Vous tairez-vous à la fin.

— Quand je vous aurai demandé la main de votre fille et que je l'aurai obtenue.

— Alors, vous vous imaginez...

— Pourquoi pas ?

— Eh bien ! Je dois reconnaître que je n'ai jamais rencontré sur mon chemin un homme ayant autant d'aplomb que vous !...

— Vous appelez cela de l'aplomb : je vous dit que c'est de l'amour.

— Trêve de plaisanteries.

— Je ne plaisante pas. Et puis, franchement je ne comprends pas pourquoi tant d'éclats ? Mais ce mariage devrait vous transporter de joie !... Essayez donc de trouver par le monde un gendre avec lequel vous vous entendrez aussi bien qu'avec moi.

— Cette fois, c'est pousser trop loin la raillerie ! Sortez, Monsieur !...

Le vieillard s'était levé et menaçait le jeune homme de la main.

— Ho ! ho !... fit Jacques, qui, toujours assis dans un fauteuil, les jambes croisées, n'avait même pas remué. Ho ! ho !... Monsieur Barnesse, si vous continuez sur ce ton là. nous ne pourrons bientôt plus nous entendre.

— Voulez-vous sortir !... criait le vieux écumanant.

— Non.

— Vous...

— Je refuse. M<sup>lle</sup> Jane Barnesse m'a donné sa parole et la parole de M<sup>lle</sup> Barnesse vaut mieux que celle de son père.

— Vous m'insultez.

— Encore !... Vous voyez des insultes partout, ce matin. Ah ! je vous ai connu plus raisonnable et plus accommodant.

— Ma fille retire sa parole, Monsieur.

— Faites-la venir et qu'elle le dise elle-même.

Deux poings s'abattirent sur la table avec une telle violence qu'elle faillit se briser.

— Misérable ! hurla l'usurier, vous savez à quel point vous la tenez !... Mais ce que vous ignorez, c'est que je suis prêt à tout, vous m'entendez bien, à tout, plutôt qu'à consentir à ce mariage. S'il est nécessaire, je la mettrai au couvent !

— Vous la mettez, vous la mettez !... Tout doux ! vous en parlez bien à votre aise. Elle est libre, je crois, et les temps sont passés où l'on mettait de force les enfants au couvent.

— Vous voulez rire !... Ne suis-je pas son père ? Je ferai pour son bien ce qu'il me plaira de faire.

— Même la tuer.

— Ah ! je le savais bien que c'était là votre idée. Mais tout, tout, même la mort, est préférable pour elle à la vie qu'elle aurait avec vous ?

— Vous vous trompez. Si invraisemblable que cela vous paraisse, je l'aime et je saurai la rendre heureuse.

— Permettez-moi d'en douter. D'ailleurs, ce n'est point pour vous entendre que je vous ai prié de venir, mais seulement pour vous dire de ne plus jamais remettre les pieds ici.

Le visage de Jacques, à ces mots, devint pourpre. Toutefois le jeune homme sut maîtriser sa colère :

— Soit, répondit-il froidement, j'obéirai. Vous me chassez comme un valet. Je ne reparaitrai plus jamais devant vous. Mais avant de franchir cette porte, laissez-moi vous dire encore deux mots. Vous me prêtez de bien noirs projets : vous prétendez que je n'aime pas votre fille, que mon seul désir est de devenir votre gendre. À mon tour de vous dire pourquoi, après m'avoir reçu si mal, vous me jetez à la porte : c'est que je contrarie, Monsieur Barnesse, de bien jolis plans, c'est qu'en aspirant à la main de votre fille, je deviens le rival du duc de Valcerte, auquel votre orgueil la réserve. N'ai-je pas deviné ?

— Vous avez dit ?

— La vérité. Je veux entrer dans votre monde, c'est possible ; vous voulez entrer dans celui des Valcerte. Pour entrer dans votre société, j'ai pris le parti d'épouser une jeune fille qui m'aime, que j'aime et que je rendrai heureuse. Pour entrer dans la société des Valcerte, vous ne rougiriez pas de livrer votre fille à un noceur décavé, à un homme que vous avez ruiné, qui se fiche d'elle et qu'elle est trop intelligente pour aimer jamais !

— Je ne vous permets pas d'apprécier ma conduite !

— Je le comprends.

— Un mot de plus et je vous fais chasser par mes gens.

Dubanton se leva.

— Non, dit-il simplement.

— C'est un défi ?

— Si vous voulez.

Barnesse se précipita sur un timbre et déjà il avait le doigt dessus, quand Jacques, parfaitement maître de lui, tranquillement, tira de sa poche un dossier qu'il jeta sur le bureau.

— Voilà ce qui vous en empêchera ! dit-il.

Le vieillard avait lu : Petites affaires pas très propres de Sa Majesté Barnesse I<sup>er</sup>, roi des filous.

Il pâlit.

— Ha !... C'est par là, Monsieur Dubanton, que vous croyez me tenir ?

— Peut-être, dit Jacques en allumant une cigarette.

Barnesse réfléchit un instant, et reprit d'un ton radouci :

— Voyons, on pourrait peut-être s'entendre.

— À la bonne heure, vous devenez raisonnable.

— Je reconnais que vous avez entre vos mains des papiers compromettants pour moi.

— C'est mon avis.

— Eh bien ! si je vous achetais votre dossier.

Jacques sourit.

— Je m'y attendais, dit-il.

— Que demandez-vous ?

Jacques tira quelques bouffées de sa cigarette, fit le tour de la pièce et revenant se placer en face de son antagoniste.

— Rien, répondit-il.

— C'est beaucoup, fit le député. Allons, réfléchissez et surtout ne vous exagérez pas la valeur de ces quelques papiers portant ma signature et qui sont entre vos mains. Encore une fois que demandez-vous ?

— Rien, je vous le répète, parce ce je ne veux pas les vendre.

— Et pourquoi ?

— Mon Dieu, mon bon Monsieur Barnesse, la raison en est simple : vous n'êtes pas assez riche pour acheter ces papiers. Je sais ce qu'ils valent.

— Mais cependant... si je vous offrais une grosse somme ?

— Je la refuserais. Quel nom donneriez-vous à un général qui, la veille de la bataille, vendrait ses canons à l'ennemi ? Un imbécile, n'est-ce pas. Eh bien ! je ne veux pas être un imbécile, Monsieur Barnesse.

— Alors, dit le vieux rageusement, vous ne voulez pas ?

— Non.

— Cent mille francs ?

— Non.

— Deux cent mille ?

— Je vous ai déjà dit que vous n'étiez pas assez riche.

Le vieillard tremblait de colère. Un cri rauque, une sorte de rugissement de bête fauve s'échappa de sa poitrine ; il saisit le dossier et, avec un ricanement de triomphe, il le déchira.

— Ha ! ha !... s'écria-t-il. Vous avez perdu une bien belle affaire, Monsieur Dubanton !

L'autre haussait les épaules.

— Vous me croyez donc bien bête, dit-il simplement. Alors, vous avez pensé que ce dossier... Oh ! Monsieur Barnesse, vous n'avez pas bonne opinion de moi ! J'ai profité de vos leçons et, si grâce à vous, je suis aujourd'hui une canaille, je suis du moins une habile canaille ! Les papiers que vous avez déchirés n'étaient qu'un double ; l'original est en lieu sûr.

— Misérable !

Et le vieillard, les yeux hagards, claquant des dents, s'abattit lourdement sur un siège.

Jacques mit son chapeau :

— Au revoir, Monsieur Barnesse !... Réfléchissez bien et calmez-vous. J'espère que vous reviendrez à de meilleurs sentiments et que vous ne me forcerez pas à employer de vilains moyens qui me répugneraient autant qu'ils vous seraient désagréables. N'oubliez pas que je vous ai demandé la main de votre fille ; demain vous me donnerez la réponse.

Il fit un moulinet avec sa canne et, sur le seuil de la porte, il lança, ironique, au vieux :

— Au revoir... beau-père !

## XI

Les événements s'étaient jusqu'ici déroulés suivant les prévisions de Jacques et selon ses désirs. Jane l'aimait, Barnesse le craignait et tremblait de tous ses membres, bref tout allait pour le mieux.

Cependant, quand il vit le lendemain, puis le surlendemain se passer sans que le vieillard donnât signe de vie, Dubanton commença de s'inquiéter. Cela n'était plus dans ses prévisions. Il s'interrogea anxieusement. Barnesse voulait-il résister ?... C'était impossible, il était à sa merci. Jane, à la suite d'une scène violente avec son père, était-elle tombée malade ? C'était plus vraisemblable, mais cela n'expliquait pas le silence de Barnesse qui, dans ce cas, eût au contraire cédé tout de suite.

En proie à une vive agitation, Dubanton prit à plusieurs reprises le chemin du boulevard Malesherbes, mais chaque fois il revint sur ses pas avant d'avoir sonné à la porte ; ce n'est pas que le courage lui manquât de se trouver en présence de Barnesse, mais il craignait de n'être point reçu, et d'être ainsi contraint de mettre à exécution ses projets de vengeance : il aimait mieux patienter.

Huit jours s'étaient écoulés, quand un après-midi, le coupé de M. Barnesse s'arrêta devant le rez-de-chaussée de la rue Murillo. C'était la première fois que le député venait chez Dubanton. Celui-ci le reçut aimablement, cherchant à deviner sur son visage les dispositions qu'il apportait.

Barnesse paraissait, non point accablé, ni coléreux comme on l'aurait pu croire, mais plein de sang-froid, alerte, joyeux même.

La conversation longtemps fut frivole. Le vieux parlait avec volubilité, sans souffler, sans même laisser à son interlocuteur le temps de lui répondre. Au reste ce qu'il disait ne comportait pas de réponse. Dubanton le regardait, l'examinait curieusement et se demandait si cette faconde intarissable ne dissimulait pas quelque piège.

— Ha, ça !... pensait-il, a-t-il l'intention de m'endormir ?... veut-il me noyer dans un flot de paroles ?... Quel roublard ! Mais j'ai trop beau jeu pour perdre ». Et il était bien décidé à n'être pas plus longtemps la dupe

d'un pareil stratagème, quand tout à coup, à sa grande surprise, Barnesse qui venait de porter les yeux sur des photographies de femmes de théâtre suspendues au mur, s'écria, en tapant familièrement sur les genoux de Jacques :

— Et vous voudriez, avec de pareilles maîtresses, vous voudriez vous marier !... La bonne plaisanterie !

— Nous y voilà, pensa Jacques.

— Mais, monsieur Barnesse, dit-il à haute voix, ce ne sont pas mes maîtresses.

— Chut ! Vous m'allez dire que vous n'en avez pas !

— Non, car je mentirais.

— Tiens, tiens !... Vous avouez !

— Que j'ai maintenant la plus belle maîtresse que l'on puisse rêver ; c'est un aveu facile à faire !

— De qui voulez-vous parler ? grommela Barnesse devenu subitement inquiet.

Effrontément, les yeux dans les yeux, Jacques répondit :

— De celle dont vous venez m'accorder la main !

Le vieillard, stupéfait par tant d'audace, ne trouva rien à répondre. Ses yeux flamboyaient comme des escarboucles, ses doigts, sur les bras du fauteuil où il était assis, se crispèrent nerveusement et ses lèvres frémirent de rage.

Dubanton reprit, ironique :

— Je lis sur votre physionomie, Monsieur Barnesse, un étonnement que je ne puis m'expliquer. N'est-ce pas pour m'apporter une réponse favorable que vous êtes venu ?

Le vieillard s'était levé.

— Taisez-vous !... Je ne suis pas d'humeur aujourd'hui à supporter ni l'air, ni le langage que vous affectiez l'autre jour.

— Pardon, Monsieur Barnesse, aujourd'hui je suis chez moi et je saurai être correct. Permettez-moi seulement de vous demander quel peut être le sujet de votre visite, si ce n'est celui que je supposais ?

— Je viens vous dire de renoncer définitivement à la main de ma fille !

— Rien que cela !

— Quant aux menaces que vous m'avez faites l'autre jour, je n'en ai cure. Si vous ne voulez pas me vendre votre dossier, gardez- le ! J'ai de quoi vous répondre !

Dubanton réfléchit un instant : L'éternel moyen ! pensa-t-il... On essaye d'intimider son adversaire !... Du bluff !... Avec moi, ça ne réussit pas !

De son côté, l'usurier pensait :

— Il hésite ?.. Il a peur !... C'est ainsi que j'aurais dû parler quand il est venu me menacer dans mon cabinet. » Il sourit et s'adressant à Jacques :

— Réfléchissez-bien.

Dubanton écarquilla les yeux :

— À quoi ? fit-il comme ahuri.

— Mais... à ce que je vous propose...

— Eh bien ! je garde le dossier et... vous me répondrez !

— Ainsi, c'est votre dernier mot !

— C'est mon dernier mot.

Il prit son chapeau et sortit.

Ce départ précipité ne fut pas sans troubler le jeune homme. Si, par hasard, c'était vrai, ce qu'il avait dit ? Si réellement il avait de quoi se défendre ?... Ce n'était pas impossible après tout !

Mais bien vite il se rassura :

— Suis-je bête, se dit-il : je n'ai rien à perdre, moi, ce n'est pas comme lui !

En sortant de chez Jacques Dubanton, Barnesse, au paroxysme de la colère, était rentré chez lui. Il s'enferma dans ses appartements, et pendant des heures, il arpenta sa chambre de long en large. Le soir, à dîner, il proposa à sa fille de faire un voyage en Italie. Elle refusa d'un signe de tête, car elle ne parlait plus depuis la scène qui avait eu lieu entre son père et elle. Elle était décidée à vaincre l'obstination de son père par une obstination plus opiniâtre encore. Et puis, elle lui en voulait de lui avoir

révélé ce qu'était Jacques Dubanton. Tout d'abord, quoi qu'elle eût dit, elle avait tenté d'effacer dans son esprit le souvenir du jeune homme : il lui répugnait d'être la femme d'un courtier d'affaires. Mais à côté de cet homme qu'elle méprisait, elle en voyait toujours un autre, qui avait, celui-là, des allures de chevalier moyen âgeux, qui était un être étrange, un peu mystérieux, tout charmant, et peu à peu ce dernier visage avait pris la place du premier, et il n'était plus resté dans l'imagination ravie de la jeune fille que l'amant idéal qui avait son cœur et auquel elle s'était juré d'appartenir.

Un matin que la jeune fille était à sa toilette, sa femme de chambre, un sourire discret sur les lèvres, lui glissa dans la main une lettre.

Jane l'ouvrit, et, tout étonnée, lut :

« Mon cher amour,

« Votre père nous fait bien cruellement souffrir l'un et l'autre. Il s'est promis d'entraver nos projets par tous les moyens possibles. Mais notre amour est de celles, semblables à d'ardents coursiers, que les obstacles excitent. Il est fait pour la lutte, parce qu'il est fort, et il vaincra, parce qu'il est plus fort que tout au monde. Déjà, j'ai trouvé le moyen de communiquer avec vous. Votre femme de chambre est dans le secret : confiez- lui sans crainte la missive parfumée que j'attends avec impatience. Et tous les jours, je vous écrirai, vous me répondrez, jusqu'à l'heure bénie où vous serez ma femme.

« Au revoir, ma jolie fée : donnez vos petits doigts roses que je les baise !

« J. »

Cette correspondance secrète qui s'établit entre les deux jeunes gens contribua à augmenter encore l'amour qui dévorait le cœur de la jeune fille. N'était-ce pas là véritablement des amours romanesques. Cette mise en scène, habilement ordonnée et que permettaient les circonstances, flattait l'imagination vive et naïve de Jane Barnesse, et Dubanton le savait bien.

Bientôt, ils en vinrent à se donner des rendez-vous.

Jane se débarrassait par ruse de miss Dolly, la seule personne qui fût incorruptible ; elle la chargeait de courses aux quatre coins de Paris et sortait pendant ce temps, accompagnée de sa femme de chambre qui savait son rôle et disparaissait dès que la jeune fille lui disait :

— Maud, vous me retrouverez ici dans une heure.

Généralement, c'était dans les églises qu'ils se donnaient rendez-vous, dans les églises sombres et désertes des quartiers excentriques.

Elle entraît furtivement dans le saint lieu. Inquiète, elle trempait le bout de ses doigts dans le bénitier et se signait distraitemment, par habitude, tandis que son regard parcourait la nef, fouillait l'ombre des bas côtés. Elle marchait sur la pointe des pieds, craignant d'éveiller les échos endormis sous les voûtes sonores. Son cœur battait. Elle se glissait le long des piliers, comme une bête traquée, jusqu'à une petite chapelle, où Jacques l'attendait en se promenant les mains derrière le dos. Il s'arrêtait, lui souriait de loin, lui prenait les mains qu'il baisait passionnément et lui relevait délicatement sa voilette noire au travers de laquelle on apercevait l'éclat de ses yeux. Ils demeuraient tous deux quelques instants sans rien dire, leurs regards confondus. Et puis il l'attirait tout au fond de la chapelle. En passant devant la statue de la Vierge qui était sur l'autel, elle s'inclinait légèrement. Ils s'asseyaient alors, et bientôt montait, dans le silence de ce coin retiré, un murmure confus, comme un gazouillis d'amour. Peu à peu, leurs têtes l'une vers l'autre s'inclinaient. Jacques glissait un bras par derrière la taille de la jeune fille, mais elle se reculait :

— Oh ! non... non !... murmurait-elle, pas ici !... soyez convenable !...

Et ses yeux rencontrant ceux de la Vierge de marbre, elle se cachait, honteuse, la tête dans ses mains.

Mais lui s'obstinait : elle se défendait encore un peu et puis cédait enfin, et cette sorte de profanation du lieu saint éveillait tout à coup en elle une jouissance étrange, inconnue, une volupté à laquelle se mêlait comme un vague effroi. Alors elle demandait pardon au bon Dieu, à la Vierge, à tous les saints, leur vouait son amour, leur demandait de le bénir et relevait la tête, rassérénée.

Tout à coup, elle tressaillait et brusquement repoussait Jacques. Elle avait entendu du bruit ; mais lui la rassurait : c'était le bedeau qui rangeait les chaises, ou qui toussait ; c'était un prêtre sortant d'un confessionnal ou bien une vieille dévote qu'ils n'avaient pas aperçue, prosternée, et qui se relevait, son chapelet fini.

Remise de sa frayeur soudaine, elle laissait de nouveau le jeune homme lui entourer la taille et tandis qu'il parlait, évoquait l'amour, elle, bercée par son verbe harmonieux, émue par ses paroles tentatrices, les yeux clos, l'écoutait, retenant son haleine.

Un jour qu'ils étaient ainsi dans une église, tout près l'un de l'autre, il lui dit :

— Jane !... Jane !... Écoutez-moi : partons !... Partons loin d'ici, bien loin !... si vous m'aimez véritablement, suivez-moi !

Et comme son imagination lui représentait au milieu de tourbillons de poussière que soulevaient les roues, des chaises de poste emportées au grand galop de chevaux écumants qu'on claquait à tous les relais, qu'on remplaçait par d'autres, sans s'arrêter pour cela, elle répondit, ivre de joie.

— Oh ! oui !... Je veux bien !... Partons !...

Ils décidèrent de partir le soir même et prirent leurs dispositions en conséquence. Mais en rentrant chez elle, elle s'enferma à clef dans sa chambre et réfléchit : elle pensa que son brusque départ causerait une grande peine à son père. Elle songea aussi que la chaise rêvée ne serait qu'un triste fiacre, qui, cahotant, au petit trot, les porterait à la gare. Là ils prendraient le train, et puis... C'était bien banal, tout cela. Elle écrivit à Jacques qu'elle avait renoncé à ses projets.

Cette lettre trouva le jeune homme finissant de boucler sa valise. Il ne put réprimer un mouvement de mauvaise humeur. Il voulait en finir. Il lui répondit qu'elle ne l'aimait pas puisqu'elle ne voulait pas le suivre, qu'il allait partir, disparaître à tout jamais, se tuer peut-être. Le coup fut décisif et donna le résultat qu'en attendait Dubanton.

La jeune fille, en lisant cette lettre, eut un étourdissement, se trouva mal et dut prendre le lit. On appela des médecins qui la déclarèrent en danger. Barnesse était fou. Il pleurait, à genoux au pied du lit et murmurait :

— Ma fille !... Ma chère enfant !... Je t'en prie, je t'en supplie, ne sois plus malade !... Ah ! mon Dieu, mon Dieu !... Que ne ferais-je pas pour te rendre la santé !... Ta santé m'est mille fois plus chère que ma propre vie !...

Elle lui dit :

— Mon père, vous savez bien d'où vient le vilain mal qui me torture et qui me tuera si vous n'y mettez fin. J'aime, j'aime éperdument, et vous me défendez de voir celui que j'aime.

Barnesse, oubliant en cette minute, devant le lit de sa fille, tous ses griefs contre Jacques, et ne voyant en lui qu'un sauveur, répondit :

— Mon pire ennemi me deviendrait cher, s'il te sauvait la vie !

Le lendemain, Jacques reçut cette dépêche :

— Papa veut bien. Je serai votre femme.

Dubanton avait enfin gagné la partie.

## XII

Quelques semaines après ces événements, une foule élégante et nombreuse se pressait dans l'église de la Madeleine. Des fleurs y étaient répandues à profusion ; des milliers de cierges ponctuaient de flammes vacillantes le demi-jour obscur du chœur, et comme un bourdonnement de conversations à mi-voix emplissait l'édifice : un mariage, un mariage parisien, allait être célébré ; on attendait avec impatience l'entrée des jeunes mariés et les potins, brides sur le cou, d'aller leur train.

Appuyée sur un bénitier, une petite vieille femme, un carnet et un crayon à la main, regardait de tous côtés, dessinait, notait, et, entre temps, confiait ses observations à une grande jeune fille brune, assez jolie et très simplement mise, qui l'accompagnait :

— C'est merveilleux, lui disait la petite vieille femme.

Et l'autre répondait, avec cet accent boulevardier de l'ouvrière parisienne :

— C'est comme qui dirait un mariage princier.

— La conversation continuait, à voix plus basse.

— Voyez donc, petite, la robe que porte cette dame, là-bas, près de ce vieux chauve, à tête de singe. La dame est mal fichue, mais la robe est d'un beau modèle : ça sort de chez Callot.

Elle donnait deux ou trois coups de crayon sur son carnet et puis reprenait :

— Seulement, nous changerons la garniture, parce qu'elle est ignoble. Nous mettrons des entre-deux et puis...

Il venait de se produire un remous dans la foule. La petite dame, qui était très petite, disparut derrière un gros monsieur qu'un flot nouveau venait d'apporter. On entendit seulement une exclamation de rage :

— Ah ! le malotru. Il écrase les femmes et ne leur demande même pas pardon !

Vers le milieu de la nef, sur le bord du chemin rouge qui allait de la porte à l'autel et par où devait passer le cortège, quatre jeunes femmes, d'une suprême élégance, étaient rangées. À genoux sur des prie-Dieu, le visage caché dans leurs mains, elles semblaient profondément recueillies : en réalité, cette pose leur permettait de se communiquer librement leurs impressions et de rire sans qu'on s'en aperçût.

Et voici ce que disait le murmure parfumé qui courait de l'une à l'autre :

— En a-t-il de la veine, ce petit !

— Ma chère, on m'a dit qu'il épousait dix millions !

— On peut marcher avec ça !

— Au fond, qu'est-ce que c'est que ce Dubanton ?

— Connais pas !

— Où diable l'ont-ils déniché ?

— C'est un rien du tout, ma chère.

— Bah !... Oh ! racontez-nous ça !... firent en chœur les trois jeunes femmes, dont les têtes s'inclinèrent aussitôt, comme de jolies fleurs sous un même souffle, du côté de la quatrième qui venait de parler. Celle-ci, tout en égrenant son chapelet, commença :

— Mon mari prétend que ce petit Dubanton tenait le père Barnesse par des papiers !

— Comment ça !

— Oui, par des papiers qu'il s'est procurés !

— Expliquez-vous. Je ne comprends pas du tout !

— Dame !... moi non plus. Roger ne m'a pas donné de détails ; il m'a simplement dit : des papiers compromettants.

— Pas bête, ça !

À quelques pas de cette grappe de jolies médisantes, des jeunes gens échangeaient leurs réflexions derrière leur chapeau :

— Dis donc, Gaston, est-ce que c'est vrai ce que l'on dit ?

— Quoi donc ?

— Que Barnesse a donné à sa fille un collier de perles de 10,000 louis.

— Il le peut bien.

— Elle est gentille, la petite.

— Pas mal.

— Il ne s'embêtera pas, le monsieur !

— Moi, je me contenterais de jouer avec le sac !

Une gerbe de rires aussitôt étouffés, fusa, venant d'une petite chapelle, qu'occupait un groupe de très vieilles dames, aux toilettes tapageuses.

— Chut, fit l'une d'elles, nous rions trop fort : tout le monde nous regarde.

— Avouez que c'est drôle !

— C'est comme je vous le dis, ma chère !

— Dieu que je m'amuse !

— Alors, il l'aurait...

— Oui, avant. C'est pour cela qu'il l'épouse, sans cela le vieux ne la lui aurait jamais donnée !

Et de nouveau, mais cette fois plus contenus, quelques rires éclatent çà et là dans la bande des vieilles folles, tels après un feu d'artifice quelques pétards mal éteints. Elles reprennent bientôt leur conversation, mais à voix très basse, parce que deux hommes, un vieux et un jeune, viennent d'entrer dans la petite chapelle. Ils portent leur chapeau au bout de leur canne qu'ils élèvent en l'air au-dessus de la foule. Le vieux murmure à l'oreille du jeune homme :

— C'est un beau jour, pour lui.

— Oui, la fortune lui a souri : elle a fait comme toutes les femmes. Il est si joli garçon !

— Ce n'est pas à nous qu'il arrivera jamais pareille aventure !

— Hélas !

— Avouons que c'est un malin et qu'il est plus fort que nous.

— Et qu'il a eu plus de chance, aussi !

— Dire que c'est moi qui l'ai lancé !

— C'est pourtant vrai : vous devez être fier de votre produit, aussi fier que l'entraîneur qui voit son cheval gagner le Derby !

— J'aimerais tout de même mieux être à sa place !

— Toujours jaloux, Crapulet.

— Non, Berckem ; je suis plus content que jaloux : il a roulé le patron.

À ce moment, la grande porte s'ouvre à deux battants. Un flot de lumière pénètre, inonde la nef, éblouit les yeux. Les suisses, tout de pourpre habillés, frappent les dalles de pierre qui sonnent sous leurs cannes de jonc à pommes d'or. Les grandes orgues éclatent, ronflent, rugissent, roulent des vagues tumultueuses d'harmonie, et le cortège fait son entrée.

Chacun, parmi la foule agitée maintenant comme une mer moutonneuse, cherche à voir, se hausse sur la pointe des pieds, monte sur une chaise.

C'est que le spectacle va être beau : on le sait ; depuis huit jours les journaux l'annoncent.

Jane Barnesse paraît au bras de son père. Elle accapare aussitôt tous les regards. La toilette qu'elle porte est admirable. La jeune fille marche, les yeux à terre, ses pommettes empourprées faisant sur ses joues pâles comme des roses pourpres sur de l'ivoire. Un murmure sympathique court sur son passage ; quelques exclamations saillissent de-ci de-là : « Qu'elle est jolie !  
— On dirait une reine. — Elle est divine ! »

Son père marche nerveusement : tantôt son pas est lent, tantôt il le précipite, et les muscles de son visage tressaillent à tout instant : il n'a pas dormi de la nuit. Aussitôt après avoir consenti à cette union scandaleuse et voyant sa fille rétablie, il a regretté sa faiblesse. Jusqu'au dernier moment, il

espérait bien qu'un événement quelconque se produirait qui rendrait ce mariage impossible. L'événement ne s'est pas produit : le mariage a lieu.

On dirait, à le voir marcher courbé, qu'il porte sur ses épaules le poids de la honte qu'il devrait inspirer. Il n'ose lever les yeux, craignant de lire sur tous les visages, non pas le mépris, — ses richesses l'en préservent — mais l'ironie.

Derrière lui vient Jacques Dubanton. Il crâne. D'un regard conquérant, dominateur, il parcourt la foule. Sa démarche est assurée, ses moindres gestes sont étudiés.

Et tandis qu'il se dirige vers l'autel, parmi les fleurs, les femmes, les harmonies de tempête que jettent furieusement les orgues, il pense :

— Enfin, j'y suis !... Cette société qui me fermait ses portes, me les ouvre aujourd'hui toutes grandes. Parmi ces gens qui me regardent, qui sont venus là pour me voir, j'en reconnais qui, hier encore, ne m'auraient point reçu à leur table : demain, ils feront des bassesses pour s'asseoir à la mienne ! Ce n'est pas que je sois plus estimable aujourd'hui qu'hier, mais j'ai aujourd'hui ce que je n'avais pas hier et ce qui impose le respect : une position sociale. Le monde n'est décidément qu'une scène de théâtre ; la vie n'est qu'une comédie et le plus applaudi des hommes est le plus habile comédien. Qu'importe ce que vous faites, pourvu que vous le fassiez avec succès : il semble que le succès purifie tout.

Son regard, parmi la foule, vient de reconnaître Crapulet qui sourit. La pension Adélaïde lui revient à la mémoire et tous ses pensionnaires, l'Ecole de droit, et aussi, mais bien loin, la chaumière natale et ses vieux parents. Que de chemin parcouru !... La fortune est avec lui, il le sait, il le sent ; un bon vent le pousse. Son ambition n'a plus de bornes. Elle s'enfle comme une voile. Il rêve de devenir Dieu lui-même.

— Excelsior, se dit-il en relevant sa moustache.

Il est arrivé au fauteuil doré, garni de velours rouge. Jane Barnesse, Jane Dubanton, sa femme, est à côté de lui.

L'officiant, escorté de ses acolytes, monte à l'autel, le calice en main, et va consacrer leur union.

Ce qui se passe alors, Jacques n'en a plus que très vaguement conscience : son esprit est déjà dans l'avenir. C'est à peine s'il entend les louanges dont le couvre le prêtre dans son allocution, c'est à peine s'il se rend compte du lieu où il est, de ce qu'il y fait ; une ivresse immense l'envahit, à laquelle il s'abandonne voluptueusement, tandis que la voix de sa destinée chante à ses oreilles :

— Monte !... monte !... monte !... L'avenir est à toi !...

---

# À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)<sup>[1]</sup>. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)<sup>[2]</sup> ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)<sup>[3]</sup>.

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)<sup>[4]</sup>.

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Acélan
- M0tty
- Guillaumelandry
- Dlouit
- Cantons-de-l'Est
- Le ciel est par dessus le toit

---

1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)

2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)

3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)

4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler\\_une\\_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)